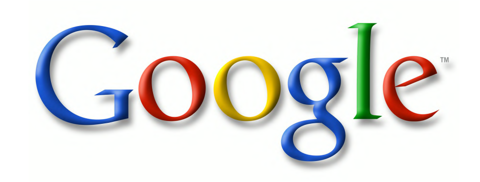
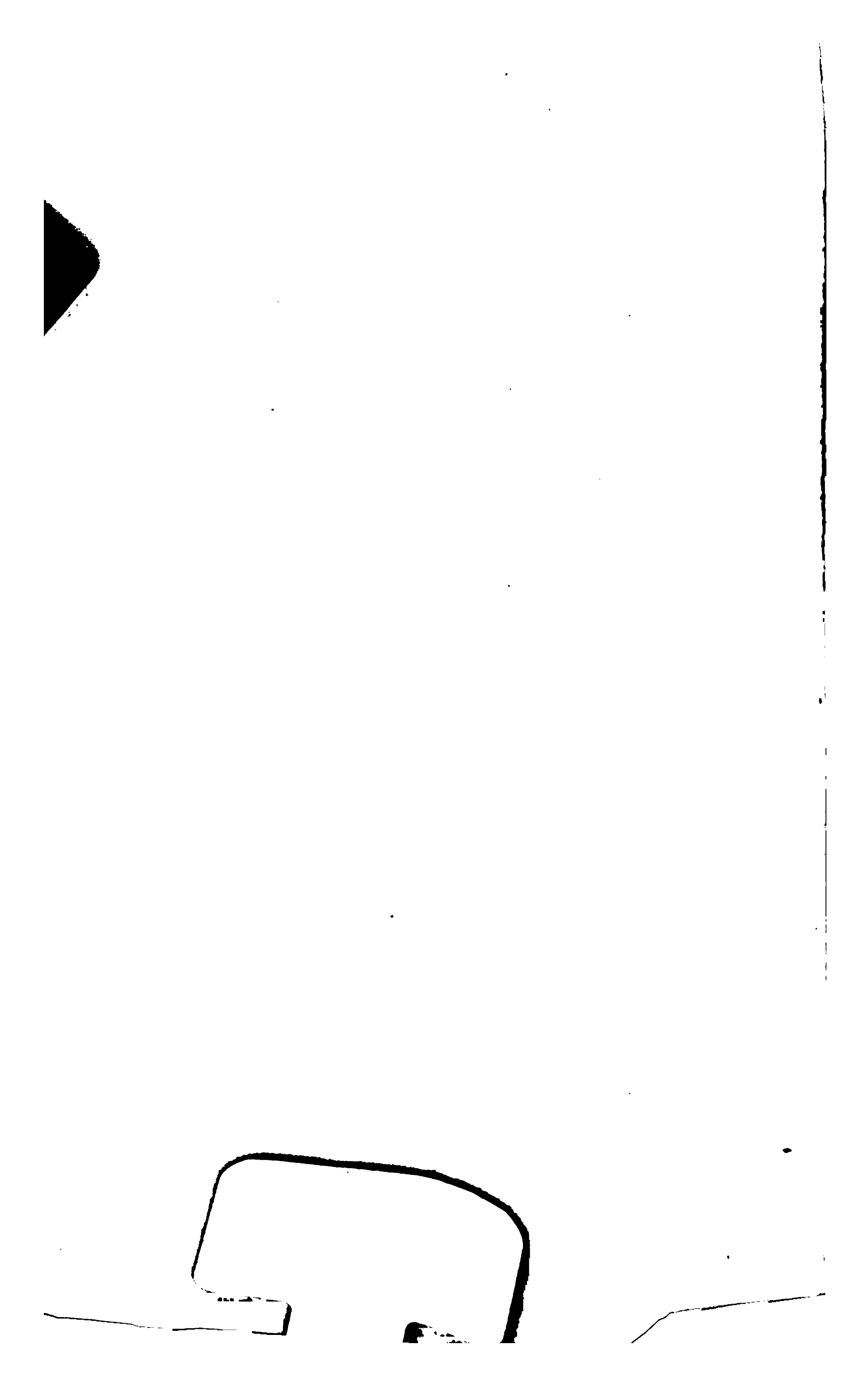






L'AMOUR

ET L'ÉRUDITION,

OU

FOLIES

DU CŒUR ET DE L'ESPRIT;

LETTRES ORIGINALES

DE Madame la Comtesse veuve de ***, à M. LÉONIDE DE***, Officier de Dragons.

TOME PREMIER.

PARIS.

LAURENT BEAUPRÉ, PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N°. 218;

LE NORMANT, RUE DE SEINE, N°. 8.

1815.

AVERTISSEMENT.

« Je vais aussi vous dire des folies, et » puisque la parole est lâchée, je conti- » nuerai (1). »

En 1812, à Florence, M. Léonide de*** me témoigna le désir de faire imprimer les lettres de sa maîtresse. — De votre maîtresse! y pensez-vous? — Oui, monsieur, et depuis long-temps; mais deux choses me manquent, le loisir et la patience.

Il ouvrit alors une valise énorme où je vis des lettres de toute taille; elles étaient là par centaines. — Il y a donc un siècle que cette dame vous écrit? — Depuis trois ans, j'ai reçu de cette femme angélique mille preuves d'amour et d'estime. — Et vous l'en récompenserez, en donnant à ses secrets une odieuse publicité! Mon rôle serait pénible, je ne m'en chargerai pas.

(1) Odyssée, XIV, traduct. de madame Dacier.

— Les dates, les noms des personnages et des lieux, j'ai tout effacé. Ma belle comtesse, veuve de***, ne sera désormais que Minette. Lisez, l'examen vous décidera. Voici notre histoire, me dit-il ensuite.

« J'habitais l'Italie, et presque toujours Rome et Naples, pendant les deux dernières années de ce commerce épistolaire. Minette était en France. La terre des souvenirs et des arts est inondée d'une race d'hommes qui affectent le nom d'académiciens. Je montrai à plusieurs d'entr'eux quelques-unes de ces tendres lettres; ils furent assez honnêtes pour m'en féliciter, et c'est à eux que je dois l'idée du projet que je vous confie. J'aimais, j'aime encore la divine comtesse; mais il est des jours où l'on ne sait que dire. Les académiciens venaient à mon secours. Deux surtout, que je connaissais particulièrement, me prêtèrent de profondes recherches, de superbes discours, et ces rêveries scientifiques dont ils se bercent dans leurs séances. Je n'y étais assez souvent que pour des copies que j'en-

voyais à Minette, en y joignant quelques propos d'amour. Minette pensa que je devenais un savant. Je l'eusse désiré, monsieur ; mais le destin et l'active profession que j'ai embrassée me défendent d'aspirer à de si hauts honneurs.

» Minette se persuada, sans doute, qu'aucune femme ne règne long-temps sur le cœur du même homme. Elle voulut prolonger notre amoureux délire, en associant un peu d'instruction à beaucoup de grâces. Elle voyait que « la science embellit tous les objets avec lesquels elle s'allie : à quel âge, à quel état, à quelle fortune ne convient-elle pas ? Elle enchante nos jeunes années, elle plaît à l'âge mûr, elle pare la vieillesse de fleurs, dissipe les chagrins, écarte les ennuis, etc...... » La comtesse s'imagina qu'elle pouvait fort bien trouver quelque chose pour elle dans ces paroles de l'illustre Lacépède (1); elle se mit sérieusement à feuilleter des livres.

(1) Le comte Lacépède, disc., etc., an 6.

*

»Ma jalousie l'avait confinée dans une de ses terres, où elle n'admit d'abord que son curé. Peu à peu le nombre de ses connaissances s'étendit ; elle se rapprocha d'une vertueuse famille de son voisinage, où elle vit l'évêque de....., prélat d'un grand caractère et d'une piété solide. Dans une semblable compagnie, les études se tournent aisément vers la religion ; en échange de mes notes, souvent très-profanes, j'en recevais sur la morale, sur la Bible et sur la littérature sacrée.

» Je n'étais pas versé dans l'histoire du christianisme ; et je l'avoue à ma honte, je n'avais pas aperçu encore une phrase de nos saints Pères. Dans quel nouveau monde j'entrai tout à coup à la suite de Minette !

Son évêque ne se montre pas l'ami des plumes qui s'exercent aveuglément sur la science de l'autel. Il parle en homme de bien des grandeurs et des merveilles du christianisme ; mais du véritable christianisme, celui qui ne doit rien aux illusions de la terre. Il combat pour la religion

avec des armes que les apologistes anciens et modernes paraissent avoir méconnues. Jamais il n'oppose le fidèle au païen, l'orthodoxe au protestant; il met l'homme aux prises avec lui-même, un parti en présence de son propre parti; ce qui double sa force lorsqu'il attaque un abus. Enfin, il évite scrupuleusement les autorités coupables dont le *philosophisme* se sert trop de nos jours.

» Partout un respect sans bornes pour Dieu, pour notre excellent Roi, pour les mœurs, pour le vrai génie antique et moderne, pour les bonnes études, pour la justice et toutes les vertus; voilà les bases des leçons que recevait Minette. Elle-même, au sein de l'ivresse et des chimères, offrira plus d'un exemple de ce supplice vengeur qui s'attache à nos plaisirs, lorsqu'ils n'ont pas la sanction de l'honneur et de la loi.

» Je n'ai rien conservé de tout ce que j'envoyais. Ainsi, je ne veux et je ne dois être dans l'ouvrage que pour le titre: *l'Amour*

et l'Erudition; et comme l'érudition et l'amour ont l'un et l'autre, malgré tout ce qu'on en peut dire, le droit ou l'habitude d'enchanter les hommes et de les égarer; joignez-y, pour second titre : *Folies du Cœur et de l'Esprit.*

» Dans quelques sujets graves, vous ne retrancherez point des observations qui peut-être sembleront frivoles; mais on vous permettra de dire, avec Leibnitz : « Si j'ai » laissé quelque chose à la curiosité de » l'homme, c'est que j'ai cru qu'il fallait » égayer une matière dont le sérieux peut » rebuter (1). » L'entreprise est déjà bien hardie. Une jeune femme presque folle d'amour !....... Cela devient rare dans ce monde, quoique notre littérature possède beaucoup de ces passions-là, qui peuvent avoir un air de famille, si elles sont dues à la nature, plus qu'à l'imagination de l'écrivain. Mais une coquette, une amante, une jeune femme semi-théologienne! quelle

(1) Leibnitz, essai de Théod., préface.

idée ! Arrangez-vous pourtant, mon cher monsieur, je vous l'abandonne.

» Si mes voeux s'accomplissent, j'épouserai Minette; rien encore n'est décidé; je prévois même que j'aurai de grands obstacles à vaincre ; vous le saurez, je vous enverrai les nouvelles lettres qui me parviendront, et le récit de tout ce qui nous arrivera. »

L'officier partit. Je lus plusieurs fois les lettres de la comtesse, et je m'imaginai qu'elles pouvaient offrir quelque intérêt.

L'amour, surtout dans le commencement, y joue le principal rôle. Étude, beaux-arts, érudition, tout lui est sacrifié, tout révèle une femme dominée par un sentiment impérieux. Mais à mesure qu'on avance dans la lecture de ce recueil, on trouve beaucoup de remarques, et beaucoup de folies que la comtesse devait à ses voisins. L'évêque de*** signale particulièrement celles qui touchent au christanisme. Il tâche d'indiquer les erreurs où l'on tombe, les dangers auxquels on s'expose lorsqu'on

écrit imprudemment sur notre auguste religion. Il se fait un devoir de ne jamais parler des dogmes et des sacremens, qu'il envisage comme placés à une hauteur où l'orgueil de l'homme ne doit pas atteindre ; mais il s'élève contre l'éternelle manie de discuter les choses les plus saintes, d'en faire l'objet de nos critiques avec une liberté, disons même avec cette irrévérence qui nous suit dans les occupations les plus profanes.

L'esprit et l'âme ne doivent connaître devant Dieu que le silence et le respect. Nous n'avons plus le droit, comme les païens, de mêler le ciel à nos disputes, à nos folies mondaines ; nous n'avons plus le droit de prendre Dieu pour sujet de nos vains commentaires, encore moins de nos fables épiques ; ce qu'on ose se permettre sans cesse, comme si Dieu n'était rien autre chose qu'un des héros de notre histoire.

L'évêque s'attache également à faire sentir l'inconvenance de tous ces parallèles

qu'on affecte d'établir entre le dieu de vérité et les idoles du paganisme. Ces rapprochemens, que hasardent aussi des hommes très-religieux, ne peuvent qu'affoiblir la vénération du peuple pour la cause suprême.

En proscrivant les abus de l'érudition, l'évêque ne rappelle point les nombreux systèmes de nos prétendus philosophes (1), à qui nous devons tant d'idées absurdes, tant de futilités. S'il choisit de préférence quelques passages qui tiennent à la littérature de l'école et du cloître, c'est parce qu'en général, cette littérature est moins connue, moins épuisée que l'autre; c'est surtout parce qu'il n'atteindrait pas le but qu'il se propose, en offrant les paradoxes philosophiques, et des extravagances qui désormais n'exciteront parmi nous que la dérision et la pitié.

L'évêque a suivi une autre marche. En

(1) Cette tâche a été remplie plusieurs fois. Elle l'a été depuis peu par de célèbres écrivains, tels entr'autres que M. l'abbé Georgi de Venise, MM. de Chateaubriand, Libes et Barruel.

Académiciens, esprits forts, grands seigneurs, magistrats, hommes de toutes les classes, interrogeons nos cœurs, et voyons si depuis un demi-siècle, pour ne pas remonter plus haut, nous étions chrétiens, c'est-à-dire honnêtes gens, comme il conviendrait de l'être.

C'était une gloire que de professer la doctrine du scandale et de l'égoïsme ; on affichait publiquement de l'indifférence pour le trône, de l'aversion pour tous les devoirs religieux, du mépris pour les organes de la loi sainte, pour ces ministres, si souvent abreuvés de fiel, et qui ont toujours été, qui seront toujours, malgré les inconséquences de quelques-uns d'entr'eux, la portion la plus pure des dominations chrétiennes.

L'évêque s'exprime avec cette franchise et cette sévérité qui s'accordent avec son noble caractère, le plus beau de cet ouvrage. Il ne sait jamais encenser les erreurs, fussent-elles dues à de grands hommes, lorsqu'il les trouve injurieuses à la Providence,

contraires aux droits du souverain, ou funestes au bonheur des peuples.

Ayons comme lui le courage de reconnaître nos fautes ; que chacun s'accuse des siennes, qu'il les abjure, ce sera un moyen de nous en préserver, si ce n'est déjà un retour à l'innocence. Humilions nos amours-propres, habituons-nous à croire que pendant ce mémorable bouleversement dont nous avons été les victimes, Dieu ne nous a pas frappés sans raison : il a puni des ingrats et des rebelles. Suivant le langage de l'évêque de Meaux, « c'est une des tempêtes politiques par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois (1). »

Dans le cours de ces lettres on trouvera les noms et très-souvent les idées d'un nombre considérable de littérateurs modernes des deux sexes. On y parle de plusieurs artistes, de plusieurs militaires, de plusieurs grands personnages

(1) Bossuet, Orais. funèbre d'Anne de Gonzague, et voyez sur ceci notre tome II, p. 440.

de divers rangs; mais ils paraissent toujours avec les égards qu'on doit au talent ou à la gloire. Quand tout se rassied sur ses bases, quand on revient à un ordre de choses naturel et légitime, on doit s'honorer d'être impartial, modéré, tolérant; de chercher encore à donner aux étrangers l'exemple de cette urbanité qu'on a pu méconnaître pendant les troubles, mais qui va régner plus que jamais avec le calme et la décence.

Cet ouvrage, à cause de son étendue et des matières graves qu'on y traite, ne sera pas lu dans toutes les classes de la société; il le sera peut-être d'un certain nombre de femmes instruites, de littérateurs et d'ecclésiastiques. Si quelques-uns de ces derniers l'examinent avec attention, je les prie de ne pas juger diverses opinions répandues dans les IIe et IIIe volumes, avant que d'avoir jeté un coup d'œil sur le IVe, et notamment sur la XIe partie. C'est exiger beaucoup, sans doute; et peut-être qu'en publiant ces *folies*, j'en fais moi-

même une très-grande avec la meilleure intention du monde. Mais de bonne foi, j'ai cru l'ouvrage utile; j'ai cru que sous une enveloppe frivole, il cachait d'importantes vérités, des faits peu connus, une suite de principes effacés par de longues misères, par la témérité des novateurs ou par les coupables excès de l'érudition.

Il est très-possible que j'aie mal vu, que je me sois trompé sur le mérite de ces *folies*. Mais ce serait encore en faire une nouvelle que de solliciter de l'indulgence, sachant très-bien que les lecteurs sont inexorables, et qu'ils doivent l'être, s'ils jugent qu'on n'augmente pas la somme de leurs plaisirs ou de leur instruction.

L'ÉDITEUR.

SOMMAIRES

DES PRINCIPAUX SUJETS.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

TOME TROISIÈME.

TOME QUATRIÈME.

Les divers sujets annoncés dans ces Sommaires, se trouvent assez souvent interrompus par des lettres de la Comtesse où elle raconte à Léonide ses occupations, ses projets, ses folies, et plusieurs aventures qui la concernent, elle ou ses parens, ou ses amis.

FOLIES

DU

CŒUR ET DE L'ESPRIT.

PARTIE PREMIÈRE.

LETTRE PREMIÈRE.

MINETTE A LÉONIDE.

Comment se fait-il que dix minutes aient détruit les résolutions de dix jours, résolutions que je croyais aussi fermes qu'elles étaient sensées ? D'honneur, je me fais pitié quand je songe à tant de foiblesse. En allant hier à cette maudite assemblée, j'espérais ne pas vous y voir, ou du moins ne pas vous entendre. Mais vous étiez là ; ne sentais-je pas l'impression de vos regards ? Les battemens précipités de mon sein m'avertissaient continuellement de votre présence. Enfin, je lève les yeux, ils rencontrent les vôtres... Adieu raison, adieu sagesse. Honteuse d'avoir si peu

d'empire sur moi-même, je quitte le jeu, je m'éloigne, comme si quelques pas devaient me sauver du danger. Mais peut-on le fuir, lorsqu'on emporte l'ennemi dans son cœur?

Pour m'achever, vous venez me joindre; vous mettez dans vos accens, dans vos paroles, dans toutes vos manières, cette sensibilité qui se trouve peut-être bien étrangère à votre âme, mais à laquelle il me serait difficile de résister, si je pouvais vous croire sincère. Il est heureux, je dois le dire, que je n'aie pas cette idée-là de vous. Si j'allais me persuader qu'à des dehors séduisans vous unissez tout ce qui compose un être adorable, comment me vaincrais-je, ô Léonide! qu'opposerais-je à l'amour qu'il vous serait possible de m'inspirer?

Écoutez-moi: je puis encore vous arracher de mon cœur; je le ferai, si j'acquiers la certitude que je n'occupe pas exclusivement le vôtre. Assez de femmes sauront amuser vos loisirs, sans vous donner des regrets. Ne recherchez point une infortunée qui ferait aussi le malheur de vos jours; elle ne survivrait pas à la perte de l'amant qu'elle aurait choisi.

Franchise et sincérité, je vous en conjure. Si cet effort vous coûte, daignez me fuir; vous êtes homme de bien, épargnez-moi des injustices et

des peines. Vous ne savez pas encore, Monsieur, que je veux tout avec excès, que je suis, que je serai folle, et chaque jour davantage. Le dirai-je? Si je ne devais pas ressentir tous ces mouvemens impétueux, je vous croirais bien faiblement aimé. Mais, mon dieu! que fais-je donc? Quel flux de paroles, quand je voulais simplement vous apprendre que, jusqu'ici, je n'ajoute pas foi à un seul mot de tout ce que vous m'avez dit hier!

Ce soir, je vous verrai. Il me sera impossible de vous parler long-temps; je suis très-observée. En sortant du spectacle ou pendant la pièce, vous me donnerez votre réponse : un mouchoir sur le devant de ma loge vous indiquera l'instant où vous pourrez monter. Léonide, soyez sincère, ou fuyez-moi, je vous le répète.

LETTRE II.

Dois-je bénir le jour où je vous ai vu pour la première fois? Sera-t-il une époque fortunée dans ma vie, ou les inquiétudes que j'éprouve ne sont-elles que le prélude des chagrins qui m'attendent? Faut-il vous chérir, vous idolâtrer? Quelle demande! et combien je rougis de moi-même! Vous

m'aimez, je ne réfléchis plus ; mon bonheur est déjà tout en vous.

Mais quelle révolution s'est opérée ! Naguère indifférente pour tout ce qui m'environnait; aujourd'hui entièrement, absolument occupée par une passion qui m'étonne et me subjugue, je n'ai plus qu'une seule pensée, une seule espérance, et voilà l'ouvrage de quelques jours. Je cherche à revenir sur mes pas, à m'arrêter du moins; je ne le puis. Mais comment n'être pas effrayée des suites d'un pareil sentiment, puisqu'il a, dès sa naissance, tous les symptômes du délire ? Oh ! oui, monsieur, déjà vous m'obsédez ; votre image me poursuit sans relâche. Mes sens, ma tête et mon cœur, tout me reporte vers vous, et m'éloigne du reste de la nature, que vous composez seul à mes yeux. Mais dans ma folie, je trouve l'art de varier mes idées. Tantôt je pense à votre esprit, je me retrace votre vivacité qui m'enchante, je vous suppose de la douceur et de la bonté. Je me représente ensuite ce charme répandu sur votre figure et dans tous vos mouvemens; j'admire l'élégance de votre taille, je rapproche et j'unis tous ces avantages qui, séparément, feraient autant de jolis hommes, et je vois l'être accompli se former peu à peu. Enfin, monsieur, je vous aime.

Hier, à cette bouillotte, j'ai cru surprendre dans vos regards quelques signes d'impatience; ils m'ont causé du plaisir, mais ne vous y fiez pas; je ne saurais supporter une jalousie ridicule. Pour l'éviter, soyez à moi, comme je veux être à vous. Plaisez, montrez-vous aimable dans la société, mais surtout ménagez votre amie; appréciez bien ce que signifie le mot *sensibilité*, cette fleur délicate, mal connue des hommes, et qu'un rien peut flétrir. Je vous sacrifierai ma coquetterie, mon desir de briller, mes fantaisies, mes goûts. Il dépend donc de vous seul de me tenir lieu de tout ce qu'on peut chérir sur la terre.

LETTRE III.

QUELLE différence, grand dieu! de la soirée d'hier à celle d'aujourd'hui! Hier, quelle douce ivresse! aujourd'hui que d'affreuses contrariétés! Qu'êtes-vous devenu en sortant de l'hôtel de.....? qu'avez-vous fait? Ne vous êtes-vous plus ressouvenu de notre convention, ou avez-vous pris plaisir à l'oublier?

Emballée dans ma maudite voiture, j'ai vainement regardé de toute part; monsieur ne s'est

pas montré. Mais où étiez-vous donc? Au moment d'arriver, j'ai fait rétrograder mes gens : promenez-moi, ai-je dit; non, chez moi. A peine rentrée, je n'ai pu rester en place; mon agitation était extrême. Je sonne, je redemande ma voiture, et l'on me transporte chez les dames R.....; M'y voilà renversant une chaise, un flambeau, ne voyant rien, n'entendant rien. On m'offre une carte; je m'assieds : je prends les cœurs pour les carreaux, les trèfles pour les piques. On a dû croire que j'ai perdu la raison. Ah! sans doute, je l'ai perdue. Je suis une insensée. Ma tête... ma pauvre tête!

Je ne sais ce que j'écris. A peine puis-je tenir ma plume. Pourrez-vous me lire? Si vous ne le pouvez pas, devinez, je vous prie; devinez que si vous avez causé volontairement ces détestables inquiétudes, je renonce à vous pour la vie.

Encore une fois, qu'avez-vous fait? Apprenez-moi ce qui vous a rendu invisible. Irez-vous ce soir chez madame R.....? Irez-vous au spectacle? S'il est mauvais, je vous engage... Non, rien. Si toutefois... Mon dieu! je n'en finirais plus. Quelle nuit je vais passer! Je vous en veux horriblement, et pour mon dernier *si*, si vous avez causé par votre faute l'angoisse que j'éprouve, j'aimerais mieux mourir que de vous parler jamais.

LETTRE IV.

Vous me pardonnerez bien, Léonide, si je vous réveille de bonne heure. Lorsque le sommeil me fuit, je ne le souffrirai pas chez vous. Je suis très-égoïste. Vous me trouverez méchante, comme si les maux d'autrui pouvaient me consoler des miens. Félicitez-vous pourtant de ma modération; j'aurais dû vous faire beaucoup plus de mal, et vous tenir au moins debout pendant la nuit tout entière. Moi, j'ai veillé, j'ai souffert, et vous avez dormi. Que n'ai-je pu vous imiter? Je n'aurais pas ce matin une grosse migraine, les yeux battus, le teint pâle et fatigué. Oh! comme l'amour enlaidit une femme! venez en juger, je vous attends à deux heures. Hier, vous n'étiez pas chez vous quand on vous a porté ma lettre; c'est tout-à-fait une chance que de vous trouver. Aujourd'hui, même tentative: aura-t-elle même résultat?

LETTRE V.

Charmant Léonide, à qui j'ai consacré toutes les facultés de mon âme, parle, que veux-tu faire de moi? Pourquoi emploies-tu tant de moyens de séduction? De grâce, aie pitié d'un être faible, ne me perds pas entièrement. Imprudente!... quel langage j'ose tenir! Mais pourquoi vous ai-je connu? Devais-je une seule fois vous écouter? Rendez-moi compte au moins de ce trouble insupportable qui règne dans mon cœur. Je ne puis lier deux idées. Que vous disais-je à l'instant? Je gémissais, je crois, de vous connaître. N'ai-je pas raison de détester le jour où mes yeux arrêtés sur les vôtres..... et ce jour encore où vos lèvres, si je ne me suis trompée, ont semblé dire : *Je vous aime?* Insensée! me convient-il de rappeler ce moment où j'aurais dû mourir de honte, celui où peut-être j'ai respiré votre haleine et brûlé d'une ardeur que je croyais divine? Non, que l'amour appesantisse sur moi toute sa colère, jamais il n'enlèvera les traces de ces heures consacrées par le silence, le contentement, l'ivresse de toutes les facultés de l'âme. Et cependant, pour être si

heureuse, il me suffisait de vous voir. J'entends du bruit, adieu.

LETTRE VI.

J'EN veux à ces importuns qui m'ont fait perdre la matinée. Je n'ai point écrit, je n'ai pu que penser à vous : je pensais que j'aimais trop; mais il m'eût été plus doux de vous le dire. Vous voulez une réponse à votre billet d'hier, il faut bien faire tout ce que vous voulez. Cependant, Léonide, ma réponse ne sera pas conforme à votre dernière demande. Je vous aime; et je l'ai dit, parce qu'il m'était impossible de vous le cacher. Je fus d'abord effrayée de la violence du sentiment qui me portait vers vous. Aujourd'hui cet effroi cesse; l'amour répand sur ma vie un charme inexprimable : mais il ne me resterait que beaucoup d'amertume, si j'accédais à tout ce que vous desirez. Ce refus vous étonne; Léonide va s'indigner d'une volonté qui n'est pas la sienne : tant mon imprudence vous a déjà donné d'empire sur moi! et cette tardive sévérité s'accorde mal avec ce que les femmes ont pu vous dire en s'expliquant sur mon compte. Je ne ferai point

mon panégyrique : quelquefois j'ai mérité des reproches, plus souvent je n'en méritais pas.

Jetée très-jeune dans le monde, ayant reçu de la nature, sans aucune espèce de bornes, ce feu qui change tous les plaisirs en passions, je n'ai pas trouvé dans moi la force qui aide à combattre les plus doux penchans, et qui nous en fait peut-être triompher. Lorsqu'on est inconséquente et capricieuse, légère et coquette, il est très-possible de faire une chute à chaque pas, ou du moins d'en avoir l'air. Cela est vrai : j'ai donné dans les excès du monde; plus le tourbillon m'entraînait, plus j'étais heureuse. Environnée de fêtes, je déifiai la folie, et j'eus contre moi les apparences; ce sont elles qui nous perdent. On me prêta tous les travers; mais la coutume est d'exagérer. Incapable d'une réforme, je laissai dire. Vous avez paru : me voilà métamorphosée tout à coup; les hommes vont s'éloigner, et les femmes, me voyant fixée, pardonneront. Veuve depuis six mois d'un époux que je n'avais pas vu depuis trois ans, et que son caractère plus que son âge m'empêchait d'aimer comme je vous aime, il y a peu de jours, vous le savez, que je me suis remontrée à la société, et ce n'était pas vous que je cherchais. Enfin, le sort vous a placé sur ma route : mais, ô mon dieu ! que ce ne soit pas pour mon oppro-

bre! La famille de mon époux se flatte que je ne contracterai point de nouveaux nœuds avant l'expiration de mon deuil. Elle n'avait même pas besoin d'exprimer ce desir; je ne manquerai jamais à des devoirs prescrits par la bienséance et la religion. Il me reste un fils, jeune enfant que j'adore, et je connaîtrai bien l'homme que je lui donnerai pour second père. C'est vous apprendre, Léonide, que je dois vous craindre autant que je vous aime. En accordant trop une fois, je vous regarderais comme le dieu de toute ma vie, comme l'éternel protecteur de mon fils, comme l'être enfin à qui je dois appartenir. Fasse le ciel que je ne me trompe point! S'il vous donne de l'amour pour moi, que cet amour ne tienne pas à l'effervescence de l'âge et des sens! Adieu, je suis inquiète, je m'efforce de n'être pas mécontente.

LETTRE VII.

Votre réponse est telle que je l'espérais, et tant de soumission mérite bien qu'on accomplisse un desir de son ami. Hé bien ! je le promets ; le *vous* est banni, et je *te* donne le bulletin du jour.

Je suis sortie de bonne heure. En rentrant, j'ai trouvé chez moi plusieurs personnages que je croyais fort loin d'ici. Leur éternelle visite m'a bien contrariée. Il a fallu rester des heures dans un salon qui me déplaît souverainement. Ce n'est pas là que je te reçois, ce n'est pas l'asile mystérieux où je m'enferme pour t'écrire. Ici, tout me rappelle des souvenirs enchanteurs. Je t'ai vu là, puis là encore, partout. Oh ! que j'aime ce que tu as touché ! ma main s'y porte avec délices. Cher ange, tu m'inspires une grande compassion ; tu ne saurais goûter le plaisir que je viens de me procurer ; j'ai revu, caressé, baisé peut-être toutes les places, tous les objets que tu as embellis ; c'est ma tournée d'amour, et tu n'en fais pas de semblables. Regarde bien toutes les parties de ta chambre, tu ne m'as vue nulle part, rien ne me retrace aussi fortement à ta mémoire, ton habi-

tation n'est qu'un triste désert. Que ne m'est-il permis d'aller chez toi! je n'aurais plus un bonheur que tu ignores, je ne laisserais pas un petit coin sans le visiter, et je peuplerais de souvenirs tout ce qui t'appartient. A présent que tu ne me vois pas, que fais-tu? Ta toilette peut-être..... Tu es d'une coquetterie! Cependant, si elle est faite, songe que tu peux venir, et que je t'attends.

LETTRE VIII.

Quel torrent d'injures! bon dieu! pourquoi cette colère? En supposant que je me sois retirée à minuit, ce qui est très-faux, que j'aie accepté pour descendre la main de M***, et pourquoi le dissimulerais-je? qu'enfin j'aie assez souvent répondu à ceux qui me parlaient, voilà bien les hommes, et voilà de grands crimes! Comme cela me prépare un brillant avenir! Est-ce là un échantillon de ta confiance, mon Léonide, ou te convient-il de me surprendre en faute, ayant déjà quelques torts à faire excuser? N'importe, je te laisse le maître de mon sort; mes peines et mes plaisirs ne viendront que de toi: gronde encore, si tu l'oses.

Je ne te verrai pas ce matin, cela est impossible; mais ce soir, oh! oui...

LETTRE IX.

En vérité, c'est à merveille; on n'écrit pas mieux lorsqu'on cherche à désespérer les gens. Je ne conçois rien à votre réponse, et je vais rendre la mienne très-intelligible. Monsieur, j'ai été fort agitée, fort sotte après la lecture de votre insipide message. A présent que ma résolution est prise, je me tiens pour satisfaite et tranquille: c'est ce que j'ai trouvé dans les secrets de mon cœur. Je ne vous rappellerai ni mes sermens ni les vôtres; leur pouvoir est détruit, dès qu'il a reçu une atteinte. Séparons-nous: cela vous convient-il? J'ai rêvé, je m'éveille, heureuse que vous n'ayez pas voulu me rendre cette erreur trop chère, en la prolongeant!

Je courais en aveugle sur vos pas, et contente de vous aimer, je n'apercevais que les roses semées devant moi par une main perfide; à cette heure, je vois les maux qui m'attendaient.

Vous redemandez vos lettres. Vous avez donc bien peur qu'elles ne compromettent votre amour-

propre! Oui, c'est trop juste, elles serviront pour une autre : et que ferais-je d'un style maudit? Mais je ne veux les rendre qu'à vous-même. Venez ce soir ; vous trouverez sous la guérite de la sentinelle, à droite, une clef qui ouvrira la petite porte. Après vous avoir vu, je fuirai pour jamais d'une ville qui me devient odieuse, grâce à vous. Cependant, elle m'était chère. Voilà ce qu'on gagne à aimer les hommes !

LETTRE X.

Je ne veux point revenir sur notre querelle; je l'ai oubliée : mais, si j'étais moins pacifique, je t'en ferais une sur tes manières lorsque tu sors de chez moi. Hier soir, quand nous nous sommes séparés, j'éprouvais, suivant ma pauvre habitude, un serrement de cœur inexprimable, et monsieur se sauvait en chantant. Où as-tu donc pris que tu aimes mieux que moi, homme impoli? Avisez-vous de répéter des douceurs de ce genre, et comptez sur mes actions de grâces. Voyons, monsieur l'ambitieux d'amour, si le vôtre peut se comparer au mien : n'êtes-vous occupé que d'une même pensée? — J'ai de fré-

quentes distractions, madame. — Moi, monsieur, pas une. — Me quittez-vous avec tristesse? — Non, madame, vous le savez, je m'éloigne assez gaîment. — Et moi, lorsque je vous perds de vue, je suis dans des transes continuelles; mes yeux se gonflent de larmes, et je ne rêve qu'au lendemain. Vous arrive-t-il de pleurer, de rire, de craindre, d'espérer, de souffrir et de jouir dans le même moment? Vous ne répondez plus; vous sentez votre insuffisance. Jeune téméraire, prends un vol moins audacieux, humilie-toi aux pieds de ta maîtresse, adresse-lui tes hommages et ton repentir. Lorsqu'elle aura pardonné, reste avec elle le plus long-temps possible, et ne chante pas en la quittant, ou chante une complainte.

LETTRE XI.

Sais-tu que mon cocher est un homme impayable? as-tu remarqué comme il allait doucement..... doucement, au petit pas? Tu étais là, je pouvais t'admirer; et quand tu as disparu, il a pressé ses chevaux d'une vitesse!... et, dans un clin d'œil, je suis arrivée chez moi; mais j'y suis arrivée triste; je ne dois plus te voir aujourd'hui.

La nature prend part à mes peines; le temps est sombre, les nuages s'amoncellent : oh! quelle vilaine journée! Vois-moi, dans cette solitude, cherchant à donner du cours aux heures trop lentes de la douleur. J'étale avec complaisance toutes tes lettres devant moi; j'en ai sur mon sein et sur mes genoux; je contemple mes richesses, je les admire comme un avare.

Je suis bien chagrine cependant. La pluie redouble, la foudre gronde : quel tapage! comme cela achève de me rendre gaie!

Qu'est devenue cette humeur enjouée qui formait la base de mon caractère? elle m'est ravie pour toujours. Et qu'ai-je à la place? de la mélancolie, des souffrances, une poitrine oppressée, une tête en feu. Je finis, car je blasphémerais; je suis je ne sais comment.

LETTRE XII.

Où es-tu, mon Léonide, où es-tu? malédiction sur les ordres qui t'éloignent de ton amie! J'ai donc entendu tes derniers soupirs : tu me serrais contre toi; je te regardais, et mes yeux n'avaient pas de larmes : aujourd'hui, je te

cherche, mais rien ne me répond. Je prie Dieu dans la grande ferveur de mon cœur; il me rend la force de pleurer; qu'il me donne aussi le courage de supporter ma peine et ma vie. O dieu! ramène-moi Léonide; sans lui tout m'est affreux. Dieu est sourd; je pleure, voilà où sa clémence s'est bornée; je pleure, et je voudrais mourir. Demain, je pleurerai encore, je pleurerai longtemps. Je cesse d'écrire. Adieu, je n'y vois plus.

LETTRE XIII.

Ce n'est que d'aujourd'hui, mon cher Léonide, que je puis reprendre la plume. Dévorée par une fièvre brûlante, sans cesse trempée de larmes, pouvant à peine me soutenir, je cherche, en t'écrivant, à tromper ma misère et mes ennuis. Hélas! tous mes jours vont se ressembler, je ne te verrai plus. On compte en vain sur ma légèreté; tu l'as détruite. Un ami seul partage mes chagrins; c'est notre estimable G... Il me parle de toi, il supporte mes caprices et mon humeur; sa généreuse amitié ne se rebute jamais. Excellent homme! que ferai-je pour te prouver

ma reconnaissance ? Elle est sincère autant que méritée.

Hier, il me força de quitter ma chambre et me conduisit à la promenade. Je fis avec lui la même course que j'ai faite précédemment avec toi. Chaque pas me retraçait un souvenir pénible. La diversité des objets, leur nouveauté, les idées qu'elle produit, mille distractions, peuvent tempérer les regrets les plus cuisans. Mais qu'elle est à plaindre la personne qui reste! Je reste où tu n'es plus : ces mots expliquent tout à mon cœur.

LETTRE XIV.

Je reçois ta lettre du 20; elle me rassure et me rend des forces. Adorée de toi, je saurai me vaincre. Je songerai à tes devoirs, à ton avancement, à ton bonheur futur: heureuse si je puis y contribuer un jour! N'aie point d'inquiétude. Chez moi, l'imagination fut séduite par le cœur, et le cœur captive mes sens; il les gouverne. Ce maître impérieux ne souffrira rien d'étranger au dieu qu'il vénère, et c'est toi. Il m'apprend qu'on doit savoir s'imposer des sacrifices, lors-

qu'on a tant de moyens de satisfaction. Ce riant arbuste qui porte la rose est pâle et triste en hiver, et de même Dieu a mis des chagrins dans la vie; mais je les supporterai : j'aurai du courage, si tu m'écris et si tu m'aimes. Il n'est bruit partout que de mon incroyable mélancolie. On m'a vue à la promenade, et quelques élégans cherchaient à découvrir sous mon voile les traces des pleurs que tu fais répandre. On s'étonne de cette profonde impression que le grand officier a su produire sur une femme aussi frivole; ils ont dit, peut-être, aussi disposée à tous les genres d'extravagance. Voilà pourtant les qualités que j'ai perdues, et que j'aurais encore si je n'avais trouvé dans le monde que des réformateurs de leur espèce.

LETTRE XV.

G.... m'a entraînée hier au spectacle. A peine assise, je vois tout à coup au milieu du parterre un grand plumet rouge porté par un officier qui te ressemble. Mes yeux sont fascinés, un tremblement me saisit, je ne distingue plus rien, et ne puis qu'indiquer à G.... celui dont

l'apparition me suffoque. G.... regarde, et me croit lunatique. Il ne voit rien; le plumet rouge était sorti. Incapable de rester une minute dans cette épouvantable situation, je descends avec G.... et je crois aussi avec tout l'enfer. Je rencontre, je heurte ce même officier. Il m'envisage; mais ce n'était pas Léonide. Je me détourne, en jetant un cri d'effroi. Cet homme demeure pétrifié à sa place, et je cours sans savoir où je vais. On m'annonce ma voiture, j'y entre plus morte que vive, et je reviens chez moi, où ton portrait m'a offert un peu de consolation. Je suis cependant affligée de ce que la ressemblance de mon ami reste toujours inanimée pour moi.

LETTRE XVI.

Il est parti, ce pauvre G.... Qui désormais entendra mes plaintes? Je n'ai plus autour de moi que des êtres égoïstes et durs! Pas une âme qui sache correspondre avec la mienne; personne à qui je puisse parler de toi et qui soit digne de m'entendre. La vieille Herminie de M*** est venue pour me distraire! — Hé bien! petite dame, comment cela va-t-il? Voyons donc si ces deux

grands yeux ont perdu de leur éclat. Ah ! un peu gonflés, mais toujours brillans. Cela est décidé, vous vivez comme une sauvage, et toute la société vous réclame. Je veux vous arracher à cette longue retraite; car je vous aime et je partage vos peines. Ce départ m'a consternée !... — Quel départ, mademoiselle ? — Comme si elle ne le savait pas ! — Il part tant de monde ! Serait-il question de M. G... ? — Non, madame la dissimulée, je parle de M..... (de toi). Quel charmant jeune homme ! je le regrette beaucoup, assurément. — Sans doute il s'estimerait fort heureux, s'il connaissait les regrets qu'il cause. — Ce ne sont pas les miens qui le flatteraient le plus. Au reste, de quelque part qu'ils viennent, ils sont très-mérités. Je n'ai jamais connu, etc. etc. Ici, elle a enfilé une longue énumération des qualités merveilleuses dont tu es enrichi, et que je supprime pour ménager ton excessive modestie. Mais ses louanges ne me feront pas quitter ma solitude. Qu'ai-je besoin de fêtes et d'hommages? Inutilement on murmure de jolies choses près de moi; si on ne m'entretient de Léonide, tout me parle une langue étrangère. Cependant, il est des mots qui réveillent mon attention : armée, troupes, régiment de dragons; guerre. Quand on les prononce, j'écoute, j'interroge, je m'in-

forme, et je n'apprends rien. Oh, l'indigne chose que la mémoire, lorsqu'elle ne sert plus qu'à nous tourmenter !

LETTRE XVII.

Tiens, regarde, contemple mon ivresse; applaudis-toi d'être ainsi l'arbitre de mes sensations et de mes plaisirs : tu me rends folle d'amour. Ta lettre de Lyon m'est parvenue : qu'elle est tendre! qu'elle est douce! O mon ami! je me félicite et je souffre de ta supériorité si noble, si simple, si touchante, tandis que je te donne le spectacle de toutes mes faiblesses.

En recevant ta divine lettre, je n'ai pu rien y voir, j'étais tout en désordre. Je l'ai baisée, je l'ai fêtée; mais la lire, impossible. Plus calme, je l'ai parcourue pour la deviner. Quand j'ai pu la comprendre, que je me suis trouvée fière! Quel abandon! quelle richesse! C'est la plus longue que tu m'aies encore écrite, et je crois que c'est la plus aimable. Que ne puis-je, en retour, t'envoyer mon âme tout entière, ou trouver, pour te peindre ce qu'elle éprouve, d'autres ressources que des mots! Dans ces jours de bon-

heur où je te voyais, il m'était permis de croire que mes yeux et mes accens t'exprimaient assez bien ma pensée; maintenant, tu ne distingues plus, à l'inflexion de ma voix, le trouble qui m'agite. C'est en vain que tu m'engages à me tranquilliser; jamais, quoi que je fasse, je n'apprendrai à vivre paisiblement loin de toi. Que de projets je forme au milieu de mes espérances, de mes craintes et de mes vœux! Je franchis les obstacles, je hâte l'avenir, je me rends tout heureuse. Mais, lorsque j'ai achevé l'édifice de mon bonheur, il s'écroule, et j'en suis pour mes frais.

Cette nuit encore, je traçai dans ma tête des plans tout-à-fait délicieux. Je me rapprochais de toi, j'allais t'atteindre et m'attacher sur ton cœur pour ne plus te quitter; un léger bruit m'a fait tressaillir, toutes mes chimères se sont détruites; j'en imagine de nouvelles, elles s'effacent de même; et de mes jouissances idéales, je reviens à la plus sotte vérité.

LETTRE XVIII.

Au diable la géographie ! Je t'ai cherché sur toutes mes cartes. Qu'est-ce qu'un NO...? l'as-tu fait sortir de dessous terre? M... s'est offert à mes yeux, puis B..., puis, et puis, que sais-je? des routes effroyables. Voilà l'univers entre nous. Était-il donc si nécessaire de mettre de la distance entre les villes. Est-ce qu'on ne calculait pas qu'il devait y avoir des amans dans le monde? Pourquoi envoyer mon Léonide à l'extrémité de l'empire, lorsqu'on nous affuble ici des ostrogoths de la quarante, et je ne sais combien? J'entendais ce matin leurs tambours. Comme ce tintamarre me faisait mal! N'entendrai-je pas le bruit qui m'annoncera ton arrivée? Quand pourra-t-il chasser loin de moi ton dernier gémissement? Hélas! il me poursuit encore ce cri de douleur qui t'échappa; j'y songe avec un frémissement de plaisir et d'inquiétude. Tes sanglots me prouvaient que j'étais aimée : oui, je suis aimée. Douce certitude, ne m'abandonne pas.

Tu me marques que la fatigue t'a bien maigri,

que tes yeux sont ternes, que tu es méconnaissable. Tant mieux. Je voudrais que tu fisses peur à toutes les femmes : puissent-elles se sauver à ton approche! Tu habiteras une ville où elles sont libertines et connaisseuses, si l'on dit vrai. J'ai bien peur que ce teint hâlé ne te préserve pas de tout péril. Monsieur, si vous êtes jaloux d'éviter les naufrages, gardez-vous bien de les affronter. Vous êtes fatigué, enlaidi, restez chez vous. Faites comme moi. Assis à votre secrétaire, écrivez, entretenez-vous avec votre amie; cela rend bien fort contre les tentations. Cependant, monsieur, agissez comme il vous plaira; je vous imiterai peut-être; votre conduite ne saurait jamais être blâmable.

LETTRE XIX.

Si je ne me trompe, tu parcours à cette heure les promenades de cette coquine de ville; les mains sur le dos, la tête au vent, tu te pavanes au milieu des habitans charmés de ton air et de ta tournure. Tu ferais mieux de tailler des plumes et de les user pour moi. Mais tu ne songes à rien; tu ne comprends pas que je languis et me

désole, que je souffre bien plus qu'à ton départ. Un accablement stupide me dérobait ce que la douleur avait de plus aigu; j'étais comme ces pauvres assassinés qui ne sentent pas tout leur mal au moment de la blessure.

Joins au tourment de ne plus te voir, le tourment inévitable de la jalousie; joins-y encore les doutes, les soucis rongeurs, et toutes ces misères attachées à l'existence d'une femme sensible; des chagrins qui s'irritent de plus en plus, une imagination indocile qui m'en crée d'incertains, pour augmenter ceux qui ne sont que trop vrais et me les rendre intolérables.

Aimes-tu comme moi? Au milieu du jour, à chaque instant, vas-tu chercher quelqu'un pour parler de moi, rougir, palpiter, brûler dès la première syllabe de mon nom? Conçois-tu qu'il y ait deux femmes vivantes, lorsque je sais, moi, qu'il n'est qu'un homme dans l'univers? Si tu m'aimes, aide à mon illusion, écris-le moi, répète-le sans cesse. O mon Léonide! qu'assis sur un même siége ou à quatre cents lieues l'un de l'autre, nous ayons dans nos cœurs même ivresse, même harmonie. Je me modérerai, je te le promets. Ces lignes que tu me demandes pour ta consolation, je n'aurai pas la faiblesse de les empreindre de ma douleur.

LETTRE XX.

Quelles lettres que vos dernières! j'avais bien besoin de faire deux courses pour les aller recevoir! car j'aime ces petits voyages. Le trajet de ma maison à la poste est assurément fort court; mais que je le trouvai long dans mon impatience! Mes pieds à peine effleuraient le pavé; je volais. Je rentre, je m'enferme à la hâte; mes mains frémissantes de plaisir rompent le cachet de ces deux lettres. Les dates me guident pour la lecture, et mes yeux cherchent avidement la consolation et la vie. J'y chercherai cela bien longtemps. Je me vois accueillie d'un déluge d'épithètes assez peu respectueuses, triste garant de cet amour qu'un homme peut avoir. Ne craignez pas que j'efface par mes baisers ces caractères formés sans doute avec tant de complaisance: *Nous ne nous reverrons plus.* Certes, voilà une belle pensée. Vilain homme! qui t'a mordu le cœur? Il était bien suffisant de dire: Nous ne nous voyons pas. *Vos transports ne sont que dans votre tête.* Et les vôtres, Monsieur, où sont-ils?... Je vous connais; mais je me respecte trop pour achever.

Léonide, cesse un langage que je puis excuser un moment, et dont la continuation me tuerait. Tu n'attends pas, sans doute, que je combatte les soupçons qu'il te plaît d'élever contre moi; ils seront échappés à ta plume : c'est l'évaporation d'une tête folle, et je veux pardonner; une justification me ferait horreur.

Qui! moi, te tromper, quand je n'ai d'autre bien que ma constance! Va, tu n'étais pas dans ton bon sens lorsque tu as écrit, et je pense, en me résumant, qu'on ne s'inquiète guère de ce que disent les fous.

LETTRE XXI.

Ne m'écris-tu, *je viendrai, ma douce amie*, que pour détruire l'effet de tes odieuses paroles? Tu viendrais! puissances célestes! par humanité, ne me trompe pas. Déjà, sur la foi de tes promesses, je sors de mon abîme pour me reporter au comble du bonheur. Je me crois, dans mes chimères, heureuse en proportion de mes désirs, et je t'accuse de me tenter par des biens dont tu ne peux disposer toi-même. Depuis que j'ai cette lettre, je ne dors plus. Hier, je ne savais pas

rester en place. J'ai ouvert des livres ; que les livres sont fades dans de pareils momens ! Tourmentée chez moi, je sors pour voir si l'agitation de la personne procurera quelque trève à l'esprit. Tentative infructueuse ! je rentre, et j'invoque la nuit ; elle vient pour aggraver mon supplice. La nuit, et j'ai honte de l'avouer, la nuit, toutes les puissances de l'imagination me ramènent vers toi. Je voudrais encore te voir et t'admirer. Je te demande, je poursuis, dans mon égarement, l'ombre d'un bonheur qui me fuit et me désole. Quelquefois mon active tendresse t'aperçoit au milieu des ténèbres ; je me lève, j'écoute. Si le moindre petit ver ronge quelque meuble, je frissonne, mon cœur bat précipitamment; je crois t'entendre, je crois entendre le bruit du parquet résonnant sous tes pas ; je crois sentir la douce pression de ta main, je voudrais l'appliquer sur mon cœur, comme pour l'y graver. Hélas ! rien ne paraît. Le silence n'est troublé que par les palpitations de toutes mes artères. Le jour revient, mon illusion existe encore. Crédule ! je m'élance, en étendant les bras, je te cherche, je t'appelle ; point de Léonide. L'ombre s'est enfuie, et mon espérance avec elle. Si je m'endors, cela ne dure pas, et j'ai des rêves, de ces rêves effrayans qui vous changent comme des accès de fièvre.

P. S. Tu te plains que l'écriture de mes dernières lettres soit altérée, et qu'il reste une demi-page sur laquelle je n'ai rien écrit. Vous vous trompez, monsieur, j'ai écrit partout; cela doit vous prouver qu'il est des momens où mes larmes effacent mes paroles, et quand je pleure, c'est bien vous donner quelque chose; car cette eau-là me vient du cœur.

LETTRE XXII.

Qui es-tu? il faut que j'aie cette explication avec toi; qui es-tu, enfin, toi que j'adore, comme on adore les intelligences? Es-tu un homme, un ange ou un démon? Tu es beau comme les séraphins, spirituel comme eux, diabolique comme Lucifer. Tour à tour on te hait et l'on t'aime: tu déplais et tu charmes; tu affliges et tu consoles. Être détestable et divin, tu te rends tout à la fois l'objet de mes hommages et de mes malédictions. Parle, superbe vainqueur: d'où vient que tu pousses ta tyrannie jusqu'à me contraindre de bénir mes fers? Ton despotisme paraît une douce loi, et tu sembles craindre encore la rébellion de mon cœur. Ne craignez rien, et continuez. Indi-

quez-moi le but où vous voulez que j'atteigne, et j'irai au-delà pour vous plaire. Mais point de demi-sentiment ; aimez avec exclusion, avec transport. La langueur me semblerait pire que la haine, et je crois que l'amour qui ne touche point au délire nous déshonore autant qu'il nous ennuie. Monsieur, pardonnez-moi, si je me trompe.

Maintenant, je vais satisfaire ta curiosité. Je me suis montrée chez les dames N..., et j'y étais conduite par deux raisons, le désœuvrement d'une part, et de l'autre l'envie de trouver M. D.... En entrant, je l'ai cherché partout. Je savais d'où il vient, et de plus qu'il t'a quitté depuis peu de jours. Ce petit monsieur arriva fort tard, ou du moins je ne l'aperçus qu'en sortant; je le rencontrai sous mes jambes, en descendant l'escalier; peut-être s'était-il perdu jusque-là entre celles des autres : il est si petit! Mais enfin, parvenue à le distinguer, je le ramasse et le mets sur mon ongle. Avec ce joli bijou, je remonte dans les appartemens, et voilà l'interrogation qui commence. Je pouvais me permettre cette conversation avec lui : tu sais que je le connais de vieille date ; mais je ne l'avais pas vu depuis plusieurs années, et si je n'avais pas eu tant d'intérêt à le découvrir, j'aurais pu lui passer sur le corps,

sans le remarquer, quoiqu'il ait beaucoup grandi. Comment faisais-tu pour causer avec ce nain? Tu l'approchais de ton oreille, ou tu te mettais ventre à terre pour être à son niveau. Enfin, tu faisais comme tu voulais, cela ne me regarde pas : s'il existe autant de différence entre vous deux qu'entre l'oiseau mouche et le coq, sa taille n'empêche point qu'il ne soit un très-bon petit homme; Dieu soit béni!

Il t'a fort bien vu, fort bien entendu; il m'a parlé distinctement de toi; je ne lui en demandais pas davantage. A peine cinq jours se sont-ils écoulés depuis votre dernier entretien. Heureux, trois fois heureux petit homme! c'est avec plaisir que je lui ai permis de baiser ma main. Peut-être qu'en te quittant, sa main aussi avait serré la tienne. C'est votre adieu à vous autres qu'un serrement de main. Ah ça, j'espère qu'il n'aura pas lavé la sienne depuis ce touchant adieu; je trouverais cette propreté fort déplacée.

Tu ris, hé bien! tu ris seul; je ne sais pourquoi, en t'écrivant, je suis sérieuse comme un pape qui signe des bulles. Cependant, il faut finir; rien n'est insupportable comme ce papier à lettre : on commence, on écrit quatre mots, et voilà que le blanc disparaît tout de suite.

LETTRE XXIII.

Hier soir, je me suis promenée assez tard. L'air était pur et le temps magnifique, sur-tout pour les autres ; rien aujourd'hui ne m'intéresse.

Ayant pris le chemin du cours, je me suis vue, sans y penser, au milieu de vingt couples d'amans qui passaient et repassaient près de moi comme les ombres dans l'Élysée. L'une de ces tendres personnes, que tu n'aimes guère, s'attachait à mes pas : c'est M. de Le...; il me déterre partout.

Quelquefois, je fends l'air comme un trait ; mes chevaux volent ; je suis sur le grand chemin, et je l'y retrouve haletant, couvert de poussière, tout en nage. Que veut donc cet homme? il est désolant, et les femmes diront que ce sont là des rendez-vous ; je ne sortirai plus. Tu me demandes ce que je fais? belle question! Je barbouille du papier autant que saint Augustin. Le reste du temps, je rêve, je m'ennuie et je dors ; tu vois que je m'amuse comme une reine.

Le matin, je m'éveille, c'est la moindre chose.

Je ne me lève pas, je me câline; je me lève enfin, et vais de mon lit à mon fauteuil, du fauteuil à la table; je déjeune. De la table, je vais au secrétaire : oh! cela matin et soir; et même souvent pour vous écrire, je suis diligente comme l'aurore. Je relis toutes vos lettres. Ces momens que je passe dans mon porte-feuille sont les meilleurs de ma journée. A une heure, je fais toilette. Vers deux heures, quelques visites m'étourdissent jusqu'à trois heures et demie; alors, j'ai recours au voile, je vais à la poste; car j'ai des infidèles chez moi. Je reviens furtivement ; heureuse lorsque je rapporte un petit trésor ! Ma contenance est morne, quand je ne suis chargée que de mécontentement. Ni toi, ni lettres, c'est un peu triste.

LETTRE XXIV.

Je suis frappée de la foudre. Jamais la tête de Méduse n'a produit autant d'horreur que la lecture de cet écrit infernal. Que de scélératesse ! qui t'a envoyé cela ? il n'y a que notre ville dans le monde qui soit capable de concevoir et d'exécuter une atrocité semblable. Mais qui en est

l'auteur ? où est-il ce monstre né des furies pour troubler deux êtres qui bien certainement ne lui ont jamais fait de mal ? Misérable ennemi, caché dans l'ombre pour me calomnier avec tant de bassesse, lâche ! ta fureur sera trompée ; mon cœur m'en est garant. Léonide ne se laissera point influencer par une satire anonyme. Je suis innocente : voilà ma défense ; crois-en ta Minette, si tu l'aimes mieux qu'un imposteur.

Jolie, dit-on, assez indépendante, maîtresse au moins de mes affections, pourquoi te tromperais-je ? Qui me conseille d'employer mes jours et mes nuits à te faire croire à mon amour, si sa flamme est éteinte ? Penses-tu que je pourrais craindre ta fougue et tes emportemens contre moi ou contre un rival ? Si nos nœuds étaient brisés, je ne te redouterais point : cette désunion serait l'ouvrage d'une injustice. Avec ma liberté, j'aurais repris mon orgueil et ma force ; en vérité, je croirais être à l'abri de tes fureurs. Eh ! bon dieu ! si je n'aspirais qu'à des hommages, j'en serais bientôt accablée, c'est la monnaie la plus commune. Mais sois sûr que quand mon amour n'existera plus, ma vanité n'ira pas jusqu'à vouloir te retenir enchaîné. Ce ne serait plus à mes yeux qu'une servitude où je ne trouverais que du mépris pour l'un et pour l'autre.

Mon ami, je n'ai point varié. Je m'enorgueillis de ta conquête, elle fut mon plus doux triomphe : s'il a peu d'éclat, parce qu'il n'est pas avoué et qu'il ne peut l'être encore, il renferme du moins une valeur inappréciable ; il est toutes mes espérances et tout le charme de ma vie.

L'adorateur qu'on me suppose (je le confesse avec l'écrivain ténébreux) peut sembler fort aimable à des femmes qui ne sont pas accoutumées à te voir. Il possède quelque beauté, de la tournure, et grande dose d'amour, à ce qu'il prétend. Il est souvent près de moi, je te l'ai dit. Il a l'air de se passionner, mais je suis froide. Sa candeur et son enthousiasme offrent le caractère d'une première inclination ; c'est une folie, c'est un amoureux de dix-neuf ans. Je l'ai même vu à mes genoux, et je l'ai plaisanté. Cependant, il convient de vous dire qu'on a raison d'exalter la sagesse. Il en coûte aux jeunes femmes pour lutter sans cesse contre les ruses qui les assiégent et les désirs qui les tourmentent. Le cœur éveille les passions ; un instant suffit et décide. Comme un instant renverse de projets et d'obstacles ! L'occasion est l'ennemie jurée des femmes, quoiqu'elle soit la favorite d'un grand nombre ; et c'est bien certainement le terme de la vertu pour toutes. Commence par mettre ces choses dans

ton esprit, et vois ce que j'aurai à faire. Si tu m'impatientes par des reproches ou des soupçons, j'ai des moyens de vengeance, l'occasion ne manque jamais, et je justifierai les propos de l'anonyme. M. de Le..... mérite bien un peu d'indulgence, et si une fois l'indulgence s'en mêle..... Tu as beaucoup de pénétration, je n'ai nul besoin de m'expliquer davantage. Adieu, monsieur.

LETTRE XXV.

J'ai vu ce matin le général***; il arrive de P... et de R..., et m'a dit beaucoup de bien de ces villes. Allons, c'est prouvé, toi seul en dis du mal. Cette affectation produit sur moi un effet tout contraire à tes idées. Les yeux d'une amante atteignent loin, et malgré la distance, tu ne me tromperas qu'autant que je le voudrai.

Répète encore que tu te négliges; contes bleus: j'ai de tes nouvelles. Tu soignes ta personne tout aussi bien qu'ici. Le désir de plaire domine chez toi, comme chez la femme la plus coquette. Il ne te faut pas de grands efforts pour réussir, et tu en fais plus qu'aucun autre. Oui, monsieur, tu as une ambition démesurée de succès; ne t'ai-je

pas jugé dans ces lieux où tu te prétendais absorbé par une passion exclusive? Tu ne pouvais seulement pas refuser ton attention à je ne sais quel monstre femelle qui inspire le dégoût. Tu descendais au parterre pour une pareille masque; je t'ai vu approcher de sa loge, quand tu croyais peut-être que je n'apercevais pas tes petites minauderies. Pauvre Léonide! est-ce que mon cœur ne te suivait pas sans cesse? A la vérité, on devinait bien à ton air que tu ne te montrais là que pour être admiré. Tu semblais dire : Je sais que vous me trouvez charmant; me voilà, regardez. Je ne me soucie pas le moindrement de vous; mais quand on m'adore, je suis bon; il faut vous laisser croire que je vous ai remarquée.

Ainsi, monsieur, lorsque, sous mes yeux, vous avez coqueté près d'une vieille Junon, que ne ferez-vous pas loin de moi près des jolies femmes? Qu'avez-vous fait de celle qui, suivant vous, bâillait à vos côtés? Ces bâillemens me chiffonnent l'esprit. Etait-ce aux approches du sommeil?..... Scélérat!..... Hélas! je n'en sais rien; mais cette jalousie vague que j'éprouve me rend superstitieuse et craintive. Je n'ai pas un moment de calme. Le chien qui hurle, l'orfraie qui crie, le rossignol qui chante, tout m'est suspect, tout semble me présager quelque désastre.

Mercredi dernier, en allant au bureau des postes, je sentis ma jarretière se détacher deux fois et malgré ma précaution de la nouer bien solidement. Lorsque je rentrai chez moi, plus de jarretière, elle était perdue. Cette obstination à glisser de mon genou ne me faisait rien augurer d'avantageux. Aussi, la crainte du sort qui me menaçait ne fut que trop justifiée : je ne trouvai pas une ligne de toi. Fasse le ciel que la perte de ma jarretière soit la seule qui m'attende, et que mon amant ne se détache pas de moi aussi facilement qu'elle !

J'ai encore à te dire qu'un certain pauvre se trouve très-bien de mes allées et venues : je crois que notre correspondance a beaucoup de douceur pour lui. Sans connaître l'importante affaire qui m'oblige à passer si régulièrement par le même endroit et à la même heure, il doit soupirer comme moi après les jours de courrier. En allant, je lui donne ; si je ne suis pas trompée, en revenant, je lui donne encore : je voudrais que tout le monde fût heureux de ma joie. Tu bornes ma bienfaisance, quand tu as été paresseux. Trop occupée de la pitié que je me fais à moi-même, j'oublie mon pauvre ; le cher homme s'en aperçoit d'avance. Si ma démarche est vive, il me tend son chapeau ; s'il la voit languissante,

il me salue seulement : il soupçonne que je viens d'apprendre une fâcheuse nouvelle. En effet, c'en est une bien mauvaise que de n'en point recevoir du tout. Si tu es amoureux et compatissant, écris-moi ; ce sera doublement une bonne action.

LETTRE XXVI.

Entends-tu les cris et les gémissemens dont ces lieux retentissent ? Vois-tu les larmes qu'on répand ? ô Léonide, sais-tu qui cause cette affliction générale, et pour qui sonnent en ce moment les cloches funèbres de nos églises ? C'est pour l'aimable B...., pour ce digne homme enlevé à la fleur de l'âge. Une chute de voiture, un épanchement dans la poitrine.... Que te dirai-je ? je suis glacée d'effroi ; il est mort. Quelle nuit, ô mon dieu ! que celle du 23 au 24 ! Quelle journée que celle d'hier ! si tu voyais la désolation de sa famille et de ses amis !... Tout le monde est atterré. On croit avoir fait un rêve épouvantable lorsqu'on pense que B...., mardi soir, se portait à merveille, et que le lendemain il ne vivait plus que dans notre souvenir. Les détails de l'aventure

sont horribles, ils ont laissé dans l'âme des plus indifférens une impression ineffaçable.

LETTRE XXVII.

TA dernière lettre m'est tombée du ciel; je ne sais qui l'a remise chez moi: je crois que c'est un ange, au plaisir que j'éprouve. Après un frémissement délicieux, j'ai senti le calme revenir dans mon cœur, j'ai respiré plus librement. Que j'ai de plaisir à te proclamer mon bon génie! Sois donc béni à jamais pour l'ivresse que tant d'amour me donne. Divinité sensible et protectrice, mon Léonide, je te rends grâce de tous les biens que tu m'accordes! Aucun être vivant ne t'offrira des hommages plus sincères.

J'avais besoin de ta lettre; elle te défend contre les mauvaises fables dont on m'étourdit sans cesse. On te peint fort mal à mes yeux; mais que me fait la rage de l'envie? je n'ai à regretter que ta présence. Léonide, je le sais, craindra toujours de me déplaire. Il est bouillant, il est soumis. Si l'impatience le dévore, c'est que l'amour ne subsiste point sans violence et sans trouble; son intolérance est égale à son ardeur. Dès qu'il paraît,

il a pour cortége tout ce qui existe d'inquiétude et de vivacité, j'ai presque dit de colère; il n'a pas de bornes. L'amour est une guerre. Il semble que dès le premier moment, on jure de ne jamais s'entendre pour avoir le plaisir et le droit de disputer sur tout. Moi, par exemple, je cherche noise pour un mot. Je ne me pique point d'être de ces personnes doucereuses qui se prêtent à toutes les circonstances. En obéissant toujours, on ne ressemble qu'à ces gommes élastiques qui s'étendent et se retirent à volonté. Peut-être ai-je tort; je fuis les gens commodes qui ont une facilité merveilleuse pour accorder leur cœur avec leurs sens; ils ne blâment rien, parce qu'ils veulent tout se permettre. Moi, je gronde, je t'ai grondé bien des fois, et je gronderais sans doute si j'étais où tu es.

Je vois que mes visites chez les dames N... ne sont nullement de ton goût; je m'en abstiendrai. Mais toi, que fais-tu dans les cercles de R...? Je suis bien sûre que tu n'y portes pas une humeur trop revêche; tu ne lances pas un soufflet à la jolie femme qui te poursuit d'un regard. Je te connais si bien, fat que tu es! Penses-tu que j'oublie cette soirée où tu restas debout derrière mon fauteuil, pendant un souper très-brillant. Tes yeux faisaient la ronde sur toutes les femmes

qui entouraient la table. Tu contemplais de ta hauteur les charmes étalés par la coquetterie ou l'artifice. Je me détournai fort souvent; tu revenais bien vite à moi, en te donnant un air d'indifférence pour les autres. Mais tout à coup je surpris ton manége. Tes yeux venaient d'entreprendre les miens; ils avaient porté dans mes veines le feu qui t'animait. Vraisemblablement je n'eus pas l'esprit d'en pomper toute la chaleur. Tu voulus te débarrasser de ce qui t'en restait, et ce fut sur les beaux yeux de ma grande cousine que tu achevas de vider ton carquois. Je le vis, je te le dis sur-le-champ; tu convins de tout, et tu fis bien. Si malheureusement tu avais nié, j'aurais compris que le vice partait du cœur, et qu'il n'y avait plus de remède.

Je pardonne à l'étourderie. Ayant besoin d'indulgence, puis-je vouloir d'un amant parfait? Si tu le commandes, je deviendrai tout ascétique; mais tant que je serai au milieu des hommes, il me paraîtra fort simple de ne pas les dévisager, lorsqu'ils me trouvent jolie. Je ne brigue point leurs éloges; mais quand il en tombe sur mon passage, un reste d'habitude me fait encore sourire. Je suis de mon sexe, il vit d'encens dès son plus jeune âge. Monsieur, vous êtes bien de votre sexe aussi vous, et vous n'êtes pas trop

mal du mien, pour tout ce qui est gloriole et vanité. Les intentions, les regards tant soit peu téméraires, les désirs même, n'ont pas eu jusqu'ici le don de m'alarmer, ni vous non plus, monsieur. Je suis très-exaltée; mais s'il s'agissait d'efforts surnaturels, on les trouverait encore plutôt chez moi que chez vous.

Si on m'attaque, il est tout simple que je me défende; mais vous, monsieur, vous seriez un monstre, si vous vous permettiez d'attaquer une femme. Je suppose qu'il survienne double infidélité entre nous, certes, vous aurez, à partie égale, mille fois plus de tort que moi. L'homme est toujours obligé de courtiser, de s'offrir. La femme n'est souvent que séduite ou trompée; et celle qui est poursuivie nuit et jour est bien moins coupable de succomber à la fin, que l'homme qui n'a d'autres combats à soutenir que ceux qu'il livre lui-même. Ces vérités-là sont connues, monsieur; ne les outragez pas.

LETTRE XXVIII.

Je salue Léonide fidèle, attentif à me plaire, aimant de bonne foi, mais n'en disant rien, et gardant sur ce qui nous intéresse, le silence le plus édifiant. Huit jours sans lettres, et moi des trois et quatre pages, sans compter les voyages de ma pensée qui va d'une vitesse extrême. Que veux-tu? l'enthousiasme en bien ou en mal ne me quitte pas; il prête à mes sensations un degré d'énergie qui me flatte et me ranime. Je connais des personnages qui prétendent s'adorer, et n'ont pas plus d'âme que ma carline. Avoir de l'amour et rester calme! Un amour sans folie, sans excès d'imagination, quelle insipidité, quel néant! Que tu es précieux, mon Léonide, toi qui justifies tout ce que tu inspires, qui donnes tout ce que tu reçois, qui agis et penses en homme de bien comme en amant passionné! Lorsque tu étais ici, tout s'embellissait à mes yeux; tout s'embellit encore par cette magie de l'amour que ton image réflète autour de moi. Comment donc cesserais-je d'être extrême? mon âme n'a été fabriquée sur aucun modèle; elle s'est échappée,

lorsqu'il n'entrait encore dans sa composition que de l'air et du feu. La tienne parût, ô mon Léonide, dans un jour de splendeur et de récréation; jouis de cet avantage, conserve-le, veille sur toi : empêche que ton cœur ne se gâte par de futiles succès; ne prends pas des goûts pour des sentimens, et quelques plaisirs pour le bonheur.

LETTRE XXIX.

Mon Léonide, j'ai reçu plusieurs visites de M. D***, le grand aide de camp, ton intime ami, si je dois l'en croire. Il a été frappé à ma vue comme d'un coup de foudre, et c'est mon ouvrage. Voilà un héros qui m'adore; bien plus, il me l'a dit, il me l'a protesté. Vivent les têtes à serment, qui jurent tant que l'on veut! vivent ces météores d'amour qui paraissent subitement et menacent de tout embraser! J'ai reçu gaîment la déclaration; il ne se déconcerte point, et tous les soirs il recommence. En me voyant silencieuse, il me suppose attendrie. Les hommes savent-ils rien deviner? ils nous ennuient, on n'ose le dire, et leur vanité prend un peu de politesse pour de l'amour, et nos vapeurs pour du plaisir.

Mais c'est assez. Aujourd'hui l'adorateur s'est présenté trois fois à ma porte ; elle était défendue à tous les importuns, et je le mets dans ce nombre. Je sais qu'il a long-temps erré sous mes fenêtres ; il avait l'air d'une âme en peine : je prierais pour sa délivrance, s'il t'obtenait un congé ; mais il assure que dans ce moment, on n'en délivre aucun. Ton général ne sait rien faire à propos.

P. S. On me remet ta lettre du 30. Oh ! oh ! elle fulmine contre M. de Le... *qui me suit dans les promenades, et que chez moi..... j'ai vu à mes genoux.* Tout cela est vrai, monsieur. Vous *entendez* savoir... quel terme, je vous prie ! orgueilleux ; hé bien ! apprenez que ce jeune homme était plus que jamais assidu et pressant : je ne pouvais rien sur lui par des rigueurs ; il restait toujours. Je me suis avisée d'un autre expédient ; je l'ai bien traité, il n'en faut pas davantage pour éloigner les hommes. Jaloux de me prouver sa reconnaissance, il a décampé de suite.

Comment trouves-tu ce moyen ? Il te plaira, puisqu'il te délivre d'un rival dangereux ; mais tu murmures :

Ta grandeur offensée en paraît mécontente ;
Je lui baise les mains, et je suis sa servante.

LETTRE XXX.

Soyez donc pendant dix-huit ans bien mutine, bien volontaire, bien révoltée contre toute espèce de frein, et devenez dans deux jours, dans une seconde, une pauvre créature sans volonté comme sans force. J'ai tort, il me reste du courage; j'ai celui de me moquer de toi et de m'applaudir d'une bonne découverte que je dois à tes injustices. J'ai sauvé de ta tyrannie assez de moyens pour te tourmenter, et c'est là le plus grand bonheur qu'on puisse offrir à son amant. L'apathie tient de si près à vos jouissances que vous nous faites un crime de notre égalité dans nos manières; vous l'appelez fadeur ou monotonie. Il vous faut du manège; se varier devient une perfection pour vous, et tant de biens ne consistent souvent que dans un geste, une incartade ou quelque parure qui vous frappe pour la première fois, et vous séduit comme un changement de décoration. Cependant, ne comptez pas trop sur moi pour ces artifices; je n'aime point les rôles qui exposent à rougir.

Hommes vains, que vous faites pitié! que vos

inconséquences sont ridicules! Vous tonnez contre la coquetterie d'une maîtresse, et vous la quittez lorsqu'elle cesse d'en avoir. Je n'aurai jamais celle qui désespère, je garderai jusqu'à cent ans celle qui rend aimable à tous les yeux; ce vice-là m'enchante. Si je t'afflige, mon Léonide, je serai coupable, mais surtout malheureuse. J'aimerais à te persuader une autre chose, c'est que mes pauvres yeux sont en compote pour ne s'être fixés depuis deux mois que sur du blanc et du noir. Je dors cinq ou six heures chaque nuit; il n'y a en cela que la moitié de ce qu'il me faudrait. Si tu savais comme je saute courageusement du lit au milieu de la chambre... J'entr'ouvre une fenêtre, et je me mets à l'œuvre. Onze heures se font entendre, je retire les verrous, je me suspends à mes sonnettes. On vient, on croit que madame s'éveille; on lui souhaite le bonjour, et déjà elle s'est entretenue avec son Léonide. Voilà ma vie.

A propos, j'ai vu ce pharisien de curé qui t'aime tant. Il m'a parlé de toi en assez bon style, mais légèrement et comme on parle d'un étourdi. Quand j'habiterai ma terre de..., située dans sa paroisse, je crois qu'il me fera de belles philippiques sur l'amour. Il n'est pas sûr qu'il me persuade. Ce sont les exemples qui me touchent; les

mots, sans eux, n'arrivent pas facilement à mon cœur, et je ne puis croire que le prédicateur publie ce qu'il pense et ne fasse que ce qu'il publie. Je changerai peut-être d'opinion avec les années, si cela ne contrarie pas les sentimens que je t'ai voués.

LETTRE XXXI.

Oh! que c'est une belle chose qu'une école d'artillerie! J'en suis encore tout émerveillée. Hier, mon ami, j'ai donc vu de très-près comment on apprend à tuer les hommes.

Par un excès de galanterie, le commandant ne voulait-il pas que je misse le feu à un canon pour tirer le premier coup? Ma valeur ne me le permit point; je craignais aussi pour le tympan de mes oreilles. Franchement, j'ai des organes faits pour entendre des soupirs et des fleurettes; quelque voisin qu'on soit de moi, je n'en suis point blessée; mais le bruit d'un canon à deux pas... ô ciel! j'aurais été assourdie pour vingt ans.

La fête fut un peu troublée par un orage épouvantable. Le canon l'éloigna pour un moment; mais les tonnerres eurent bientôt le dessus. Quel

carillon, grand Dieu! il y a bien une autre artillerie dans l'air que dans nos polygones.

Les généraux firent les braves. Ils restèrent à l'exercice qui fut continué. Pour moi, je dis adieu à la troupe, au galop de mes chevaux. Si tu avais été dans cette enceinte où tu parus si souvent, j'eusse défié l'ouragan, la pluie, la foudre; mais je n'y laissai aucun regret, si ce n'est de n'avoir pas vu un boulet dans la butte, ni une bombe dans le tonneau, que dis-je? à vingt pas du tonneau.

Il faut que je te conte tout. Avant cette tempête, le général *** nous donna l'idée d'une magnificence inouie. Conçois-tu la splendeur d'un chef qui régale toute une garnison avec des glaces? Hé bien! moi, je l'ai vue. Il fit apporter par quintaux des sorbets de toutes les espèces, pour rafraîchir les dames, les officiers, voire aussi les soldats. On vous tourmentait comme des damnés pour vous forcer d'en prendre; les militaires chargés de ce soin s'en acquittaient à merveille; et je crois que le général avait compris que les dames ne haïssent pas les beaux hommes. Il était fort bien, l'officier qui me présentait une douzaine de glaces, se tenant droit comme à la revue, l'assiette à deux pouces de mon menton, et ne bougeant ni plus ni moins qu'un piquet. Ah! la bonne folie! traiter un camp avec des sorbets,

des biscuits et de la limonade! Le rum et l'arack sont pour les coulisses, et les confitures pour les régimens. Y a-t-il rien de plus délicieux qu'un grenadier sous les armes qui croque un macaron, un sapeur qui joue d'une main avec sa hache, et de l'autre avec une gimblette?

Tu auras deviné que j'ai reçu les soins du noble et brillant D..... mon aide-de-camp. Comme il était dans tout son bel attirail, il crut l'instant favorable pour glisser un petit billet dans mon gant, petit billet plissé, musqué, parfumé, billet d'amour et d'ivresse, avant-coureur du triomphe. Je l'ai lu. Ma résistance est assurément trop longue..... il ne vit plus... il est consumé... il attend le jour et l'heure que je voudrai bien fixer, etc. etc.

Ils écrivent leurs poulets comme leurs cartels. Vous m'avez manqué; fixons l'heure et le lieu. Je vous adore; indiquez-moi le jour où nous terminerons. Que ces oiseaux de passage sont aimables et galans! Qu'on peut avec raison assimiler leurs cœurs à des artichauts dont ils laissent une feuille partout où ils passent! Tâche, ô mon Léonide! de ne pas trop ressembler à ces gens-là.

LETTRE XXXII.

Ton intelligence est bien en défaut, cher ami. Tu me crois plus modérée, plus calme. Ah! c'est sans doute parce que ton cœur n'est pas pétri du même feu que le mien. Depuis le jour où tu me les as dit ces mots : *Je viendrai... j'irai...* Cruel! devais-tu écrire ces mots-là? Ne sais-tu pas que me dire, *j'arrive*, signifie, pour mon ardente imagination, *je suis arrivé*. Aujourd'hui, je t'attends, je t'ai attendu la nuit dernière, malgré toute la certitude que j'ai de ne pas te voir la nuit, quand tu serais dans cette ville. Plusieurs personnes ont passé sous mes fenêtres, mon cœur n'a point battu pour elles; mais ta marche, je la reconnaîtrais sur mille. Si tu venais, l'éclair ne serait pas plus rapide que l'instant qui m'enlèverait toutes mes facultés. Je tomberais expirante de joie et d'amour.

Souvenirs du passé qui fûtes long-temps les alimens de ma tendresse, s'il vient, vous allez faire place à de bien douces réalités. Quoi! je le reverrai dans ce même appartement où j'ai en-

tendu pour la première fois.... Non, je m'abuse. L'amour se rit de mes inquiétudes, il voit sans pitié tous mes chagrins, il ne sait plus dissiper la frayeur que je me fais souvent à moi-même. Heureusement tu es brave, toi; mais moi, je ne le suis guère, la nuit surtout. La nuit, il suffit d'un bois qui craque pour suspendre ma respiration. Je reste alors dans le plus profond silence. Dès qu'une mouche vole, je tressaille et je perds contenance; promenant, toute transie, des regards inquiets et lents autour de moi, je rêve fantômes, revenans, esprits; je suis assaillie de visions. L'une de ces nuits, en t'écrivant, je me suis imaginé que ton ombre venait de passer de ma commode à mon lit. Je n'ai pas eu la force de souffler, je suis restée immobile et glacée comme un marbre. Quand j'ai repris la plume, j'ai entendu son petit cri sur le papier, et je l'ai abandonnée de colère. Douze heures étaient sonnées; il me semble qu'alors je ne voudrais, si le destin le permettait, d'autre bruit que celui de tes pas. Assez souvent, le sommeil m'emporte après cette suite d'agitations. Je dors de lassitude et de faiblesse; mais bientôt j'éprouve que l'épuisement n'a pas gagné mon esprit : il t'appelle à mes genoux, tu parais avec toutes les grâces qui t'embellisent; j'ose te relever : malheureuse! je te

caresse, je te serre contre moi, tu m'échauffes de ton haleine; nos cœurs se communiquent leurs émotions. Léonide, tu me parles; oh! parle-moi encore, et puis toujours, toujours; parle-moi, console-moi, enlace-moi dans tes bras. Dieu chéri, pourquoi ces baisers? Quelle imprudence!... Mais tu en réclames mille... Obéirai-je? Tiens, les voilà, reçois-les, et ne demande plus rien. On te refuserait!.... Oh! non, non, jamais. Sois mon maître et respire dans une immense félicité.

Folle que je suis!... et pourquoi serais-je folle? Minette, rassure-toi, ceci n'est qu'un rêve. Il est évanoui; mais en le perdant, je retombe dans les prestiges de la journée, et je n'en suis pas mieux.

Mensonges qui m'égarez, laissez-moi. Non, restez; s'il arrive, je ne serai point ingrate, en devenant heureuse. Vous m'avez assistée dans mes peines; vous serez les témoins de mes plaisirs. Accompagnez-moi sans cesse, et que je goûte mille délices dans l'accord des vrais biens de l'amour et des illusions qu'il produit.

Mais tu ne viens pas, trop cher Léonide, et je reste en proie à toutes mes douleurs. Que les chimères aillent trouver le malheureux dont elles sont la dernière ressource! elles m'importunent, elles me font périr, je les congédie. J'ai Léonide,

je l'attends, ce n'est plus à de vains songes que je dois être livrée.

Retirez-vous donc, fantômes amoureux ; disparaissez, propriétés imaginaires, stériles jouissances qui me bercez depuis des siècles. Mais retenez bien toutefois que je ne vous dis pas un éternel adieu ; j'aurai trop tôt besoin de vous : recevez seulement l'expression d'une reconnaissance infinie pour le bien que vous m'avez fait.

Quand j'éloigne tout ce qui m'entoure, il faut, mon ami, que tu te hâtes de le remplacer. Pourquoi tardes-tu? Viens entendre les accens de ma tendresse et ces divines paroles qui de toi à moi tiennent plus des douceurs de l'amour que de son délire, et que nous devons à cette volupté sans bornes qui naît de l'union des âmes.

Moment qui me ravit et m'étonne, moment si enchanteur, où êtes-vous? Souvenirs que rien ne peut effacer, pourquoi me tourmentez-vous sans cesse? votre règne est si bien assuré! O Léonide, si j'ai dû combattre l'impétuosité de tes sens, as-tu pensé que mon âme n'était pas aussi brûlante que la tienne? Tu peux te livrer à tes transports sans risque du moins, si ce n'est pas sans honte. Mais pour nous, mon ami, quelles suites ont trop souvent les erreurs de l'amour! elles nous jettent dans l'humiliation, quand elles

vous élèvent à je ne sais quelle gloire. Je l'entends répéter sans cesse : Quel ton, quelle arrogance elles vous donnent, lorsque le mépris, l'abandon, la haine et la misère attendent la triste victime de vos emportemens ou de votre orgueil !

LETTRE XXXIII.

Je pars pour ma terre de.... et je vais assister au mariage de la fille de mon fermier. Le brigadier de la gendarmerie du bourg est devenu amoureux de cette petite : elle est sage, il est honnête, je la fais riche; il est économe; ils sont jeunes l'un et l'autre, il leur pleuvra des enfans, ils seront heureux. Qu'ils le soient, je voudrais que toutes les bonnes gens le fussent, en te comptant.

Je t'écrirai de la campagne, et je te dirai de là, comme d'ici, que toute ma vie est à toi.

LETTRE XXXIV.

Du château de. . .

La cérémonie est parachevée. Nous sommes au lendemain. Le repas de noces a été fort bruyant; la satisfaction règne, et je félicite ceux qui la goûtent.

Le soir, à cinq heures, je me suis éclipsée pour chercher la solitude. J'ai traversé un bois, ensuite une prairie : de la prairie, j'ai aperçu la rivière. Le moyen de ne pas aller sur ses bords, qui sont d'une fraîcheur admirable ! elle serpente au pied d'une colline bien verte et bien fleurie. Quelques cabanes rares sont parsemées ici et là; mais à mesure qu'on avance, la vue se repose sur de rians coteaux enrichis par la main du laboureur, et toute la création y paraît heureuse comme dans la vallée d'Eden. Je puis te certifier cela.

Je marchais lentement sur ces rivages pittoresques que je côtoyais seule, et regrettant de n'avoir personne qui prît la moitié de mes réflexions. Jadis j'aurais trouvé des hamadryades et des sylvains; j'aurais vu, dans la prairie, les

jeux des satyres ou des nymphes : ce fleuve eût été un dieu qui m'eût enlevée peut-être. Ces barques qui descendent le courant auraient vogué sous les auspices des tritons folâtres; leurs petites voiles auraient contenu chacune un zéphyr, et si j'étais entrée dans l'une d'elles, une foule de néréides seraient venues jouer autour de moi, pour agiter mollement la surface de l'onde.

Aujourd'hui, j'ai vu des arbres et de l'herbe, une eau paisible, quelques vilains bateliers, pas seulement un petit faune grand comme le pouce. Loin de trouver un dieu dans le fleuve, je n'ai pu y découvrir un chétif poisson.

Je suis passée, en allant et revenant, au travers de mon bois; nulle divinité ne s'est approchée de moi, pour me faire un compliment ou m'offrir une rose. Les bois et les rochers ne sont plus galans. Oh! que je suis fâchée que les immortels aient quitté la terre! j'aurais formé quelque bonne liaison à ma porte, et je ne m'épuiserais pas à soupirer pour un absent qui n'a nulle pitié de moi. On voit bien encore que je ne viens pas souvent à ma terre : mes jardins sont tout-à-fait campagnards, il faut que cela change. J'ai appelé ce matin le maître jardinier : — Julien, vous êtes un habile homme, écoutez-moi. Je veux d'abord sous mes fenêtres une allée fort large et sablée,

où l'on puisse se promener en tout temps. — Madame sera obéie. — Ensuite commencera une pelouse verte, que vous tondrez tous les quinze jours. A droite, à gauche, vous formerez des groupes d'arbres et d'arbustes, avec des sentiers biscornus, que vous ferez passer à travers ce potager si maussade. — Mais les choux, madame, et les laitues ? — Reléguez-les derrière les charmilles, qu'on ne les aperçoive jamais : fi donc! — Ces beaux plants qui sont si avancés, il faut donc les détruire? — Absolument, détruisez: je veux un gazon uni, et vous commencerez dès demain. S'il venait quelqu'un ici, que dirait-on? Julien, vous me déshonorez. — De si superbes choux! — Mettez-les ailleurs. — Cela ne se peut plus, madame. — Hé bien! mangez-les. — Madame se moque de moi. — Non, mon ami; mais vous devez concevoir que des choux ne valent pas de l'herbe. — Ne valent pas de l'herbe !... Ah çà, mais est-ce que je suis sourd? Madame a-t-elle dit que les choux ne valaient pas de l'herbe? — Oui, Julien, je l'ai dit. — O Jésus Marie! — A l'œuvre dès demain, et que dans huit jours on ne voie pas un légume. — Bonté divine! — Vous sèmerez du gazon, vous l'arroserez sans cesse, et que personne n'y mette le pied. — J'exécuterai les ordres de madame; mais ces pauvres choux!...

J'ai été inexorable, et quand je reviendrai à ma terre, je n'aurai pas à rougir comme aujourd'hui. Un genre français, le genre paternel! Ah! mon Dieu, il faut que je sois bien occupée d'autre chose, pour avoir toléré cela si long-temps!

LETTRE XXXV.

On ne sait comment s'y prendre. Quelquefois je te parais trop calme, quelquefois trop *fougueuse*. Voilà un joli terme. Est-ce ma faute, monsieur, si je n'ai plus de sensations modérées, et si, grâce à vous, je donne à plein collier dans la folie? Je ne sais plus ce que je suis, en vérité. Suis-je femme? Moi femme! moi pareille à ces machines qui sous ce nom de femmes rampent et végètent autour des hommes! Quelle substance les anime? Vivent-elles comme moi d'une substance divine qui multiplie leurs facultés et double la nature à leurs yeux? Ce que je sens au-dedans de moi se rejette sur tout ce qui s'offre à mes regards. J'aime l'orage, la foudre; j'aime une horrible pluie; j'aime un soleil ardent, lorsque je suis à l'ombre, je l'avouerai. Je me plais alors à voir ses rayons embrasés pénétrer dans la terre

comme dans un lit nuptial, où il précipite tous les germes de l'abondance, et je crois que la terre, en s'imbibant de cette chaleur, doit éprouver un mouvement de plaisir. Enfin, ce que j'aime le moins parmi les belles choses, c'est peut-être toi. Si je suis *fougueuse,* tu es apathique, tu es froid, tu es glacé, tu es mort, pour te payer avec ta monnaie. Tu n'as jamais de tempêtes dans le cœur ; tu n'enrages pas, en songeant à toutes les puissances qui nous tiennent séparés. Tu souffres paisiblement les privations, tu t'en dédommages, peut-être. Oh! que la femme serait simple de ne pas se venger!

LETTRE XXXVI.

Venir et ne pas attendre quelques instans de plus, et au bout d'une heure n'être pas de retour! Léonide, ô mon Léonide! tu n'es donc pas brûlé de l'impatience de me revoir? A ta place, je serais restée; rien ne m'eût arrachée de la maison. Où es-tu? Pourquoi ne reviens-tu pas? Oh Dieu! comme cette inquiétude fait mal!

En arrivant chez moi, j'ai vu Auguste, mon valet de chambre, accourir précipitamment à ma

rencontre. — Madame, voilà M*** qui sort. Juge de ce que j'ai ressenti ; mais tu n'en peux juger, l'état de mon cœur n'est connu que de moi.

Je donne l'ordre de te porter ce billet, de te chercher partout et dé t'amener. Je n'y tiens plus, je péris ; je souffre mille morts. Je ne te pardonnerai jamais.

LETTRE XXXVII.

Une heure entière s'est écoulée, et vous ne paraissez pas : je ne vous reverrai donc plus? Oh ! non, je ne dois plus espérer de vous revoir. Auguste vient de rentrer. Vous n'êtes ni chez vous, ni à l'état-major, ni chez le général, ni chez le commandant de votre dépôt. Vous n'êtes donc nulle part ! Quel est votre dessein ? Avez-vous la prétention de me punir, parce que je ne vous ai pas attendu chez moi, quand j'ignorais le moment, le jour, la semaine où vous deviez reparaître? Fallait-il deviner à l'avance l'heure précise de cette visite, après une absence de trois mois ? Quelles affaires avez-vous? En supposant qu'un devoir indispensable vous ait retenu dix minutes, quinze, une demi-heure ; la seconde

demi-heure ne m'appartient-elle pas? Ne m'auriez-vous fait qu'une visite de cérémonie? il fallait, en ce cas, m'envoyer votre nom par un laquais, j'aurais compris que je ne devois plus voir en vous qu'une connaissance ordinaire.

Seriez-vous à raconter vos aventures chez quelqu'autre femme? Ah dieu ! s'il était vrai!... si vous vous avisiez de parler à des femmes avant de m'avoir vue !...

Mais vous ne venez pas; allons, vous ne viendrez pas, vous êtes perdu. Si je savais où vous prendre, je serais peut-être non pas assez amoureuse, Dieu m'en préserve ! mais assez en colère pour vous aller chercher. J'ai envoyé chez vous mon premier billet, j'envoie ceci chez votre commandant. Si vous ne vous montrez pas, j'enverrai des messages dans toutes les rues, jusqu'à ce qu'on vous ait déterré. Vous êtes bien insupportable, moi qui vous croyais parfait autant que possible. Mais quelle erreur, et quel homme vous êtes !

LETTRE XXXVIII.

Que tu as été prudent de venir, lorsque je t'expédiais mon second billet! Je n'ai plus qu'une dose de raison assurément fort bornée; elle s'effaçait, si tu tardais une minute de plus. Dans quel état je me trouvais!

Trop occupée à te considérer, à vivre de ta présence, je ne t'ai pas dit tout ce que j'avais fait en t'attendant. Cinq quarts d'heure étaient écoulés et point de Léonide. J'appelle Auguste. — Auguste, a-t-il dit qu'il reviendrait de suite, ou plus tard? — Non, madame, mais seulement qu'il reviendrait. — Combien de temps est-il resté ici? — Une heure. — Que faisait-il? — Il s'est placé dans ce fauteuil. (Et je m'y suis installée sur-le-champ.) — Après? — Il s'est levé promptement et a marché à grands pas, les bras croisés. (J'ai marché comme toi.) — Est-ce là tout? — Il a ouvert la fenêtre et a souvent regardé à droite et à gauche. Vite, vite, j'ai porté la main sur l'heureuse espagnolette de cette fenêtre, bien mécontente que tu n'aies pas laissé quelqu'empreinte sur le fer. Ah! tu n'es pas assez brûlant. Je t'ai imité

de mon mieux ; j'ai jeté les yeux de tout côté ; il n'était pas question de toi.

N'avez-vous plus rien à me dire ? — Monsieur *** est revenu s'asseoir auprès de cette table, il a pris un livre. — Lequel ? — Celui-ci que j'ai relevé après son départ, il l'avait laissé tomber.

Léonide, tu pourrais respecter davantage mon Virgile. — C'est donc alors qu'il est sorti ? — Non, madame, il a continué de lire ; mais c'est dans votre Histoire de France ; il ne l'a pas jetée celle-là ; bien au contraire, en lisant, il parlait tout seul. — Savez-vous ce qu'il disait ? — Il parlait sans ordre ; mais il s'est levé, il a pris son chapeau, et en remettant son sabre, il a ajouté : Qu'il est glorieux de te servir ! J'ai compris qu'il parlait encore de notre bonne France. Léonide, je t'approuve ; mais si tu avais voulu rendre ta phrase bien meilleure, il fallait dire : Qu'il est glorieux de te servir, et qu'il est doux d'être aimé de Minette et de l'aimer !

LETTRE XXXIX.

A MON réveil, je me suis senti le besoin de t'écrire, et plus impérieusement que jamais. J'ai cependant fort peu de momens à moi ce matin ; mais je trouve toujours le temps de m'occuper de toi; car je le prends sans l'avoir.

On a bien tort de croire que l'habitude détruit l'amour et l'imagination. Cela peut arriver aux attachemens ordinaires qui n'ont pas leur appui dans le cœur. Le nôtre ne sera pas soumis à l'empire de la nouveauté, ni aux ravages des années. Mais j'en suis à ce point que je ne peux plus vivre sans toi. Mon deuil n'est pas fini, que m'importe? Si tu pars, je t'accompagne. Des oncles qui me tourmentent et m'obsèdent ont formé de beaux projets de grandeur. Je dois épouser un duc, peut-être un prince... Quelque fée voudra bien m'en faire un tout exprès.

A cette condition, les oncles adoptent mon fils, ils me comblent de richesses, ils m'assurent l'état le plus brillant. De quoi se mêlent-ils? Je n'ai besoin ni de leur argent, ni de leur duc. S'ils sont assez barbares pour dépouiller mon enfant,

le fils de leur frère, le seul héritier de leur nom; je l'élèverai de manière à ce qu'il méprise un or qui eût été payé par les malheurs de sa mère, de sa tendre amie.

Pourquoi m'arrêter? je n'ai plus qu'un pas à faire. Si tu opposes des obstacles, je ne les attribuerai point à la force de ta raison, mais j'y verrai la tiédeur de ton amour. Crains-tu que mes oncles furieux ne nuisent à ton avancement? chimère! Aujourd'hui, la vaillance et l'honneur triomphent de l'injustice et de la haine. Es-tu retenu par une considération qui me soit personnelle? combien tu te trompes! Que sont pour moi quelques richesses, un nom, des plaisirs tumultueux et de l'éclat? Rien n'existe, si ce n'est le présent, et sa fragilité nous indique qu'on doit se hâter de le saisir. Jouissons de l'heure qui s'écoule, partons ensemble; adieu à tout le reste.

Qui me jugera? ô bonne Providence! Une troupe d'égoïstes et de charlatans, un monde dont la sévérité ne porte que sur les malheureux. On criera, ce n'est pas nouveau; on crie déjà sans motif: toute liberté à ces gens-là, à moi tout le bonheur possible.

Je me dépose dans tes mains comme un bloc de cire; fais de moi ce que tu voudras; je ne

serai plus incertaine et tremblante, j'aurai de la résolution, je te suivrai gaîment au bout de l'univers. Tu crains ma tête, je te la livre; n'ayant plus besoin que de l'accorder avec les plus douces inclinations de ma vie, je te promets qu'elles seront ensemble de la meilleure intelligence, et que tes paroles s'imprimeront dans mon cœur comme sur un papier blanc.

Une fois décampés d'ici, quel joli ménage nous allons faire! Je ne serai coquette que ce qu'il faut pour plaire à son époux. Ma folie... je la garde; c'est la plus charmante compagne de l'amour. Il la fallait chasser lorsque je ressentis les premières atteintes de ce feu qui me brûle pour vous, monsieur. Puisque j'ai été assez folle pour t'aimer, je veux t'aimer follement.

Cette impétuosité qui se déclara de suite ne m'empêcha pas de voir l'influence que tu prenais sur mon avenir. Emportée irrésistiblement, je reconnus le précipice où je courais, et je ne pus ralentir mes pas. J'assurai ma ruine, si tu n'es point ce que je crois; mais je devins un être surnaturel qui recevait de toi une vie toute différente de la première. Combien je t'aime! que mon ivresse est complète! Ne te figure pas qu'il soit donné à tout le monde, ce droit d'allumer les grandes passions... il n'appartient qu'à celui

qui présente l'assemblage des dons de la nature. Tu es séduisant comme les Grâces : la Divinité même a placé sur tes lèvres le sourire d'un archange. Ton cœur est droit ; il est sensible ; ta tête aussi mauvaise qu'il me la faut : ton imagination toujours active, jointe à ma gaîté, nous fera trouver du plaisir là où tout autre ne verrait que des tourmens. Chaque jour je découvre en toi une qualité nouvelle ; et j'ai une raison de plus pour t'aimer, avec une raison de plus de me croire heureuse.

LETTRE XL.

Hier encore à la même heure, je pensais à vous, mon Léonide, et ma pensée avait un charme délicieux : pas de remords, tout était plaisir. Aujourd'hui... je ne puis vous le taire, mon bonheur est détruit. Pardonnez à ces terreurs qui m'environnent. Vous m'aimez ; en vous soupçonnant je vous offense ; mais, ô mon Dieu, si je suis tremblante, c'est qu'apparemment toute criminelle doit l'être. Depuis l'instant où je vous ai connu, je vous ai regardé comme mon époux ; mais enfin vous ne l'êtes pas, et cependant.....

Oh ! monsieur, comme je me fais honte à moi-même !

Que de sottes lettres je vous ai écrites ! C'était bien la peine de vous envoyer de beaux raisonnemens pour mieux vous apprendre que je ne suis qu'une insensée. Mais aussi quelle femme oserait me blâmer avant d'avoir descendu dans sa propre conscience ! Misérable ! et je cherche à me justifier, comme si l'univers m'accusait. C'est le cœur qui gronde ; il me sent coupable, il dit à l'amour-propre que je me suis rendue vile.

Hélas ! il est bien difficile d'être sage au milieu du monde ; dans le tête-à-tête, avec un homme idolâtré, ô grand dieu ! c'est impossible. Il faut l'éviter, sans doute ; mais quand il arrive cet homme dangereux, quand il nous surprend, quand vainqueur de tous les obstacles, il est là, à nos genoux, à nos pieds..... Qu'elle vienne cette froide statue qui se flatte orgueilleusement de combattre un Léonide ému, transporté, embrasé..... qu'elle vienne seule, au milieu de la nuit, à la sombre clarté de ce feu mourant, dont la lueur éclairait ton amie ; elle sera sans défense ; mais elle n'aura pas dans son cœur l'amour qui désolait le mien. N'importe, si des bras adroitement voluptueux l'enchaînent, si le souffle le plus enivrant, si cette ardeur qui se communique

avec la rapidité de la foudre, si tous ses sens conjurés l'entraînent en dépit de tous ses efforts..... mais je m'arrête indignée contre moi. Qu'ai-je dit? une autre approcherait... j'en ai eu la pensée. Non, qu'elle fuie, que je sois seule près du charmant Léonide, qu'elle conserve sa froideur et sa raison ; moi, je garde ma foiblesse, mon amour et mes espérances, et avec elles les peines qui vont s'y mêler.

LETTRE XLI.

Cessez, au nom de Dieu, cessez. Vos lettres me tuent : oui, monsieur, elles me désespèrent plus encore que le souvenir de ma faute.

Pourquoi me rappeler l'ordre social, une démarche qui en serait destructive, les considérations qui me retiennent, une imprudence marquée? Monsieur, vous avez deux langages, un du matin, un du soir. Le soir vous êtes plein d'amour; rien ne vous semble préférable à l'idée de notre départ; vous ne voulez pas même me permettre un scrupule, un air d'hésitation. Quand je prononce un *mais*, un *si*, le dépit se peint dans vos yeux. Ai-je béni vos desseins, vous

m'accablez d'hommages. La nuit s'écoule, vos projets tiennent. Le matin arrive, je ne sais quels effets sa fraîcheur produit sur vous ; elle paraît se communiquer à vos sentimens. Alors vous cherchez des subterfuges et vous combattez par des raisonnemens toutes vos raisons du soir. Vous n'y mettez ni du oui, ni du non, il n'y a rien de franc dans vos détours ; c'est cette tergiversation qui prouve que dans certains momens les hommes sont bien embarrassés de leurs maîtresses.

Étranges personnages! jamais d'accord avec vous-mêmes, ou peut-être trop bien, trop uniquement d'accord avec la frénésie de leurs sens. Nous seules savons aimer ; vous n'êtes conduits que par l'instinct le plus aveugle. Blâmez notre foiblesse, mais soyez délicats comme nous le sommes ; et si vous en êtes capables, échangez quelques bluettes de votre amour contre une dose de notre sensibilité.

Génies supérieurs, qui détruisez votre ouvrage au moment où vous le créez ; éternels caméléons, qui nous faites des crimes de nos vertus, et qui le lendemain érigez en vertus les mêmes crimes ; avides d'une gloire qui nous compromet, jaloux de déshonorer vos compagnes, et cependant ne voulant pas qu'elles soient déshonorées, dites,

dites au moins s'il est une classe de femmes que vous réserviez pour porter vos noms et vos chaînes. Où sont-elles, lorsque vous pensez hautement et dans le cœur qu'aucune femme ne doit et ne peut être vertueuse? Mariées ou libres, elles ont à vos yeux les mêmes penchans, les mêmes vices, la même destination : les femmes, objet de commerce, ne sont à vos yeux que la matière de vos plaisirs. Vous les persiflez, lorsqu'elles vous repoussent; vous les abreuvez de dédain, lorsqu'elles vous ont accueillis. Voilà le triomphe de cette affreuse politique, c'est de les maintenir entre l'obligation d'être sages et l'impossibilité de l'être.

Avant qu'elles soient séduites, vous trouvez tout naturel qu'elles le soient, et vous les dépréciez lorsqu'elles le sont. Je n'ai jamais su ce que les hommes gagnent quand les femmes perdent; mais vos prétendues bonnes fortunes en sont de bien pitoyables pour elles.

Comme elles ont tort de vous plaindre, quand vous vous prosternez à leurs pieds pour mendier un regard! c'est le seul moment où le rôle des femmes ait de l'éclat. Elles devraient tout simplement vous laisser dans la poussière et vous y mépriser. Leur pitié crédule vous accorde un sourire; il devient le signal de votre audace et

le garant de leur opprobre. Chaque jour, à chaque instant, de belles maximes coulent de vos lèvres, et la gangrène est dans vos cœurs et les dévore.

Osez nous accuser de dissimulation, monstres qui nous en faites une loi dans les préceptes que vous nous donnez dès l'enfance, et qui ne cessez de la pousser vous-mêmes au degré le plus avilissant! Vous, monsieur, vous affectez de craindre mon étourderie... vous parlez... Il vous sied bien de parler de l'ordre social. Si je l'ai enfreint, c'est pour vous. Des liens me retiennent. Quels liens? Vous les avez brisés. Des imprudences... Des imprudences! Audacieux mortel, quand vous m'avez jetée dans un abîme!

Êtes-vous déjà si fatigué du présent, que vous ne sachiez vous occuper que de l'avenir? Craignez-vous la vie uniforme et tranquille? Mes sentimens ne pourraient-ils vous suffire sans une combinaison toujours variée d'intrigues, d'aventures et d'obstacles? Ne saurez-vous jamais vous prêter aux charmes d'une félicité permanente et douce? Ah! qu'est-ce donc que l'espèce humaine? Elle appelle le bonheur à grands cris; à peine en jouit-elle, qu'elle cherche à s'en délivrer comme d'un mal, et qu'elle soupire après de nouveaux chagrins. Cette vieille mode ne peut-elle changer?

Mon cher Léonide, tes sermens me tranquillisent. Chasse donc loin de moi toute idée de faute, s'il est vrai que j'en commette une en t'adorant. Quand tu remarques que je deviens inquiète ou tremblante, raffermis mon zèle, enveloppe-moi, s'il est nécessaire, d'un nuage d'illusions, et tâche que je sois encore respectable à mes propres yeux. Tu te doutes bien que j'ai besoin de vertus pour aimer encore la vie. Hélas! si les miennes s'altèrent, couvre-moi des tiennes, apprends-moi que tout honneur n'est pas perdu pour qui n'a suivi que les lois de la nature et de l'amour.

Connais toute ma pensée. Je dois me garder, autant que je le puis, d'une morale dangereuse. Cette espérance de vivre près de toi m'offre un attrait bien enchanteur; mais je ne sais point confondre le bonheur et l'ignominie. Oh ciel! que sommes-nous dans le monde? Incapables de commander à nos passions, pourquoi ne pouvons-nous jamais nous y livrer sans crainte ou sans remords? Nos secrets sentimens contiennent un mélange de honte et de trouble qui nous importune jusque dans le délire. Des cris de conscience s'élèvent inopinément; ils luttent contre la voix du caprice, et souvent ils l'étouffent. Quand je suis combattue par mes terreurs, la vérité m'éclaire,

LETTRE XLII.

Dans deux jours réunion éternelle de Léonide et de Minette. Depuis hier, enfin, ces aimables paroles retentissent dans mon cœur.

On m'annonce ton domestique : que me veut-il ?... un billet...

Allons, pour la première fois, je me consolerai de ne pas te voir dans la journée. Tu as des affaires sérieuses, oh ! oui, et bien indispensables, puisque tu t'occupes de départ, de voiture, de détails essentiels. Prépare tout cela, prépare la félicité de ton amie. Elle s'occupe aussi de toi dans ce moment d'ivresse. Le petit dragon est sorti du tiroir. Que je t'aime avec ce costume ! Quel divin portrait ! et encore il est ton ouvrage.

L'effronté me regarde le plus joliment du monde ; j'écris et je lui donne un baiser. Il regarde encore. Mon dieu, qu'il est bien ! Que cette figure est heureuse ! Mais cette bouche toute rose qui ne demande rien à la mienne,

oh! qu'elle est différente de celle de mon Léonide! Ces petits bras ont de la grâce, mais ils ne s'étendent point, ils ne m'attirent point, ils ne me pressent point. Ces mains ne me font pas la moindre petite caresse. Lorsque les tiennes se posent sur mon bras, sur ma figure, sur une partie de moi-même, ce que j'éprouve est inconcevable. Si elles se promènent avec légèreté, je frissonne; si elles s'arrêtent, je meurs. Laisse-moi, Léonide; veux-tu que je cesse de vivre pour avoir épuisé, dans peu d'instans, toutes les sensations imaginables? Que de gens cherchent péniblement le bonheur! Mais toi, tu l'appelles et tu le fixes. Aimable enchanteur, tu fais passer rapidement de l'abandon le plus suave au délire le plus passionné. Ton sort est d'être le souverain des plaisirs, toutes leurs gradations te sont familières, tous les désirs t'obéissent; tu les excites et les modères à ton gré, tu leur disputes leur empire. Ta divine magie s'étend jusque sur les ressorts les plus cachés de l'âme. Maîtrisée par ta puissance, la mienne jouit encore lorsque mes sens se reposent; repos d'amour, aimable langueur, heureuse lassitude que le silence et la mollesse entourent de leurs soins; volupté nouvelle et plus pure qui laisse au cœur le temps de

parler à son tour. Mais je crois qu'il est tard : adieu, cher ami, je te quitte avec l'espoir de me réveiller dans le plus beau jour de ma vie, puisque demain nous nous jurerons de ne nous séparer jamais, non jamais.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

PARTIE DEUXIÈME.

LETTRE XLIII.

Déja huit jours se sont écoulés depuis votre départ, et j'ai tant souffert qu'à peine me reste-t-il assez de fôrce pour vous écrire. Et dois-je le faire, ô méchant Léonide? dois-je vous aimer encore, quand vous m'avez trompée?

Je ne vous parlerai point de ma situation, vous devez la connaître; je vous raconterai simplement ce qui s'est passé.

Vous savez que nous devions partir le soir à huit heures. A huit heures et demie, ne vous voyant point, j'envoyai chez vous et je pressentis mon malheur. On revint, je n'en fus que trop certaine, vous manquiez depuis le matin. J'allai aux informations; j'appris que votre feuille de route avait été signée la veille, et que vous aviez dû partir au lever du jour. Votre plan était bien concerté. Le lendemain, à midi, un inconnu remit chez moi votre billet d'excuse, de regrets,

de protestations éternelles. Je n'étais plus en état de lire; j'avais la fièvre, j'avais un tocsin dans le cœur, tout mon sang y passait et repassait dans une seconde, et je crus que ma vie allait s'éteindre. Bientôt je devins toute froide, je tombai dans les bras d'une de mes femmes, j'y tombai sans mouvement; mon cœur, pour battre, avait un poids horrible à soulever.

Aujourd'hui, je me rappelle vos caresses de la veille, plus passionnées, en même temps plus tristes ; je me rappelle votre affectation à me répéter plusieurs fois : Dors, dors bien, pauvre Minette ! repose-toi. Repos sans jouissance ! Le prisonnier le goûte aussi dans son cachot. J'ai dormi : et pourquoi me suis-je réveillée ? hélas ! Et je répondais : A demain, mon Léonide. Mais il n'y a plus d'heureux demain pour moi. Le triste jour qui m'éclaire n'est que l'avant-coureur d'une série de jours plus affreux encore.

On voit les femmes sourire dans le monde, et l'on croit qu'elles sont heureuses. Ah ! oui, heureuses ! en est-il qui le soient ? condamnées à parer vos maisons comme des objets de luxe et de caprice, soumises à des calculs de forme et d'étiquette, esclaves de conventions qui toutes sont votre ouvrage, elles n'ont pour elles que leurs instans de solitude où elles paient bien

cher l'honneur de vous appartenir, et les vains hommages de l'indifférence et de la fatuité. Que de larmes elles versent en silence, que de peines ignorées, et pour quelles causes souvent !

LETTRE XLIV.

On me propose de quitter la ville, et j'accepte avec empressement. Je vais chez M. B..., qui me regarde comme sa fille : je resterai quinze jours dans sa maison, et puisque tu le désires, j'irai ensuite habiter ma terre de....., où je vivrai seule.

De... chez Ba...

Certains membres de ma famille, aussi curieux que des maris, ont fait jouer leurs machinations pour intercepter notre correspondance : mais le jeune commis qui me remet tes lettres s'est méfié de ces fréquentes visites de mes oncles ; il a toujours répondu qu'il n'y avait rien. Tes dernières étaient là, cependant, et Marianne les a reçues. Je ne sais comment témoigner ma reconnaissance à ce M. Delaporte. Je n'ai jamais été assez heureuse pour lui rendre le plus léger service. Il me prouve qu'il y a des gens qui font le bien pour le

plaisir de le faire. Pourquoi tant d'autres font-ils le mal dans la même intention?

C'est Ba.... qui m'a donné tes précieuses dépêches. Je suis allée au-devant de lui à un quart de lieue, et je l'ai attendu assise sur des pierres qui bordent la route. Des étrangers l'accompagnaient : ils descendent de voiture, et nous marchons. En frémissant de l'idée qu'on n'eût rien pour moi, je me hasarde à questionner Ba.... — *Niente per me, signore?* — *Si, signora.* — Je respirai; il était temps, je me sentais défaillir.

Nous achevons la route, en admirant, selon la coutume, la richesse et la variété du pays. Ces messieurs me paraissent de bonnes personnes, de ces manières d'hommes qui n'ont jamais rien à vous dire, si ce n'est, en été, qu'il fait chaud; en hiver, qu'il fait froid. Mais je les dégourdis un peu, j'avais repris ma gaîté : je fus charmante.

A notre arrivée, Ba.... me remet une lettre. Une seule, lui dis-je? Il m'en donne une autre. Est-ce là tout? Il sourit, et m'en présente une troisième. Je tendais encore la main : Oh ma foi! je n'en ai plus, vous en voudriez un cent. Il avait raison, j'étais d'humeur à en recevoir tout le jour.

Elles sont célestes toutes les trois. Mon Léonide, n'aie nulle espèce de crainte : mon cœur est plus à toi que jamais. Lors de notre première séparation, j'ai pleuré, j'ai gémi; mais, de temps en temps, le monde avait encore des attraits pour moi. Tout en me désespérant, je soignais ma parure de veuve, je n'évitais pas la société; j'y arrivais peut-être avec des yeux fort humides, mais aussi avec cette idée que, lorsqu'une femme n'est pas laide, elle s'embellit en pleurant. J'ai même laissé tomber quelquefois une ou deux larmes, comme sans y penser.

Maintenant, solitaire et sauvage, je voudrais me dérober à la clarté, vivre éternellement dans la retraite, fuir dans les bois, préférant les loups aux hommes, toi excepté; aussi, je t'embrasse.

P. S. J'ai appris que ma subite disparition a fait beaucoup jaser. Le bruit court sourdement que nous sommes ensemble : vois combien on me suppose heureuse !

LETTRE XLV.

Je partirai demain de cette campagne. Il y vient trop de monde. Hier encore j'y fus obsédée par des Céladons qui raisonnent entr'eux sur ton caractère, et te donnent autant de légèreté qu'à eux-mêmes. Mon laconisme déconcertait parfois leur volubilité. Loin de chercher à soutenir la conversation, je la voyais mourir sans regret, et même en laissant concevoir une médiocre opinion de mon esprit. J'ai toujours remarqué qu'en abandonnant ces petits êtres à la sécheresse de leurs pensées, on en voit bientôt tarir la source. A quelques bavards près, leur permettre de parler, c'est comme si on leur disait de se taire. Au reste, rien n'est enchanteur comme ces mécaniques toutes coulées dans le même moule, et je suis vraiment *une barbare* de les quitter.

Je ne t'écrirai plus que de chez moi. Si je puis t'être de quelqu'utilité dans mes bois, ordonne, je t'en prie. Adieu, j'ai quelques petites affaires à terminer, et dont je charge Ba...., le meilleur homme du monde. Laisse-moi, pour le moment, un peu de repos. Ton souvenir se mêle à tout,

et me dérange continuellement. Ces distractions me font recommencer vingt fois la même chose.

LETTRE XLVI.

L'ENVIE de rire me prend, quand je songe à la bonne réception que j'aurais faite à tout autre que toi qui serait venu me conseiller de vivre dans une forêt. M'y voici pourtant, et je ne sais quel charme tu emploies pour me rendre toujours différente de moi-même.

Je viens, à ta voix, me confiner au fond d'un vieux château, avec l'empressement qu'une autre mettrait à prendre possession de l'empire du monde. Si je te tenais dans mon superbe manoir, je ne saurais où te placer pour te mettre à l'abri de l'orage et des vents. Aussi ai-je rassemblé les ouvriers de quatre lieues à la ronde. Couvreurs, maçons, menuisiers, tous ensemble font un vacarme qui ne permettrait pas d'entendre Dieu tonner. Je t'écris au milieu d'un nuage de poussière, et tout en contemplant les personnages et les lieux à qui je vais sacrifier les objets de ma première idolâtrie, le spectacle, les bals, la dissipation et les folies du monde.

Te persuader que je t'aime, voilà mes vœux; ce n'est pas les borner. Que ne puis-je t'en offrir des preuves à chaque instant du jour! Que ne puis-je te voir, adoucir tes peines et tes fatigues! Là, mon ami, à tes genoux, sur le sable le plus brûlant, sur les dépouilles les plus effroyables, je voudrais, fière et sans crainte, essuyer ton noble front, partager... Mais non, non, Léonide, tu me laisses inutile et souffrante. Santé, grandeur, richesse, félicité, gloire, tu m'as tout ravi, tu as emporté les charmes que ces idées pouvaient m'offrir. J'oubliais près de toi qu'il est des heures de tristesse et de deuil; je goûtais les délices de vingt siècles. A présent la langueur et l'ennui, si tes lettres sont rares, vont mesurer mes jours comme de longues années. Je me plains, surtout, en t'écrivant, de ce que mes faibles moyens ne me permettent jamais d'exprimer ce que j'éprouve. Comment arrive-t-il qu'un amour qui naît si facilement soit si difficile à peindre? Je ne parle point de la grâce et de l'élégance qui font le mérite de l'élocution, et donnent de l'éclat à l'esprit. Je crois qu'on n'a guère de cela quand on aime. Mais je voudrais que le sentiment dominât dans mes lettres comme dans mon âme. Je le voudrais tout nu, sans aucun ornement, et plein de l'énergie qui m'électrise. Je hais ce qui

sent l'étude et la contrainte. Je fais des fautes, je ne sais ce que je dis, et je m'en consolerais bien vite, si tu trouvais mon amour dans mon langage. Si tu ne l'y trouves pas, je suis trop malheureuse. Déjà je péris sous une multitude d'images qu'il m'est impossible de produire au dehors. Je voudrais, je crois, m'élancer dans la région des intelligences, pour leur demander un idiome d'amour, et le créer avec elles. Peut-être trouverions-nous ensemble des paroles convenables au sentiment! Que veulent dire ces mots : transports, enthousiasme, adoration, idolâtrie? C'est une suite de sons vagues privés de sens et de chaleur.

J'ouvre les pages de cette Héloïse enfantée par un grand génie, et j'y vois partout un brillant assemblage de termes bien choisis, bien harmonieux : mais qu'elle est froide encore, cette femme, au milieu de tous les feux qui la brûlent! Ce n'est là que du phosphore, et, sans beaucoup de peine, on comprend qu'elle n'exista jamais que dans la tête d'un homme. Je n'ai pas de talent comme elle, mais je suis toute dans mon cœur; il ne vit que pour sentir et se plaindre; son mal est sa parole, et cette parole n'est pas, comme je le voudrais, animée, vivante, chargée d'amour et d'ivresse. Pourquoi donc les paroles

d'une amante ne sont-elles pas comme autant d'étincelles dérobées à l'astre du jour? Vains désirs de la faiblesse humaine! Je brûle, j'écris, et c'est de la glace qui se forme sous mes doigts. Mon esprit reste abandonné à tous les tourmens de son ardeur et de son impuissance. Je me fais pitié, je m'indigne; je me gronde de tant de folies; mais si tu veux qu'elles cessent, dis-moi comment allier ensemble la douceur qui me convient et la vivacité qui m'entraîne. Demande-le en mon nom aux vieilles prudes que tu rencontreras; car, pour moi, je n'en vois plus, grâce à Dieu et à mes champs.

LETTRE XLVII.

J'ai encore parlé de toi avec le curé. Il faut tirer parti de ce qu'on a. Ce brave homme, qui t'a vu plusieurs fois, et qui t'a distingué, vante surtout cet air de modestie (tu n'en as que l'air, entre nous), cette politesse envers tout le monde, ce je ne sais quoi tout charmant répandu sur vous, monsieur, vous intrépide à l'armée, excellent camarade, sachant plaire, dans la société, aux femmes, aux vieillards, aux prêtres. Le

curé, par exemple, te suppose un peu d'étourderie, je veux dire un peu trop. C'est le vice de son âge, disait-il : mais que ne fait-on pas excuser quand on a des talens, un bon cœur et de l'esprit? Je me suis gardée de l'interrompre. Il a blâmé quelques militaires gâtés, peut-être, par l'habitude des succès : cette idée de prépondérance et de force qu'ils ont prise dans les camps, ils l'apportent au milieu du monde, et voient partout un champ de bataille. L'âme gonflée d'arrogance et de l'esprit de domination, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils détonnent continuellement. Il faut que le guerrier célèbre, le grand littérateur, le poëte sublime, que chacun, enfin, s'oublie devant les autres; et plus on s'oublie, plus on est recommandable. Ceux qui conservent un air de hauteur et de dédain ne peuvent imposer qu'à l'ignorance ou à la faiblesse. En général, excepté les sots, nul n'a le droit, fût-il monarque, d'afficher un pareil ton. Il aura beau faire, on ne trouvera jamais qu'un homme en lui. Quand on le juge et qu'on le pèse, la pourpre, les décorations et l'argent ne sont d'aucun poids.

Mon curé s'est aperçu que ton nom me faisait plaisir, et trop clairvoyant pour ne pas reconnaître les motifs de mes chagrins et de ma retraite, il s'est étendu fort indirectement sur les

devoirs d'une veuve, et sur les égaremens de l'amour. Je n'ai rien dit; mais je me propose de répondre à son sermon, et de le détromper. Les curés n'entendent rien aux affaires du cœur. C'est toi qui me fourniras mon texte, l'occupation sera douce.

LETTRE XLVIII.

Je puis donc baiser ces nouveaux caractères tracés par mon Léonide. Deux timbres de Plaisance, deux lettres divines; que les postes sont aimables!

Je pense avec attendrissement que ce hameau qui avoisine ta demeure est déjà pénétré pour toi d'estime et de reconnaissance. N'en reste pas là, mon ami; verse les bienfaits à pleines mains; recueille les bénédictions des infortunés : elles viendront jusqu'à moi, et cela fait tant de bien! On cherche avidement les récréations; mais, avoue-le, y a-t-il une jouissance supérieure au plaisir de donner? La bienfaisance est véritablement une vertu d'égoïste : nous jouissons plus, en l'exerçant, que le pauvre qui en est l'objet.

On redoute l'ingratitude, et l'on a tort : rien n'est si doux que de la mériter. Ce vice-là serait rare, si on voulait. Mais on oblige si mal! on y met parfois tant d'humeur et d'insouciance ! on a l'air de chasser le pauvre, plutôt que de le secourir : on ignore qu'une affabilité toute charmante est aussi précieuse pour l'indigent que la faible aumône qu'on lui présente. Je voudrais, mon ami, qu'il y eût un procurateur général des pauvres et des familles gênées. Sa fonction serait d'étudier leurs besoins et leurs malheurs, d'en rechercher les causes, de les soumettre au gouvernement. Que ce moyen préviendrait de crimes et développerait de secrets! Mais nous ne savons encore secourir les pauvres qu'en les emprisonnant. Entr'eux, les infortunés se soulagent avec une compassion plus vraie; ils apprécient le bien qu'ils font. Mais, nous autres, nous voyons dans les nécessiteux des importuns ou des fainéans; nous alléguons des prétextes pour leur fermer notre bourse. L'âme s'endurcit, et nous devenons, avec les années, tout-à-fait insensibles à la plus délicieuse des voluptés. Toi, tu l'éprouves, mon Léonide, et tu n'es pas le seul. J'ai, comme toi, mon bonheur dans cette campagne; j'y fais des rondes, et je cherche des familles véritable-

ment indigentes. J'en ai trouvé une surtout qui l'était, mais qui l'était au point de déchirer toutes les âmes.

Je vis de loin quatre pauvres petits presque nus. L'aîné me conduisit vers sa mère, qui allaitait un cinquième enfant d'une figure douce, mais si pâle, si chétif, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Pas de pain dans la cabane depuis deux jours; de méchans légumes à moitié corrompus; ni linge, ni meubles : une paille fétide pour dormir. J'y aperçus un mari blessé par le soc d'une charrue, et ne recevant aucun secours de son maître, et ce maître est un de mes fermiers, ce qui m'affecta plus vivement encore. Oh ciel! que je souffris en ce moment! Comme je me défis bien vite de tout ce que j'avais sur moi! Je revins le lendemain, je ne l'oublierai de ma vie. J'étais debout, la mère et les enfans se précipitaient à mes pieds, le père s'y traînait malgré ses douleurs; ils pleuraient : je pleurais bien plus fort qu'eux. Mon émotion ne me permit pas de rester dans cette attitude; je me retirai à quelque distance de leur hutte, et je m'assis sur un tertre, où j'achevai d'être heureuse en contemplant leur joie. Ah! que la mienne était pure! Que le contentement est parfait, quand le cœur nous approuve! La

bienfaisance est donc une émanation de Dieu qui nous apprend à chérir davantage notre créateur et nous-mêmes !

La famille se rassembla de nouveau près de moi, bien étonnée de voir des larmes sur mes joues. Ces pauvres gens n'imaginent pas qu'une grande dame sache pleurer : notre bonheur est si souvent dans l'apparence !

Suivant ma prière, l'enfant qui est à la mamelle sera nommé Léonide. Je suis sûre qu'il en viendra mieux, et j'en demande bien pardon à saint Jacques dont il portait le nom auparavant.

Tu n'es donc pas précisément à Plaisance ; je m'en félicite, et je te voudrais dans un désert. Ces Italiennes, je les crains, je les abhorre ; observe-toi, si tu veux que nous fassions bon ménage.

Ma prochaine lettre sera de M.... Je me rends chez ma tante, n'ayant pu me refuser à son invitation. Je resterai plusieurs jours chez elle : c'est la première fois que j'y vais. On l'a prévenue contre moi ; c'est assez, je veux m'en faire une amie.

Quelque lieu que j'habite, sois tranquille, mon Léonide, je ne te tromperai pas. Tu remets *entre mes mains les destins de ta vie, je suis l'unique objet de tes vœux*.... Garde, garde-moi ces pré-

cieux sentimens. N'oublie pas ta pauvre exilée, au milieu des dissipations qui t'environnent; ne perds pas dans les plaisirs, si tu en goûtes loin de moi, le souvenir de cet adieu complet que je leur ai dit, et pénètre-toi de cette idée, qu'un désir qui ne t'aurait pas pour cause serait un crime à mes yeux.

LETTRE XLIX.

MINETTE A SON CURÉ.

Votre pénitente a bonne envie de vous écrire, et ne sait trop comment s'y prendre. Que dire à l'homme qui gronde toujours les femmes quand elles sont amoureuses, et qui ne leur permet pas de l'être? Cependant, nous le sommes toutes; si c'est un tort, c'est celui de la nature, il est au-dessus de nos forces.

Les pauvres femmes peuvent assez long-temps promener dans le monde une âme indifférente. Affectées des sottises d'une amie, de l'exemple d'une sœur ou d'une mère, de vingt aventures récentes, elles regardent les hommes en pitié, et se promettent bien de n'en faire que des jouets.

Cette résolution s'affermit au milieu des tableaux mouvans qu'elles ont sans cesse sous les yeux. Elles voient des insensés se prendre et se quitter rapidement, subjugués par la mode qui interdit la constance. Elles voient le sentiment exposé au ridicule, et même une sorte de honte poursuivre les cœurs bien nés qui mettent des bornes à leur attachement. Ces désordres pénètrent jusque dans nos ménages. Les jeunes personnes ne tardent pas à voir qu'en les rendant maîtresses, on ne leur a donné que des fers. Peu à peu les soucis se font connaître, et des désirs nouveaux se déclarent. Les hommes s'introduisent près de nous, comme certains insectes dans les fleurs. Un amant se prononce, on se croit fort en garde, on combat pas à pas, on dispute la victoire; mais à la fin c'est l'amour qui l'emporte, et voilà la carrière ouverte. On y trouve ensuite de ces gens égarés qui vous rompent le chemin du retour, et vous ne savez plus où vous en êtes : hélas! malgré quelques mots d'usage qu'on se dit pour se tromper, il y a si peu de métaphysique dans notre sexe!

Sans doute, il en est parmi nous qui résistent honorablement. Les principes de l'éducation viennent au secours de notre faiblesse; mais, sans parler d'une surprise ou des piéges qui peuvent

perdre une femme, que de circonstances dans la vie se réunissent contre elle! Songez à la négligence d'un mari, à l'humeur qui en résulte, à l'ennui que cette humeur amène à sa suite, ce méchant ennui, le plus grand ennemi que nous ayons. Considérez de plus que les femmes se détruisent entr'elles avec une facilité prodigieuse. Les conseils de nos amies sont des armes secrètes dont la blessure est certaine. Deux amies intimes sont rarement innocentes et désintéressées. L'une attend toujours un service de l'autre, soit pour la marche d'une intrigue, soit pour une peine de cœur. La confidence n'est jamais repoussée; nous ne l'adressons qu'à celle que nous croyons faite pour l'entendre. Alors les idées de l'une encouragent l'autre; le génie est double, il en naît de petites machinations qui nous flattent d'abord, et nous accablent ensuite. Nous devenons les dupes de nous-mêmes.

Ceci varie à l'application. Toutes les marionnettes ne sont pas sur le même théâtre. Une femme plus observée, ou d'un naturel plus froid, bornera ses affections. Elle aura une aventure, une seule, peut-être; mais l'honneur n'en est pas moins outragé. Celle qui ne s'est permis qu'un amant, ce qui, grâce à nos vilaines mœurs, passe pour une bagatelle, celle-là, j'en conviens, a

perdu également ses droits à ce qu'on entend par la vertu d'une femme, vertu qui fait tant de bruit, et n'est souvent qu'une réserve forcée, dépendante des motifs qui enchaînent nos volontés et nos désirs. Défauts physiques, caractère insociable, bassesse d'un premier choix, qui ne détermine personne à le remplacer, accès difficile dans une maison, résultats malheureux d'un début dans le monde, voilà des causes qui éloigneront plus ou moins les femmes de la possibilité d'une chute. Je le dis à regret, nous en sommes toutes capables. Dans la jeunesse, la pudeur accompagne l'innocence, mais elle ne la défend pas toujours, comme vous le savez; et cette époque est un état de folie continuel, heureux encore lorsqu'il ne se prolonge pas dans tout le cours de la vie! Que faire? Interdire l'amour?... Pas plus possible que d'empêcher les enfans de croître.

Nous nous préparons des chagrins, je suis de votre avis : nous sacrifions des devoirs qu'il eût fallu respecter ; nous perdons bien des titres à notre propre considération; et c'est avancer le terme de notre existence, c'est empoisonner de bonne heure et notre vie et nos habitudes, et tous les jours de nos familles. Hélas! nous le savions. Nos larmes coulent, nous sommes bien à plaindre; et peut-être avez-vous raison de nous

condamner, mon respectable pasteur; mais indiquer un gouffre, est-ce le fermer, et détruit-on l'amour depuis qu'on prêche contre lui?

La femme qui se dira maîtresse de résister toujours ne dira qu'une impertinence : c'est mentir à son cœur; elle ne se trouvera forte et supérieure à elle-même que quand elle aura pour sauvegarde une image adorée, empreinte déjà dans tout ce qui la compose. Son amour est sa force.

La jeune personne qui s'épanche dans le sein d'une autre conviendra de ces vérités. Dans le monde, vous n'exigez pas qu'elle le fasse. Avec son amant même elle doit dissimuler. Les sentimens dépérissent assez tôt; il faut éviter ce qui les altère. Une négligence, une étourderie, nous rabaisse tant quelquefois! Une seule parole porte une impression qui ne s'efface plus, malgré tous nos efforts. Ah! qu'une femme a de ménagemens à garder dans les plus petits détails!

Ne parlons point de celles qui prennent feu au premier mot de cajolerie, et qui sans cesse ont des fantaisies nouvelles : mais, sans trop vous formaliser, pénétrez-vous du rôle d'une femme éperdue d'amour, et qui a chez elle un homme charmant, l'objet de mille désirs d'autant plus impétueux qu'ils ont été combattus. Elle l'entend,

elle frémit dans tout son être. Les voilà seuls. Que leurs regards sont doux! qu'ils sont animés! comme ils parlent! Ou privez-nous des yeux, ou détruisez l'empire de la beauté sur les sens.

Peignez-vous cette foule d'émotions qui se précipitent et s'unissent, la flamme la plus active qui circule au lieu d'air, une haleine chargée d'amour, des caresses si suaves combattues par une main tremblante.... Ferez-vous un crime de cet entraînement d'un sexe vers l'autre, ouvrage de Dieu et non des hommes? Quel génie, quel pouvoir s'interposera dans ce moment de prestige pour appuyer une raison mourante? Le cœur, lorsqu'il s'est donné, n'est-il pas toujours le complice des sens ou leur guide? Parlons vrai, et sans croire qu'une frivole sophistiquerie, dont personne n'est dupe, ait jamais eu le talent de sauver une femme, la résistance est-elle possible quand les forces sont épuisées, quand elles se perdent dans une multitude inconcevable d'illusions et de voluptés? On n'est plus soi, et si on ne doute pas de sa vie, on ne sait ce qu'elle est devenue. Ah! si j'osais vous dire!.... Si j'osais, mon digne pasteur!... Imposez-moi silence jusqu'à ce que je sois humblement à vos pieds. En attendant, grondez, si c'est là votre devoir, mais admettez quelques distinctions.

Croyez qu'il est des attachemens estimables par leurs motifs et leur durée. Ce n'est pas l'attrait du plaisir qui les cimente au fond du cœur, c'est l'idée de rendre heureux, ce qui est bien plus que de l'être; c'est le bonheur de remplir une âme qui nous est consacrée, qui se verse dans la nôtre, et nous apporte sans cesse tous les trésors de la consolation. Ce ne sont pas là de vains mots pour les bons cœurs.

La vie est-elle autre chose que des chagrins et des désirs? Nous ne pouvons ni éviter les uns, ni satisfaire les autres. Mais l'amour et l'amitié viennent à notre secours dans les deux grandes époques de notre existence, la jeunesse et l'âge mûr. Ces affections nous encouragent, nous élèvent au-dessus de nous-mêmes, et déploient ces ressorts magiques qui nous aident à tout oser, à tout souffrir, à tout faire. La gloire et l'amour marchent de compagnie, à la clarté du même flambeau. Retrancher l'amour, c'est rétrograder dans les ténèbres, c'est mourir.

En jetant un coup-d'œil sur ma lettre, je crains d'avance la sévérité de vos réflexions. Vous penserez que, n'ayant pas toujours une sagesse excessive, je répugne à croire qu'il existe des femmes vertueuses. Ce serait une erreur. Je sais qu'il en est de bien respectables, qui sont excellentes

mères et dignes épouses. Puisqu'il y a un Dieu, il faut bien qu'il y ait aussi une vertu dans le monde. C'est Dieu qui l'indique et la conseille; elle est formée de l'assemblage de tous les bons sentimens; elle survit aux siècles; elle maintient les sociétés. C'est le bonheur sous un autre nom, et je me propose bien de l'encenser toute ma vie; mais je ne la connais plus, s'il faut la chercher dans l'infaillibilité des femmes, ou dans une sagesse dont la nature a fait tous les frais. Quelques personnes oublient vite qu'elles n'ont pas toujours été tranquilles et froides. Elles s'imaginent redevenir très-estimables, parce qu'elles ne sont plus amoureuses, comme si l'abstinence du crime justifiait de l'avoir commis. Direz-vous que je n'aime pas mon sexe? Je plains toutes mes semblables, et j'en méprise quelques-unes. Oh mon cher pasteur! qu'il est de fâcheux instans, même pour les femmes vertueuses, en admettant, comme je le fais, qu'il se soit trompé de beaucoup, l'homme célèbre qui a dit: « Il y a peu de » femmes honnêtes qui ne soient lasses de leur » métier (1). » Vous nous imposez tant de gêne et de contrainte, que nous sommes obligées de saisir avidement les moindres lueurs de plaisir.

(1) La Rochefoucauld, pens. 389.

Nous serions meilleures si vous le vouliez, mais vous ne le voulez pas; vous auriez trop à rougir. Il vous convient que nous soyons fragiles et vaines, malheureuses et avilies. Nos mariages sont de tristes marchés dont chacun se repent le lendemain; et vos relations intimes avec nous sont des jeux frauduleux où chacun friponne. Vous trompez, on vous trompe; mais ce n'est pas nous qui commençons.

Créatures légères comme le vent, égoïstes qui ne savez vous passer que de vertus, et qui courez sans cesse du désir à la jouissance, et de la jouissance à l'ennui, lâches, sans foi, sans morale, voilà ce que vous êtes. Je ne parle pas des curés, je parle des hommes qui vivent dans ce qu'on appelle le monde. Vous êtes de plus arrogans au dernier point. Ces vices-là révoltent. Ayez de la vertu, nous en aurons. Abusez moins de notre candeur, nous en aurons davantage. Aimez, estimez-nous, instruisez-nous, et bientôt nous aurons pour vous, messieurs, plus de respect et d'attachement. Hélas! nous n'en avons que trop presque toujours. Croyez que les femmes ne rendent pas à leurs tyrans tout le mal qu'ils leur font, et qu'elles gémissent long-temps de leurs désordres avant de les imiter. Combien d'infortunées paieraient de la moitié de leur vie le retour

sincère d'un amant ou d'un mari! Elles seraient vertueuses, comme vous l'entendez, si vous ne veniez sans cesse aggraver à leurs yeux les torts de l'homme qu'elles aiment, et dont elles se vengent à la fin plutôt par rage que par inconstance. Il est si dur de se voir sacrifié à des objets qui souvent ne nous valent pas! Monstres! vous vous fatiguez si promptement de l'esprit, des grâces, et de la beauté même, et vous êtes ravis d'avoir un successeur, quand peu de jours auparavant, vous trembliez de soupçonner un rival.

Nos premiers chagrins viennent de vous, et comme nos fautes viennent de nos chagrins, veuillez me dire quels sont les coupables. On peut séduire et tromper toutes les femmes, je ne me rétracte point; et fussent-elles par troupeaux autour de moi, je leur dirais: « Que les jolies » d'entre vous qui n'ont point failli lèvent la » main et m'accusent. » Femme qui écoute des propos de tendresse avec plaisir peut douter de son innocence: si l'homme le veut, elle est séduite; mais il est clair qu'on en séduirait beaucoup moins, si vous aviez l'esprit de vous borner, et d'user pour vous-mêmes de réserve et de sagesse.

Les femmes sont bien embarrassées. Si elles veulent aller droit, vous les heurtez jusqu'à ce qu'elles tombent. Quand elles se plaignent, vous

riez. Rire est fort bon; mais cela gagne : elles rient, nous rions les uns des autres. Vous faites mille sottises, nous en faisons quelques-unes; cela vous plaît; ne criez donc pas.

Je viens d'émettre une sorte de confession : un autre jour, je vous débiterai sérieusement la mienne, quand j'aurai de l'humeur contre un personnage qui a deux défauts essentiels. L'un, c'est d'être fort paresseux; l'autre, d'être passionnément aimé. Alors je serai plus docile. Docile et franche, vous entendez bien que ma confession sera la meilleure qu'une femme puisse faire.

LETTRE L.

Je t'envoie m'a réponse au curé. Mais je sais bien que je n'écrirai plus à aucun autre homme que toi. Je ne puis, avec un prêtre surtout, lâcher bride à ma pétulance. Il faut que je change de style, et que je retienne mes idées. En les retenant, je les estropie; je pense en folle, j'agis de même, et je n'aime ni à m'écouter quand je parle, ni à me relire. Mon extravagance fait tout mon mérite; c'est là mon épigraphe. Une sorte

de va-et-vient m'apporte mes expressions et s'en retourne toujours à vide : il faut que le mot qu'il amène reste, et reste encore tel qu'il se trouve. Excessivement petite maîtresse pour tout ce qu'on peut imaginer, je ne sais point l'être avec mes idées, et ne leur fais pas de toilette. D'ailleurs elles ont des ailes; avant que j'aie pu les examiner, elles sont déjà loin. Tu les recevras brutes, voulant bien que tu trouves mon esprit plus bête que mon cœur. Cela ne me fâche point. Sais-tu ce qui me fâche? c'est ton silence. Une lettre depuis quinze jours!... Que faut-il penser? Ces cent et cent lieues qui nous séparent sont-elles seules responsables de mes longues inquiétudes?

Hier, comme je fus trompée! je fis partir Auguste après mon dîner et par un temps épouvantable. Il revint au milieu de la nuit, je l'attendais à ma fenêtre. Quand j'eus distingué les pas de son cheval, je criai : m'apportez-vous des lettres? — Non, madame, il n'y a rien.

Il monte et m'en présente un paquet. Je commençais à trouver cette plaisanterie très-mauvaise, lorsqu'en examinant le tout, je vis que le pauvre garçon avait bien dit. Que sont pour moi les lettres qui ne viennent pas de toi?

LETTRE LI.

Je suis chez ma tante. On ne m'avait pas trompée, elle avait de furieuses préventions contre sa chère nièce. Je n'ai point cherché à la captiver; je l'ai vue venir, et j'en suis enchantée, comme elle l'est de moi. Dans ce monde, il ne faut que se voir pour acquérir ou pour perdre. Les rapports des autres sont rarement innocens : exagérés en bien ou en mal, ils ne peignent jamais le naturel. Oh! comme j'étais défigurée dans l'esprit de ma tante! Cependant, c'était une *amie intime* qui avait fait de moi ce beau portrait.

Ma tante est sujette aux migraines, je parviens à les dissiper. Elle est sérieuse, ma tante: je me suis rappelé pour elle que j'ai su être gaie. Elle souffre, je la fais rire. Je voudrais assurer la santé, le repos de toute sa vie, et ce vœu sincère, je le partage avec tous ceux qui la connaissent, car ma tante est adorée; je désire être comme elle un jour; cela doit tenir lieu de ce que l'âge nous enlève.

Votre tante raffole de vous, me disait ce matin

la respectable Julie, sa première femme de chambre. Tous les soirs, elle me fait votre éloge, et nos messieurs, vieux comme jeunes, ne pourront s'habituer à l'idée de votre départ. Restez, madame, fixez-vous ici, tout le monde y gagnera.

Julie est une fille du grand genre, et qui est avec ma tante depuis des siècles. Ma tante allait à la cour pendant les dernières années de Louis XV et les premières de Louis XVI; Julie a soin de le répéter souvent : elle espère que, si je m'en mêle, il prendra encore fantaisie à sa maîtresse de se reproduire dans le monde. Mais ma tante a bien 64 ans. Elle est belle, grande comme ma cousine, et mieux proportionnée peut-être, quoique ma cousine soit belle aussi. Ma tante a le pied charmant, elle a toutes ses dents, tous ses cheveux. Si Vénus est devenue vieille, elle a dû ressembler beaucoup à ce qu'est ma tante; et si j'en crois les flatteurs, je lui ressemble quand je suis sérieuse. Le ton réservé s'accorde avec la noblesse et la dignité de sa figure. Les charmes de son esprit sont au-dessus de tout éloge; en cela je ne lui ressemble guère.

Jadis, son caractère fut violent : elle l'a réformé par des réflexions suivies et par une méthode qu'elle s'est prescrite à elle-même. Elle fut

vindicative, elle ne pardonne point; mais au bout d'un certain temps, elle est capable d'obliger ses ennemis les plus irréconciliables. Son âme est sensible et fière, son esprit juste et pénétrant. Comme ses connaissances sont plus bornées qu'elles ne le paraissent, une ignorance adroite lui tient lieu auprès de ceux qui ne savent pas ce mystère, de toute l'érudition des autres.

Quoiqu'elle n'ait pas accordé beaucoup aux amours, elle avait les passions vives, ma tante. Mais elle a craint les amours; elle a combattu, ce qui n'est pas sans exemple; elle a triomphé, c'est la femme rare qui a plus de force dans l'âme que dans tout le reste. Depuis bien long-temps, elle a remplacé cet intérêt qu'on porte sur un seul par les hommages et l'adoration de tous les autres. Personne n'a des amitiés plus honorables et plus nombreuses. Je vais te donner en abrégé cette précieuse tante qui sera la tienne; c'est une grande âme, un cœur aimant, un esprit irascible, une imagination folle, une tête qui se gouverne.

Sa maison est le rendez-vous de tous les aimables de la ville. Comme aucune femme ne possède aussi bien le mécanisme de la conversation, les hommes quittent les plus jolies femmes pour venir l'entendre. Mais elle n'est pas accessible

pour tous, et c'est déjà un grand titre que d'être reçu chez elle. Je l'avoue, cette amitié particulière qu'elle me témoigne est réellement ce qui m'a donné le plus d'orgueil jusqu'ici, sans excepter même ta conquête. L'estime d'une femme si supérieure est un triomphe que ma vanité n'osait attendre, et je suis aussi glorieuse de l'avoir subjuguée, que si c'était un des plus superbes vainqueurs de l'univers.

Les premiers jours, j'eus envie de manœuvrer contre elle, et d'exécuter un plan de séduction. J'avais monté tous les ressorts de mon esprit, et jamais coquette ne prit autant de soins pour enchaîner un joli homme. Je sentis bientôt que mon succès n'aurait point été sans honte, et je me suis abandonnée toute nue à l'examen de cet aimable juge. La réussite a passé mon attente, heureuse de ne devoir qu'à moi ce que j'aurais tenté sottement par de l'artifice.

Comme toutes mes pensées se rapportent à notre amour, je vois dans l'avenir cette femme que chacun admire et respecte, entraînée par son penchant pour moi, je la vois nous couvrir l'un et l'autre de son intacte réputation, nous tendre une main secourable, nous défendre contre une partie de ma famille, nous sauver.

Elle n'a près d'elle que des parens qu'elle prise

fort peu, parce qu'ils manquent de talent, d'esprit et de grâces. L'enfant de sa prédilection l'a blessée mortellement par une conduite plus qu'indiscrète. L'autre a long-temps erré dans les pays étrangers; c'est un être aimable et spirituel ; il habite Paris maintenant, où il occupe avec distinction une place très-honorable. Si ma tante te voyait, elle t'aimerait, ô Léonide ! Ici, elle sacrifie tout à l'intérêt que lui inspirent quelques amis bien éloignés de te valoir. La beauté lui plaît, le bon ton la séduit, tu serais son idole, et je jouirais doublement, si tu me balançais dans son cœur.

Ne t'impatiente pas, cette lettre lui est consacrée. Mais que ferai-je? On me supplie de rester; si je pars, j'emporte le bonheur de la maison. Cette idée m'afflige. Il faut bien que je retourne chez moi; je m'arrangerai pour ne dérober rien à personne. Je ne veux qu'un souvenir de ma tante, je le veux ineffaçable, et je crois l'avoir.

LETTRE LII.

De retour dans ma solitude, je me sens plus à l'aise : adieu les voyages. Je suis partie malgré les sollicitations de ma tante et l'évanouissement réel d'un de mes adorateurs. C'est M. de La..., revenu de Londres, il y a peu de temps : il a vécu quatorze ans chez les Anglais, triste et morne comme eux, détaché de la vie, et avec cela susceptible des impressions les plus profondes. J'ai reçu sa confidence, il m'idolâtre, il ne m'oubliera jamais, il en mourra. Il le fera comme il le dit; ma tante en est persuadée. Qu'il s'arrange, c'est son affaire.

J'ai vu plusieurs femmes assez jolies, d'autres m'ont paru fort aimables, et ce ne sont pas les plus jolies. Ne t'imagine pas que j'aie de la peine à convenir de la beauté d'une femme, ou que je fasse l'éloge des traits d'une laide pour augmenter le mérite des miens. Non, monsieur, je suis très-libérale, et je vais te dépeindre ici avec toute la vérité possible une femme qui n'est ni belle ni laide, mais qui témoigne assez franchement

le désir de te connaître. Ce motif me détermine, car je veux être bonne.

Elle accable ma tante de ses visites ; ce n'est pas sans intérêt ; c'est dans le dessein de parler, de rêver tout haut, de médire. Elle a de l'esprit noyé dans beaucoup de verbiage. Veuve de plusieurs maris, ayant encore des prétentions et quelques débris de charmes dignes d'un bon campagnard, elle veut abandonner le séjour des grandes villes où les amans la fuient, et chercher au hameau une âme honnête digne de la sienne, et dont elle fera le tourment, je le certifie à l'univers.

D'une curiosité sans égale, elle précipite ses questions, croit entendre des réponses, quand c'est elle seule qui a parlé ; elle court raconter aux autres ce qu'elle vient d'apprendre dans son bourdonnement. Elle le sait toujours de la meilleure autorité ; tu vois qu'elle ne se veut pas de mal.

Sa figure n'a rien de repoussant avant le dîner ; à table, elle s'allume comme celle d'un buveur. Son nez se colore, et vraiment c'est un de ces nez qu'on ne porte pas en bonne compagnie. Elle a le fond de la peau assez blanc, mais inégal et jaspé. Note que quarante-huit ans se sont déroulés sur sa tête, elle n'en légitime que trente-deux. On

ne peut rien dire à cela. Il n'y a que les princesses qui vieillissent, parce que nous tenons leur âge dans nos almanachs. Dans le monde, nous sommes toujours maîtresses du nôtre. Il ne faut pas lui refuser une belle chevelure, une taille élancée et très-souple. Elle pleure avec une facilité qui passe toute borne, et rit de même à gorge déployée. Tout cela ne provient pas de ce qu'elle sent, mais de son éternel désir de fixer l'attention sur elle.

Ses plaisirs passés, et bien plus souvent ses malheurs, paraissent continuellement sur la scène. Ce sont des événemens outre-mer qui éclipsent tout ce qui est arrivé. Il est des jours où elle se dit malade, et elle se fait ordonner la fièvre par son médecin. Quelquefois, au milieu d'un cercle ou d'un bal, elle se trouble et s'agite comme la Pythie : c'est le prélude des plus belles vapeurs du monde. Alors, elle se roule à terre, elle crie à ravir, elle ferme les yeux, puis les ouvre en clignotant, pour connaître si elle produit de l'effet. J'ai joui de ce beau spectacle. Elle grinçait des dents pour les montrer, elle tourmentait sa toilette, n'ayant d'autre but que de créer du désordre. Par ce moyen, elle étale une jambe passable, sauf la couleur que je n'ai pas vue. Dans ses crises, elle frappe, pince, déchire; et puis des

larmes, et puis ces mots : Achevez-moi. Personne ne l'achève. On s'aperçoit qu'elle a jadis appris les vapeurs avec un fort bon maître ; cependant, si ce n'était pas du manége, on lui supposerait quelque diable dans le corps. Quand elle a suffisamment prolongé son mal, elle accable de remerciemens tout ce qui l'entoure, non qu'elle soit pénétrée de ce qu'elle dit, mais pour dire quelque chose.

Au reste, elle est d'un excellent conseil pour brouiller des amis et satiriser le soir ce qu'elle encensait le matin ; n'aimant au fond qu'un petit chat qui ne l'empêche pas de parler, ou lui fournit l'occasion de le faire ; se mêlant d'intrigue, de politique, de tout ce qui ne la regarde pas. A sa voix, les grands jasent en sens contraire de ce qu'ils pourraient dire ; jamais elle ne se ressouvient le lendemain de ce qu'elle a débité la veille. Ce n'est pas qu'elle soit assez heureuse pour oublier ses sottises, mais elle est assez fausse pour les nier.

Ne m'a-t-elle pas prise en affection ? Elle me dévorait de caresses, me demandait mes confidences, et m'assurait qu'elle était déjà bien avant dans mes secrets. C'était une merveille que de la voir soupirer en me regardant. Ses yeux étaient retournés à l'envers ; elle semblait dire : Et moi

aussi j'ai aimé; j'aimerais bien encore, mais ces hommes sont des scélérats!

Il faut qu'une pareille créature ne vaille rien; elle est généralement détestée. On se console de quelques ennemis, mais un concours unanime de malédictions prouve décidément qu'on a des vices impardonnables. On la tolère, parce qu'elle est méchante : voilà encore le monde. Une femme bonne, mais ennuyeuse, est éconduite. Ennuyeuse et méchante, on la reçoit.

Léonide, elle a entrepris de faire ta connaissance. Son amie madame de*** t'a peint à ses yeux comme un Apollon, vrai juge de la beauté.. Cette Hébé, que tu séduisis par désœuvrement, par colère ou pour faire un essai, ton Hébé De... a bien aussi sa cinquantaine; mais, franchement, elle est plus laide que notre éternelle causeuse. Celle-ci, dans son intérieur, peut à bon droit se flatter d'une conquête aussi facile. Monstre, voilà un beau renom que tu t'es fait là, une brillante fortune que te réservent le ciel et tes folies!

LETTRE LIII.

SAIS-TU que ma tante est tout-à-fait instruite de nos amours? Elle m'a parlé de toi. — Vous avez une passion, ma nièce? — Oui, ma tante. — Les hommes les plus séduisans ne font plus d'impression sur vous. — Non, ma tante. — Vous inquiétez votre famille avec ce nouveau goût pour la solitude. — Il convient à ma santé. — A l'expiration de votre deuil, vos deux oncles doivent vous conduire à Paris. — C'est impossible. — Ce sacrifice que vous faites à votre amant en connaît-il bien tout le prix? — Certainement, oh! certainement, ma tante. — N'aurez-vous point à vous plaindre d'un ingrat? — J'espère bien que non. S'il me quitte, j'aurai le plaisir de croire que j'ai embelli quelques-uns de ses momens. Aujourd'hui je me trouve heureuse par la certitude d'être aimée.

Là-dessus, j'ai brisé la conversation qui tournait mal. Oh Léonide! que j'avais autrefois d'absurdes idées sur l'amour ! Je pensais qu'il ne pouvait être un état habituel de l'âme; que le flambeau de ce dieu brûlait trop pour brûler

long-temps ; qu'il existait bien dans le cœur un point inflammable, mais qu'il se consumait avec une rapidité extrême, et puis bonjour. Chimère que cette croyance ! Le feu d'amour s'entretient par quelques souvenirs et un seul grain d'espoir. Quelle étonnante passion ! Un éclair la produit. La mienne me dévorait, que je n'y songeais pas encore. Sans examen, je te tendis les bras pour demander tes fers, et je les portais déjà. Tu n'éprouvas pas si vite l'entier oubli de toi-même; tu voulais me soumettre, et le soin de l'attaque te détournait du sentiment : cet art que tu employais tourna bientôt contre toi; mais tu n'aimais pas encore, que j'étais déjà tout éperdue d'amour. Bien plus heureuse que prudente et sage, je vis mon bonheur naître du sein de ma faiblesse. Je ne sais si ma destinée est de te perdre, mais je suis bien sûre qu'elle est de t'adorer toujours.

LETTRE LIV.

Tu veux connaître toute ma vie par détail? Cela est facile. Le matin triste, triste au milieu du jour, triste dans mes promenades, et c'est encore bien pis le soir.

J'habite une chambre si énormément grande, que je ne pouvais, les premiers jours, me défendre d'un sentiment de frayeur. Le lit, proportionné à l'appartement, est si vaste qu'il faut de bons yeux pour m'apercevoir quand je suis dedans. Si tu crois que c'est une plaisanterie, arrive ici pour en juger.

J'ai mon fils à présent; et désormais, quelque part que j'aille, il ne me quittera point. Pour me rassurer, je le mets coucher avec moi. J'entends sa douce respiration, je démêle à travers les draps et la couverture cette jolie petite mine si aimable, si gracieuse. Tout en dormant, il sourit. Les amusemens de la veille se retracent de nouveau dans ses songes. Pas une idée pénible, pas une impression douloureuse; c'est tout le calme de l'innocence, le premier de nos biens. Long-

temps je l'ai conservé, mais alors je ne vous avais pas sur les bras.

Mon fils me ranime et m'électrise. Ah! qu'on est heureux d'avoir un enfant! Aussi je n'ai jamais aimé ces fades propos d'une tendre mère écrivant à sa fille : « Si on m'avait demandé mon avis, j'aurais voulu mourir entre les bras de ma nourrice (1). » Que cela est mauvais ! Que de jouissances cette mère oubliait pour dire une niaiserie! Mais c'est notre mode en France.

Mes rêves ne sont pas d'une nature aussi douce que ceux de mon enfant. Ils ressemblent à mes souvenirs : quelques délices, beaucoup de peines. Cependant il est encore des nuits où je dois offrir sur mes traits l'image de la félicité; c'est quand le plaisir s'attache aux lèvres de la dormeuse solitaire, de la pauvre et dolente Minette. Une de ces nuits, je me rappelai l'orage.... tu devines, c'est l'orage qui nous surprit à la porte du nord. Isolés, assis sur la même pierre, comme enchantés par cette transfusion d'amour qui se faisait de l'un à l'autre, nous ne songions pas que les élémens se battaient autour de nous. L'air et la terre s'étaient bouleversés en un clin d'œil.

(1) Madame de Sévigné à sa fille, Lettres, 16 mars 1672.

Ce désordre n'en apportait pas dans nos cœurs. Nous les pressions ensemble, la peur était bannie par l'amour. Il semblait qu'une colonne de feu avait lié la terre et le ciel ; une multitude d'éclairs sillonnaient des nuages horribles qui s'ouvraient à chaque instant par fentes horizontales, et nous offraient comme une rivière d'or sur un vilain fond noir. Leur éclat venait réfléchir sur ta jolie figure, et me donnait le temps de t'admirer, pendant que la foudre s'agitait sur nos têtes. Nous ne lui faisions pas l'honneur de l'entendre. Enfin, elle se brisa près de nous. Ce fracas nous fit tressaillir spontanément; nous nous levâmes; la pluie tombait à flots redoublés, il fallut quitter la place et chercher un abri.

Nous marchions au hasard. Tes yeux seuls m'éclairaient dans l'ombre, quand, par le secours d'un nouveau tonnerre, nous aperçûmes une petite baraque, dont la porte était à peine fermée. Nous y entrons avec transport. Une lumière céleste nous fit entrevoir une cave ouverte à deux lignes derrière nous. Un moment plus tard nous, nous y précipitions tous les deux. Le ciel, dans sa colère même, veille sur l'amour, et j'aurai soin de le dire à mon curé.

Assise sur tes genoux, j'attendais sans impatience que la tempête nous permît de revenir

chez moi. Mais tous les robinets du ciel travaillaient à se tarir. Il fallut se résoudre à décamper. Je jouis encore, en me retraçant tes soins si délicats. Dans la crainte que l'eau ne mouillât mes vêtemens, tu me couvris d'un morceau de ton uniforme. Il était bien grand comme la main, tu voulais me le donner tout entier. Pauvre Léonide! Et lorsque le vent faisait voltiger ma robe au loin, tu tremblais qu'elle ne nous eût trahis. Serre-la bien autour de toi, me disais-tu, Minette, pour ne pas paraître une si grande dame, en traversant la ville. Tu semblais craindre aussi que la foudre ne vînt tout-à-coup enlever ton amie, et ta noble attitude exprimait la volonté bien déterminée de me disputer non-seulement aux hommes, mais au ciel même. Que d'ardeur pénétrait mon âme! Que j'aimais la vie! Retrouverons-nous jamais des heures si charmantes? Pour qui l'astre des amans s'est-il montré plus propice? Quels regards de satisfaction je portais sur le ciel, en les retirant de dessus tes yeux! Alors la nature était animée de mon bonheur. Tels sont les effets de la plénitude du contentement, ils rejaillissent sur les objets mêmes qui nous sont étrangers. Avec l'aurore, mon enthousiasme renaissait; et quels songes l'avaient précédée! Si dans ces beaux jours de tristes soup-

çons affligèrent nos cœurs, ils furent causés par un excès de tendresse. Nous nous aimions trop pour être exempts de jalousie, et ce n'était pas de celle qu'on se donne.

LETTRE LV.

JAMAIS deux courriers de suite ne m'apportent les mêmes sentimens. Un jour, c'est de l'estime et de bonnes affections. Un autre jour, le lendemain, monsieur murmure, monsieur est bouffi de colère. Affreux hommes ! Sexe brutal, vindicatif et astucieux, que toute notre vie se passe à combattre, à rechercher, à éviter, à maudire, à idolâtrer! On nous accorde de vaines prérogatives, on étale devant nous je ne sais quelle fumée d'amour-propre, pour nous cacher l'avenir qu'on nous prépare ; on nous appelle maîtresses, compagnes, souveraines. Ah ! ce sont eux, ce sont toujours ces vauriens qui gouvernent et triomphent. Esclaves en apparence, esclaves un jour à peine, ils savent bien que leur pouvoir et leur force sont dans nos cœurs. La sensibilité nous mène à la servitude ; leur perfidie nous y maintient, quand toutefois ce n'est

pas leur inhumanité. Que d'hommes coupables dans leurs liaisons secrètes, ou dans l'intérieur des familles! Que de femmes indignement opprimées! Bon dieu, que de victimes! Mais qu'elles sont folles de ne pas se venger au moins par le mépris et l'abandon! Tâchez de débrouiller ma réponse dans les vérités que je vous rappelle encore par grâce; je n'ai point autre chose à vous dire. Vous me faites naître de belles réflexions, à moi qui regardais l'amour... Ah! oui, j'ai longtemps cru que l'amour rendait heureux. Mais depuis... Mais à présent... ô Léonide! est-ce à vous à me détromper? Le drôle d'amour que le vôtre! Il vient par bouffée comme le vent, et je crois qu'il s'en va de même. Adieu, homme sans pitié, cœur plein d'injustice, adieu.

LETTRE LVI.

Pour vous punir, soupçonneux que vous êtes, je ne vous parlerai que de mon pasteur. Avant-hier, il me présenta sa nièce, aimable personne, bien élevée, jeune, jolie, froide, savante et modeste. Le soir, il me prit à part, et me demanda si

je croyais véritablement aux illusions qui forment le sujet de ma lettre. — Oui certes, j'y crois. — Croyez-vous de même, en admettant tout ce bonheur si exagéré, que vos illusions valent un seul des biens qu'un égarement nous enlève? Ces grandes passions n'appartiennent qu'aux romans; mais si elles s'allument à longs intervalles, il est plus facile qu'on ne pense de les combattre et de les détruire. — Mon cher curé, ne m'attaquez pas sur ce qui touche à l'amour, je vous battrais, c'est mon domaine que je défends. Ma lettre ne retrace rien que la nature puisse désapprouver : je voudrais vous voir près de votre charmante nièce, dans la situation où j'ai placé mon héros. « Vous êtes tout plein de raison; mais l'amour est plus fort que toutes les raisons. » (1) Vous seriez bientôt persuadé que votre cause ne vaut rien. J'ai appris de gens très-instruits et très-sages, qu'un sein qui palpite est un meilleur avocat qu'un prédicateur qui gronde. L'Amour, cet enfant si faible, devient un dieu foudroyant qui extermine tous les philosophes tonsurés ou non.

Le curé fronça le sourcil sans répondre. Ces mots et quelques autres lui déplurent, et j'en

(1) Madame de Sévigné, lettres, 9 mars 1672.

suis fâchée, car je l'aime ; nous nous raccommoderons.

A mon réveil, j'ai reçu l'épître que j'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint.

LETTRE LVII.

LE CURÉ DE... A MADAME LA COMTESSE DE...

MADAME,

Je n'ai point osé vous répondre hier. Ma nièce aurait pu nous entendre, et je garderais même le silence sur notre dernier entretien, comme je l'ai fait sur ce que vous m'avez écrit, si je ne devais vous rappeler de l'erreur où vous paraissez tombée à mon sujet.

Vous vous imaginez que je partage intérieurement toutes vos opinions sur ce que vous nommez l'amour, et que j'affecte une doctrine opposée à mes principes secrets. Ce jugement m'étonne et m'afflige.

D'après votre lettre, et les aveux qui vous échappent malgré vous, il est aisé de voir que vous savez estimer l'amour à sa juste valeur.

Mais ce que vous m'avez dit dans d'autres momens me prouve que vous lui accordez quelques vertus qu'il n'a pas, et que moi-même je lui reconnais ; peut-être conjecturez-vous davantage ? Madame, soit que je parle ou que j'écrive, si je ne dis pas de bonnes choses, je dis vrai du moins, et je tâche de faire ce que je dis. Quand je crains mon insuffisance, je cherche dans ma religion un supplément de moyens. Il est bien rare que ces secours me manquent.

Un jour vous connaîtrez l'empire de cette religion sur les cœurs droits, et qui n'ont de fanatisme d'aucun genre. Aujourd'hui vous avez celui des passions, permettez que je sois sincère, et vous vous abusez avec des mots. Cet enthousiasme qui vous domine fait regarder l'amour comme la source unique du bonheur, comme un principe immortel et sacré; cela est très-bien. Je veux encore lui laisser cette pompeuse origine ; j'admèts qu'il soit le flambeau de la vie, et si je ne craignais le ridicule, je serais prêt à dire qu'il en est le soleil et le dieu. Mais réfléchissez au cours de ce bel astre si vanté par les fous. Il jette un éclat éphémère et trompeur comme pour éclairer la route qui conduit aux embûches. Arrivés là, cherchez-le. Voyez s'il protégera votre retour. L'astre perfide s'est éclipsé pour ne plus

reparaître; il vous laisse dans les ténèbres. Si une main secourable vous présente quelque lumière, vous n'apercevez plus que vos erreurs et les traces honteuses de votre avilissement.

Quittons ce langage trop commun des métaphores, et dites-moi si vous connaissez une situation où l'amour soit décidément le bonheur. Peut-être doit-on attacher cette idée à l'état de satisfaction qui précède le mariage entre deux jeunes époux; ils ont l'air content du moins.

En toute autre circonstance, il faudrait admettre les chimères d'une affection purement morale, vieille folie dont le nom seul aujourd'hui fait sourire de pitié. Cet amour, dès sa naissance, se dénature par un mélange profane ou physique qu'on ne peut jamais accorder avec ses devoirs et le respect que l'on se doit à soi-même. Vous me parlez d'accens, de regards qui respirent l'amour. Vous respirez des voluptés criminelles : étudiez ce mot, c'est tout l'amour.

Quelle femme, si elle n'est pas entièrement vicieuse, a jamais reçu ou quitté son amant sans crainte et sans remords? Quelque complet que devienne son étourdissement, quel que soit à ses yeux l'ascendant de l'exemple ou des motifs qui la déterminent, elle sent bien qu'elle se trouve en faute, puisqu'elle rougit d'elle-même et qu'elle

doit envelopper d'ombre et de mystère une passion toute condamnable, dès-lors qu'elle est illégitime : Dieu n'a pas voulu, madame, qu'on pût acheter le plaisir à si bon compte, et la religion a ses droits. Ce n'est pas d'un homme qu'on s'est vengé, lorsqu'on outrage un époux ; c'est Dieu seul qu'on offense, parce qu'on viole un serment. Il n'est pas un autel qui ne vous reproche ce crime.

Vous convenez, dans votre lettre, que les femmes ne sont pas heureuses sous le règne de l'amour ; qu'il envenime tous leurs momens et tous ceux de leurs familles. Ah ! combien vous frémiriez si vous pouviez voir dans leurs lits de mort, ou dans les anxiétés du repentir, d'aimables et jeunes personnes qui d'abord ont pensé tout ce qu'il y a de plus favorable à cette cause que vous défendez, et qui ont pris pour de l'amour les fureurs de la santé ou les illusions du caprice. Frappées ensuite d'une lumière inattendue, elles maudissent leur opprobre et donnent un spectacle véritablement terrible. Cet astre immortel de la vie, ce compagnon de la gloire, ce dieu tout charmant n'est plus qu'un assassin déchaîné, un fléau dont le nom seul les indigne. Et sans porter vos regards sur d'autres tableaux, qu'un voile éternel doit couvrir, je vous rappelle qu'on

préférerait encore l'imprudente qui se livre par misère, à la femme opulente et vaine qui n'a d'autre besoin que d'assouvir ses sens. La première nourrit parfois toute une famille, l'autre avilit la sienne, la désespère et la ruine.

Vous m'avez dit dernièrement que l'amour vous semblait dangereux pour une demoiselle; qu'il était très-suspect chez une femme mariée, mais que du moins les veuves pouvaient lui donner asile sans rendre compte à personne. Vous savez peut-être mieux que moi jusqu'où s'étend la liberté de votre état; mais, cependant, avec toute l'indulgence qu'on puisse affecter, comment trouve-t-on les veuves qui se donnent des héritiers?

Dans les premiers jours, lorsqu'on ne possède rien, je veux croire qu'on n'entrevoit pas même dans l'avenir le moment où l'on possédera. Peu à peu l'homme se familiarise avec l'espérance du succès. A peine vaincu soi-même, on cherche à vaincre. On querelle, on boude, on murmure, on accuse son amie d'inconstance ou de froideur, on veut un empire exclusif. Chaque jour, le dépit, l'humeur, l'impatience et la ruse jouent leur rôle alternativement. Tout environnée d'alarmes, une jeune femme craint de perdre l'amant qu'elle adore; et, dans sa démence, elle prend pour se l'attacher le moyen qui le lui enlève. Rien d'aussi

ingrat que l'amour; chargé de faveurs, il nous abandonne; c'est un voleur qui nous dépouille, et fuit d'une vitesse extrême. Vous ne l'ignorez pas : de tous les monstres, l'amour est le plus léger.

Les passions, madame, ont une marche uniforme, et je puis les connaître sans avoir éprouvé leur atteinte. Rousseau le savait, lorsqu'il a peint les égaremens de Saint-Preux. Dans ses premières lettres, dans la cinquième surtout, cet amant doute qu'il puisse se trouver sur la terre un seul homme capable de témérité près de la vertueuse Julie. Il se regarderait comme un être infâme s'il avait la pensée du déshonneur de sa maîtresse. A peine ce mortel si respectueux a-t-il écrit trois autres lettres, qu'il se permet de dire à l'objet sacré qu'il idolâtre : « Il faut que j'expire à tes » pieds ou dans tes bras. » Julie annonce des remords violens : mais, comme elle s'y habitue! comme elle professe bientôt elle-même une morale lâche et perfide! Après sa chute, elle écrit à son séducteur que l'amour est le plus chaste de tous les liens; qu'il couvre les égaremens d'un voile délicieux; que sa flamme honore et purifie toutes les caresses. Voilà cependant les indignités que le dernier siècle a si fort applaudies.

Ainsi, le premier effet de l'oubli de soi-même est de faire recourir à des palliatifs qui abusent,

à des chimères qui écartent de nous des vérités trop rigoureuses. Insensiblement nous contractons l'habitude du vice; ne craignons point de le redire, il pénètre dans l'âme, il s'y étend comme une eau corrosive, et l'on finit par trouver bien et très-simple ce qui auparavant nous inspirait de l'horreur.

Dans un autre recueil de lettres, où les femmes trouvent de quoi flatter leurs désordres, les époux leur immoralité, les fils leurs révoltes contre leurs pères, on voit un homme fameux, Mirabeau, répéter sans cesse à la marquise de Monnier : « Tu honores ta faute par ta persévérance... Que tout ce qui respire sache que tu brûles d'une flamme plus pure, plus sainte que celle qu'on allume sur les autels... Aucun sentiment n'est chaste comme l'amour, aucun plaisir plus décent que la volupté... et ses jouissances... »

Vous conviendrez, madame, qu'il faut avoir étrangement perdu la tête pour écrire ces choses-là. En dépit du philosophe de Genève et de Mirabeau, l'amour est la plus funeste des passions. Il n'apporte que des chagrins aux cœurs qui lui sont le plus soumis, ne tient aucune des promesses qu'il fait; et s'il a présidé fortuitement à quelques bonnes actions, il est toujours capable des forfaits les plus noirs. Pour vous citer l'homme

que vous paraissez étudier, La Rochefoucauld expose que l'amour, si on en juge par la plupart de ses effets, ressemble plus à la haine qu'à l'amitié (1). Cette ressemblance n'est pas un titre en sa faveur.

Quant à son immortalité, vous n'y croyez pas; vous êtes trop éclairée et trop honnête pour le défendre sous deux rapports, celui de la pureté, celui de la longue durée. « Plus on aime sa maîtresse, plus on est près de la haïr (2). » Oui, madame, c'est par la violence de la crise qu'on en peut calculer la fin. Elle serait sans cela hors de toutes les règles de la nature. Voudriez-vous d'un pareil sentiment? Vous pensez qu'on a dans l'âme des semences d'amour, comme il y en a de religion et de bienfaisance. L'amour, tel que vous l'entendez, n'est que la fermentation du sang, ou tout au plus c'est la maladie du cœur; la raison en est le remède. La raison peut être une qualité permanente de l'âme, et l'amour n'en est jamais une. Pourquoi aime-t-on moins le vieillard infirme ou la femme laide? c'est parce que le sentiment du beau est une des illusions, un des appuis de l'amour qui ne se soutient

(1) Pens. 72.

(2) La Rochefoucauld, pens. 111.

pas de lui-même : c'est parce que l'amour tend à des jouissances qu'il sait bien n'être pas si entières avec la vieillesse et la laideur.

Si, pour justifier des écarts, en se refusant aux clartés de la raison et de l'évidence, des êtres fanatisés prétendent que ce déréglement leur vient du ciel ou d'une puissance irrésistible, qu'ils remercient donc cette puissance de la fragilité de leur idole. Si elle durait, que de gens seraient dans un état perpétuel de crime! Mais l'ennui, la honte, le dégoût, y mettent bon ordre. « Les amours meurent par le dégoût, et l'oubli les enterre (1). »

Je n'excuse pas plus un sexe que l'autre; mais je doute que l'amour ait rendu heureuse une seule famille; il en plonge des milliers dans le plus affreux désespoir; le délire qu'il cause se paie un peu cher par l'ignominie qui le suit ou l'accompagne. Un de ses moindres défauts, c'est de rendre la jeunesse folle et la vieillesse ridicule.

Ne vous laissez point aller aux suggestions puisées dans quelques romans; on maîtrise ses passions quand on le veut. Raisonner autrement, c'est insulter Dieu qui aurait placé dans le cœur

(1) La Bruyère, Caract. ch. 4.

de l'homme plus de désordres et de vices que de moyens pour les réprimer.

Je sais qu'aujourd'hui, et depuis long-temps, le mariage n'est plus que la carrière de la dissolution et des plaisirs; on cesse de l'envisager sous son véritable point de vue religieux et politique. Les hommes, en instituant leurs sociétés, ont dû imiter Dieu instituant la nature. Ils ont établi l'ordre; ils ont fait des lois dont plusieurs peuvent être nommées lois universelles, parce qu'elles ont reçu l'assentiment de tous les peuples. Supérieurs, par les facultés de l'âme, à toutes les autres créatures qui n'ont certainement à conserver ni titres, ni honneurs, ni ordre de succession, les hommes ont posé des bases certaines sans lesquelles rien n'eût subsisté parmi eux, comme rien ne subsisterait dans le monde, s'il n'était réglé par des principes d'une sagesse invariable.

L'amour paternel est l'affection prépondérante. Je le crois, du moins. Mais on a senti que la direction de la nature ne suffisait pas, dans le système social, pour assurer les rapports du père avec ses enfans, et de ceux-ci avec leur père. Les législateurs ont associé aux impressions naturelles une combinaison tout à la fois civile et religieuse,

afin de rappeler qu'on ne peut l'enfreindre sans crime devant Dieu et la loi. Ainsi, madame, quel que soit le cynisme de nos modernes, le mariage est l'institution bienfaisante qui prend l'homme dès le berceau, le conduit dans la vie, lui assure un nom, un avenir, des droits indépendans de l'injustice, de la prédilection et du hasard. Il offre les seuls plaisirs purs que l'on goûte dans ses plus beaux jours, et prépare un appui pour l'âge avancé, que l'isolement et les souffrances rendraient trop pénible.

Tâchons que cet état si noble ne soit pas à la merci de la dérision et du libertinage, et cessons de vanter comme les premiers des biens des satisfactions passagères établies sur les ruines de la pudeur et de la raison.

J'abuse de vos instans. Pardonnez au zèle d'un ami véritable qui vous supplie de lui accorder plus d'estime. Si jamais vous avez besoin de quelques avis, je m'efforcerai de vous en offrir de salutaires, aussi conformes à mes principes qu'à mes actions.

Trouvez ici, madame, l'assurance de l'attachement le plus respectueux et le plus sincère. Ce n'est point une simple formule chez moi, c'est l'expression d'une âme pénétrée de toute

la reconnaissance qu'elle doit à votre illustre famille.

Si cela vaut une réponse, mon Léonide, fais-la. Il croit avoir raison; mais ne souffre pas qu'on ait raison contre les amans. Moi, je me tais. Les jeunes femmes ne sont pas, dans le monde, pour se disputer avec des curés. Je pardonne au mien, à l'exception d'un article. Il se flatte de n'avoir qu'un langage, et m'en suppose deux. Halte-là. J'ai la duplicité en horreur. Je ne l'emploie ni avec mes ennemis, ni avec mes.... je veux dire avec mon amant.

LETTRE LVIII.

De beaux esprits plaisantent les idiots qui courent au lever du soleil; mais je te certifie que ces fadeurs ne détruisent pas le charme qu'on y éprouve.

Ce matin, cinq heures étaient à peine sonnées, lorsque je me suis mise en route, dirigeant mes pas vers le lieu le plus élevé de mes environs. Jamais je ne m'étais trouvée aussi leste, jamais

mon cœur ne fut rempli de sensations plus douces.

Déjà l'horizon se colorait, et quelques rayons du soleil parvenaient à la cime de mes hauts peupliers. Jalouse de leur bonheur, je me plaçai sur une éminence pour recevoir au moins les premiers regards que l'ami de la création abaisserait jusqu'à la terre. Je le vis alors dans tout son appareil; je vis son voile d'or se développer sur la nature, et je fus heureuse comme mes grands peupliers. Sa lumière vint se porter sur mon sein, j'y enfermai sa divine chaleur, bien fière de mon trésor. Cependant l'astre s'élevait dans toute sa magnificence. Quel éclat! quelle noblesse! Je le regardai aussi long-temps qu'il me fut possible; mais il fallut baisser les yeux devant un feu trop vif, qui me fit apercevoir de ma témérité. Léonide, il me brûlait. Grand Dieu! que doit être cet océan de clarté que des millions de lieues séparent de notre globe! Ce qu'on voit est comme une étincelle devant une immense brasier. Nous sommes de si petites bagatelles près des grands tableaux de la nature!

Je reviens au travers de ma prairie, la plus jolie de France et la plus aimable. Elle est environnée de plantations irrégulières, qu'aucun art n'a déshonorées. Sous différents massifs de chênes

et d'ormes, croissent des arbrisseaux de toute espèce, abandonnés à eux-mêmes, et qui se groupent au hasard. Une prairie, un bois, un ruisseau, voilà le trésor de la campagne. T'ai-je parlé de mon ruisseau? il est gentil tout-à-fait. Pour le gazouillement, je ne le citerai pas, non. Il coule tout bonnement, humble et médiocre, et trop heureux sans doute pour murmurer; mais il fertilise ce qu'il arrose, c'est là son mérite. Il n'est pas large, je le saute par tout; ce n'est pas sa faute. Personne, jusqu'ici, ne l'a fait élargir, et je ne commencerai point. Il est né petit: si je le changeais en rivière, ce serait lui voler ses eaux; dans l'été, il me les redemanderait. Ne touchons point à ce qui est bien, et ne nous éloignons pas trop des intentions de la nature. Vous, Monsieur, rapprochez-vous davantage de celles de l'amour. Ce soir, j'attends de vos lettres et des soumissions et des excuses. J'en ai besoin; j'ai surtout besoin de me croire aimée, cela console. Hélas! l'état dans lequel je suis ressemble beaucoup à celui du sauvage dont j'ai lu l'histoire je ne sais où. Le bonheur est pour moi, comme le soleil était pour lui. Il marchait avec persévérance du côté de l'orient, dans l'espoir d'arriver enfin là où il voyait cet astre radieux. Tous les matins, en s'éveillant, il tendait les

bras vers lui, et s'écriait : Quand t'atteindrai-je? Il voyagea des jours, des mois, des années entières, croyant toujours approcher du but. Enfin, il arriva sur les bords du vaste océan, et là se termina sa carrière. Il en est de même pour moi; je te considère, en dépit du curé, comme le *soleil* de mes jours. Les yeux fixés sur ce point, qui fait l'objet de mon ambition, je m'élance, conduite par l'amour, au milieu de la vie, et j'y trouve une nature en deuil, de longs déserts et des dangers sans nombre. Cependant je vais toujours. Quelquefois lasse de souffrir, rebutée par les obstacles, je suspends ma course, et je dors comme le sauvage; mais le vieil enfant qui me guide ranime mon courage et mon espoir. Le traître! saurait-il donc que sans atteindre à l'objet de mes vœux, j'arriverai au tombeau, qui sera pour moi la vaste mer où je m'engloutirai? Tu es capable de répondre : Ainsi soit-il, Minette.

LETTRE LIX.

Pauvre ami! quelles courses on t'a ordonnées! de Plaisance à Rome, et puis à Naples, et cette maudite pluie qui me glace et me morfond plus que toi! Si du moins après un voyage aussi pénible, je me trouvais là pour te recueillir et te sécher!... Va, crois-moi, je te réchaufferais aussi bien que l'ardent foyer devant lequel tu es resté pendant une heure. J'espère que rien encore n'a enlevé de ta mémoire le souvenir du déluge du 4 août. Nous avions été séparés tout le jour. Des arrivées de généraux, des revues, d'autres balivernes t'avaient retenu jusqu'au soir éloigné de ta Minette; mais il est une heure qui réunit les amans. Elle vint; avec elle vint aussi une pluie affreuse qui me faisait trembler pour toi, bien plus que le soir où je t'accompagnais. Combien j'avais tort! l'eau ruisselait de tes vêtemens; le tapis de ma chambre en était inondé; tu riais, toi: ô la bonne pluie, me disais-tu avec une grâce enchanteresse, le joli temps pour les amours! on ne rencontre personne dans une ville; c'est tout gain! vive la pluie à torrens!

Dans ton auberge napolitaine, dis-tu aussi, vive la pluie ? Et ce singulier compagnon de voyage, qui a baisé mon portrait, d'où lui vient cette ardeur ? quel hasard lui a procuré ma connaissance ? Tu es bien hardi. Mais ce qui me tient le plus au cœur, c'est cet abbé français qui a retrouvé mes lettres. Un porte-feuille rempli, et, chose inouie ! le faire redemander au son du tambour. Hé bien, mais voilà du nouveau ! cet abbé vous a rendu le recueil ainsi profané ! que m'importent ses complimens ? il peut les garder pour ses favorites, et la grâce que je lui demande, c'est d'oublier votre étourderie, votre tambour, et tout ce qu'il a pu déchiffrer, si toutefois il sait lire.

Et vous, dans vos lectures, avez-vous trouvé qu'à Gnide un amant pouvait semer dans les rues la correspondance de sa maîtresse, et la faire rechercher au son de la flûte ou de la lyre ? Dans cet heureux pays, monsieur, on ne perdait rien de sa belle, on n'était négligent ni léger ; on ne vous ressemblait guère, et c'est ce qu'on pouvait faire de mieux.

Vous verrez que mon portrait aura eu le même sort ; les fifres ou les trompettes auront redemandé le portrait de madame veuve de.... maîtresse de M. Léonide... du... régiment de dragons.

Vous auriez tout aussi bien fait de laisser votre porte-feuille dans ce cratère du Vésuve, où vous avez eu la fantaisie de descendre. Cela vous eût épargné le soin de le perdre une autre fois. Mais on a tout exprès de ces étourderies, on est bien aise de faire savoir qu'on inspire de grandes passions, que des femmes raffolent de nous au bout du monde. Je serais curieuse d'apprendre si vous auriez ordonné de battre la caisse au milieu de ce gouffre. Imprudent! qui vous accompagnait dans cette belle équipée? serait-ce le drôle d'homme qui baise ma figure, ou cette duchesse dont vous habitez le palais? Vous voilà bien niché; c'est fort tranquillisant. Pourvu que ce ne soit pas quelque duchesse de contrebande, offrez-lui mes respects, avec une fervente prière de ne pas se mêler de ce qui vous regarde. Si vous aviez par aventure égaré votre duchesse au fond du cratère, le tambour battrait pour elle à l'heure qu'il est. D'honneur, je suis furieuse : est-elle belle? est-elle jeune? est-elle aimable? parlez-moi d'elle; votre silence tiendra lieu d'une infidélité.

En finissant, je vous remercie de votre description du Vésuve; c'est dommage qu'elle soit si poétique. Où donc avez-vous pris cette masse d'épithètes? je ne vous savais pas ce talent. On

dit que les Anglais ont l'habitude de surcharger ainsi leurs pensées; mais grâce au ciel, vous n'êtes point Anglais, et ce qu'ils font n'est pas toujours bon à faire.

Cependant, mon ami, tes observations, dignes des plus grands connaisseurs, m'apprennent qu'un Vésuve est une fort étrange chose; il est ardent, c'est ce que j'aime en lui. J'en ai un tout petit dans le cœur, qui te rejettera, si tu agis mal, comme le grand rejette des laves, et tu feras une triste figure qui ne m'inspirera pas la moindre compassion. J'extravague : mais c'est ma vie depuis que je te connais. Les curés vous parlent de la raison comme d'une ancre qui retient le vaisseau contre l'impétuosité des vagues. Mais si l'ancre se brise, si la tempête m'entraîne sans ma participation, si elle me pousse vers toi... si, si... Heureusement tu fuis, voilà ce qui me sauve. Ce n'est pas la raison, c'est le calme des sens, pour ne rien dire de plus, qui est toute l'égide; qui est le garant de la vertu des femmes. Mais s'il est un bien que les hommes aient en commun avec les dieux, c'est l'amour, quand il ressemble à celui de Léonide et de Minette.

LETTRE LX.

Oui, mon ami, la vertueuse famille de Dominique recevra ton présent. Je le porterai ce soir, et en outre les petits enfans auront tous un baiser à ton intention. Ces preuves de ta bienfaisance me touchent autant que les plus belles protestations d'amour. Je sais qu'un bon cœur ne peut être un cœur ingrat, et plus les perfections du tien se découvrent à mes yeux, plus je suis convaincue de ton attachement, de ton estime et de la douce nécessité de t'adorer.

Je suis d'avance l'interprète de ces aimables créatures; ton nom va se mêler au mien et à tout ce qu'elles ont de plus cher au monde. Chaque jour, elles prient Dieu pour moi et leur mère, me distinguant par la qualification de maman riche; toi, tu vas devenir le papa riche. Continue; tes agrémens me rendirent folle, tes vertus me charment. Agrémens et vertus, que de biens dans un amant!

Adieu, et mille grâces pour le plaisir que je vais te devoir. Qui donne reçoit. Toute ma journée est heureuse, quand j'ai rencontré un pauvre. Si, par hasard, je me trouve sans argent, je me

détourne, non pour l'éviter, mais pour me sauver le chagrin d'un refus. Donner à l'indigence, savourer l'impression qu'on fait, sentir battre son cœur du bonheur de rendre heureux, c'est une manne céleste qui rafraîchit le sang, comme la rosée rafraîchit les plantes.

LETTRE LXI.

MA famille conjurée veut me faire renoncer à la campagne; je résiste à toute ma famille. Je suis chez moi, j'y suis libre, j'ai le ton très-haut et très-ferme : je sais ce que je fais en vivant ainsi : cela te convient. Sans doute, je ne dégraderai point mon caractère. Une femme célèbre a dit : « Les relations de parenté peuvent ne pas plaire, l'esprit de famille doit se conserver (1). » Je le conserverai, s'il n'exige pas le sacrifice de mes plus chers intérêts. Léonide, je ne retournerai point dans une ville qui me retrace des souvenirs trop enchanteurs et trop amers. Je te l'ai promis, je n'y retournerai point. Mes arbres, mon ruisseau, les plaines, les collines, les fleurs

(1) Madame de Souza, Eugénie et Mathilde.

de mille espèces me tiendront lieu d'un monde tumultueux et sot. De charmans objets adouciront le mal qui me tourmente; ils suspendront mes pleurs, ils sauront m'amuser et m'instruire. Ma campagne, beaucoup d'amour et beaucoup d'espérance, quelques talens, une harpe, des livres, un enfant pour notre cœur, un bon chien pour nous garder, de bonnes personnes autour de nous, un peu d'aisance pour les rendre heureuses : j'ai de tout cela, mon ami, qu'ai-je besoin de la ville? Ici, j'attendrai paisiblement un avenir réparateur; le ciel me l'enverra comme il m'envoie de l'amour; j'ai confiance en lui comme en toi, et je sais bien que la vie n'est pas une fête.

LETTRE LXII.

Je viens de faire une tournée sans autre compagnie d'abord que ma corbeille et mon parasol. Je pourrais me passer de celui-ci. Depuis ma visite au soleil, j'ai une teinte africaine sur la figure. Ce chien de soleil m'a traitée avec fort peu d'égards. Je m'étais abandonnée à son ardeur sans voile et sans obstacle, tu le sais. Je lui avais même offert mon sein avec assez de complaisance. Le dieu, qui s'animait de plus en plus, a laissé sur

moi une impression que les frimas seuls pourront effacer.

Ma corbeille, amie fidèle, contient toujours quelques-unes de tes lettres les plus aimables, et des stéréotypes que je lis par-ci par-là. Tout en marchant, après deux heures de route, je suis arrivée à un ermitage qui m'était inconnu. J'apprends d'un vieux jardinier que cette maison appartient à un M. Robert, et qu'il y demeure avec sa femme, un cousin et deux enfans. J'enviai le sort de M. Robert. Oh ! que ce petit ermitage me parut enchanteur! Je le saluai; je les salue encore ces lieux presque sauvages où la bonté, l'hospitalité, où mille vertus ont fixé leur séjour. Comme je fus aceueillie par cette famille! Elle avait entendu parler de moi. Léonide, conçois-tu l'orgueil et l'ivresse qui s'emparèrent de mon cœur? On m'appela le génie protecteur de la contrée, la mère des pauvres. Quelques bienfaits répandus par hasard avaient été connus de ce bon ménage, et je sentis qu'on ne songe guères aux malheureux, puisqu'on s'occupe ainsi d'un individu qui les secourt.

M. et madame Robert sont retirés depuis quatre ans dans cette propriété qu'ils ont acquise avec les débris de leur fortune. Ils ont une fille de quatorze ans, jolie comme les Grâces, et un fils

de dix-huit, passionné pour la peinture. Le cousin, nommé George Robert, assez riche, dit-on, a toute la mine d'un original ou d'un imbécille. Il paraît que c'est un savant pétri d'arabe et de grec.

J'ai parcouru l'habitation, elle est divine. Quelques rochers la bornent du côté du nord. Il en descend une source qui vient arroser un petit pâturage et des jardins parfaitement cultivés. De très-grands chênes ombragent tout ce qui se trouve au midi. Un peu plus loin, dans un espace de cinquante pas, règne une haie vive composée entièrement de superbes lauriers. On croirait ce lieu consacré au dieu Mars ou à des héros : l'union de ces deux arbres a quelque chose d'imposant et de religieux. Quelle herbe molle et fraîche la petite source fait croître dans la prairie du hameau! Quelle quantité d'oiseaux j'ai aperçus de toutes parts! Cela prouve à la fois la bonté du pays et celle des habitans.

Des troupeaux magnifiques, une nuée de pintades, de canards, de poules, de cygnes, de lapins, de colombes, voilà ce qui compose la société de la famille Robert. Je visitai la demeure de ces bons commensaux. L'étable me plaît infiniment. J'y remarquai un ordre, une certaine recherche dont je n'avais aucune idée. La partie

où reposent les animaux est élevée d'un pied au-dessus du sol et pavée avec soin. On change la litière chaque jour, et l'on ne souffre aucun insecte malfaisant. L'air s'y renouvelle et s'y purifie sans cesse par le moyen de petites ouvertures pratiquées avec art. J'aurais dû commencer par le logis des maîtres; c'est ce qui m'intéresse le moins, depuis que je me suis faite demi-paysanne. Je cours au verger, je cherche la fontaine, je regarde les arbres de la tête au pied. Quand j'ai fini mon inspection extérieure, j'aime à retrouver au dedans une simplicité qui se marie très-bien avec le négligé de la nature : des murs blancs, quelques tableaux, point de dorure, des lits frais, mais sans luxe, des jeux de famille pour les soirées d'hiver, une bibliothèque pas trop futile, des atlas et des cartes pour courir la terre au coin de son feu. Je viens de te donner là, mon Léonide, tout ce que possèdent MM. Robert. Je crois que ce sont des gens heureux, et voilà une société que Dieu m'envoie, je sens que je vais l'aimer.

LETTRE LXIII.

Il est bien étonnant, mon ami, que les anonymes de..... ne t'aient pas déjà instruit de mes nouvelles folies. Madame Elnaïs de....., et ses deux sœurs Léïode et Césarine, s'agitent d'un pôle à l'autre pour me déchirer soir et matin. Ce sont de vraies horreurs que ces femmes, minces créatures sans esprit, sans beauté, sans talens, sans mœurs, et jalouses. Mais de quoi jalouses? de leurs plaisirs plus que de leurs amans, des prudes tombées en ruine, de brûlantes demoiselles qui, toutes fières d'avoir pu cacher une foiblesse, viennent s'élever contre l'intempérance des dames. Elles critiquent hautement ma *vie de chartreuse*, elles me donnent pour distractions toutes les connaissances qui me restent sur la terre. Comment! c'est d'abord G*** qui t'a remplacé. Après celui-là, c'est M. de L***; l'aide-de-camp est venu ensuite. Il s'est retiré devant le général aux sorbets; j'ai quitté le général; et dans huit jours, j'ai voltigé à la suite de deux ou trois aimables, que j'ai relancés chez ma tante.

A mon retour, j'ai choisi le curé, parce qu'il est seul; je le traite en époux, et le laisse planté là lorsqu'il m'arrive quelque chose de mieux. Comment peuvent-elles oublier mes laquais?

O les impies! les scélérates! Dieu de bonté, qui donc a fait les femmes? Quelle race coupable ou quelle dégradation dans l'espèce! Un air si doux, et du fiel et du poison à pleine bouche! Elles savent sourire, minauder, folâtrer. On les croit tout entières au plaisir, et dans le même instant elles vomissent le blâme et l'imposture, comme si elles se débarrassaient d'une humeur suffocante. L'aînée de ces trois gorgones se dit belle; elle se dit excessivement jeune. J'avoue qu'elle cesse d'effrayer lorsqu'elle est peinte, et que, si elle se dépaysait, les flatteurs ne lui donneraient peut-être que trente-six ans. Sa sœur, la petite Césarine, ô mon dieu! qu'elle est mal conseillée! La connais-tu, cette demoiselle? Elle est d'une ardeur extrême, c'est un lutin. Je crois qu'elle a dix-sept ans. A quinze ans elle était mère, cette demoiselle. L'aventure fit un bruit effroyable, et n'a pu la rendre sage. Elle va se marier, dit-on. Un épouseur provençal ne s'est pas déconcerté pour un enfant. Des amis lui ont fait quelques représentations. Un enfant, a-t il dit, quoi! n'est-ce que cela? Hé bien! c'est bon, je

l'épouse comme veuve. Parlez-moi des gens commodes.

Je tiens ces nouvelles de Cécile, revenue enfin de la capitale. Cette amie me défend, elle défend tout ce qu'on attaque par méchanceté. Aussi, ma Cécile est un ange ; c'est la seule femme qui ait près de toi une place dans mon cœur.

J'ai porté ton offrande aux Dominique ; je n'ai parlé qu'à la mère. Son époux et les enfans fatigués d'une longue course dormaient paisiblement. Je me suis bien opposée à ce qu'on les réveillât. Rien n'est sacré comme le sommeil du malheureux. S'il dort, c'est un homme qui respire après s'être délivré d'un fardeau bien lourd : dans l'oubli de ses peines, il retrouve des forces pour les supporter de nouveau. Il faut, mon Léonide, que je ne te suppose pas beaucoup de peines ; car je ne serais nullement tentée de respecter ton sommeil, si j'étais assez près de toi pour le troubler.

LETTRE LXIV.

A HUIT ANS, je jouais avec des poupées et des polichinelles. Une jeune gouvernante me disait : S'ils sont bien sages, il faut les marier et les faire coucher ensemble. Je me demandais : Que signifie se marier et coucher ensemble?

A neuf ans, j'allais me promener avec ma femme de chambre et un petit cousin. Au retour, on disait à ma mère : ils ont été bien doux, bien gentils, ils se sont pris le bras comme deux petits amoureux ; et je me demandais toujours, que veut dire amour, amoureux?

A dix ans, j'étais plus instruite. Une certaine personne faisait l'objet de mon attention ; elle quittait son ouvrage, croisait les bras, se levait, se frappait d'impatience sur les genoux, murmurait, se dépitait. Elle allait vers la porte, vers la fenêtre, et répétait ces mots : Il ne viendra pas ! Enfin arrivait un monsieur qu'elle grondait beaucoup. Mais il s'asseyait près d'elle, et tous les deux se regardaient d'une façon bien singulière et bien tendre.

Mes douze ans s'accomplirent. Un jour.... Ce

tu es mon thermomètre, un mot de toi me fait varier en bien ou en mal. Tu me trouveras plus vive que toi dans les preuves de mon attachement, si je suis certaine du tien; mais je serai d'un degré plus froide, si vous vous refroidissez. On a dit à Cécile qu'un autre intérêt vous occupe, et qu'une Napolitaine a remplacé la Française. Ce sera votre dame du cratère. Cela est-il vrai, méchant homme? Suis-je destinée, comme le croit ma tante, à pleurer un ingrat? Mais je ne ferai point de reproches, sachant d'avance ce qui doit compenser ma douleur. Sûre de n'avoir aucun tort, je ne montrerai aucune faiblesse, et toutes mes larmes ne seront pas également amères.

J'ai donc une rivale à Naples? Êtes-vous bien heureux près d'elle? Agissez sans façon. Si vous avez résolu de me quitter, entourez votre maîtresse de tout mon amour et de toutes mes folies; je vous y autorise, pour le coup. Cela aiguisera les sentimens de cette perfide ultramontaine. Vous en agîtes ainsi avec moi, quand vous renonçâtes à la grand'maman. La connaissance que j'acquis de cette passion mourante ne diminua pas la mienne. Nous aimons les sacrifices. La vanité demande que vous fassiez de moi un portrait enchanteur. Supposez mille qualités que je n'ai pas, afin de pénétrer votre chère idole de tout

son mérite et du mien; il importe qu'elle sente ce qu'elle vaut en fixant un homme tel que vous, et sans doute elle fera tout pour effacer une maîtresse accomplie. Crédule amante, il te quittera pour une autre; lisez-lui ce que j'écris là, et dites-lui de plus que je la hais. Hélas! nous aimons par faiblesse, et par présomption nous nous croyons aimées. Cette femme trahie à qui nous succédons n'avait rien de ce qui nous distingue. Il le jure, l'homme qui rampe à nos pieds; nous sommes enfin la réalité de cette chimère qu'il a désirée tant de fois, la seule divinité qu'il puisse idolâtrer toujours; ce n'est plus sa tête, c'est son cœur que nous remplissons. Folles! On nous l'a déjà dit; mais ici c'est la bouche d'un autre; et nous le croyons précisément aussi parce qu'un autre nous a déjà trompées.

Pour terminer votre rôle, faites entendre à cette merveille que j'irai moi-même à Naples dans le dessein de.... Oui, j'irai; je veux la voir, l'entendre, la battre, la mordre, la déchirer. Cependant je suis tranquille jusqu'ici, et vous le comprenez de reste. J'écrirais bien autrement si je croyais aux propos. Mais on me calomnie moi-même, et je sais qu'on a tort, cela console un peu.

LETTRE LXVI.

Que Pompéia soit bénie entre toutes les villes ! Ta lettre datée de ce lieu charmant me fait un bien inexprimable. Je l'ai relue à minuit, avant de m'abandonner au sommeil. En me réveillant, je respirais avec une facilité inconnue : il me semblait que j'éprouvais un plaisir enivrant. Parfois il m'est arrivé de me sentir éplorée au milieu de toutes les délices. Un trait aigu me blessait cruellement, je souffrais d'être heureuse, je m'indignais de ma faiblesse. Hier, aujourd'hui, à chaque minute, je n'ai su que m'applaudir de ces garans de ma félicité. O Pompéia ! que je t'aime ! Mon Dieu ! permets que cet enchantement s'étende sur l'avenir, et qu'il triomphe des caprices du sort !

P. S. Je n'approuve pas vos petits voyages dans les îles. Je crains les Anglais ou les pirates. Reste à terre. Cependant, s'il faut que tu me désobéisses, je te recommande à Neptune ; et comme on ne doit pas s'embarquer sans biscuit, je t'envoie cent baisers pour ta route : ménage-les, et sois prudent.

LETTRE LXVII.

AU CURÉ.

VOTRE troupeau de fidèles peut-il se passer de vous pendant deux heures? Se comporte-t-il assez bien pour que son pasteur se permette d'assister une jeune pécheresse qui veut aller à la rencontre d'une autre? Celle-ci est une jolie femme qui n'est pas trop fragile, et qui vient dans ce lieu de recueillement pour prendre de vos sages leçons et tant soit peu des miennes. Que ceci ne vous surprenne point. On dit que les extrêmes se touchent; les jeux et les devoirs peuvent s'allier ensemble, et les antagonistes s'embrassent à la fin. Pourquoi les deux amours, le divin et le profane, seraient-ils des ennemis irréconciliables, eux que je soupçonne de la même famille?

Ma Cécile ne vous est point inconnue. C'est cette autre *extravaguée* qui, un jour, à B...., où vous étiez venu me voir, enleva votre bréviaire et mit à sa place un recueil de poésies érotiques. Vous dîniez chez moi. Cécile vous trouva fort aimable; elle jugea bien, ce qui n'arrive pas tou-

jours aux femmes, lorsqu'il s'agit d'un homme de votre robe. Comme vous aviez prétendu n'avoir jamais ouvert un poëme de ce genre, elle me dit à l'oreille : Je veux que ce soir il en ouvre une douzaine.

Je ne fus point complice de la substitution qu'elle fit. Ayant observé le livre saint qui reposait près de votre chapeau, elle choisit dans ma bibliothèque ce poëme qui avait à peu près le même format. Le lendemain, je me doutai de sa malice, lorsque vous fîtes *réclamer votre bréviaire en échange du mien*, et que vous m'écrivîtes que, par inadvertance, vous aviez fait une bien lourde méprise. Ce n'était qu'une folie de Cécile. Je l'enverrai à vos genoux, pour que vous lui infligiez quelque pénitence bien acerbe.

Mon digne curé, je suis seule, je vais sur la grande route, il faut que vous m'accompagniez, et je vous attends ce soir à cinq heures.

Quoique je n'écrive plus à des curés, mon cher Léonide, j'avais besoin du mien, et j'ai hasardé le billet dont tu viens de lire la copie. Il t'apprend que Cécile vient chez moi. Je la garderai aussi long-temps que son époux le permettra. Nous nous aimons depuis notre enfance, elle a mes secrets, elle va me devenir encore plus

précieuse; ô mon Léonide! j'aurai quelqu'un avec qui je pourrai sans cesse m'entretenir de toi et de nos projets.

LETTRE LXVIII.

Est-ce que tu t'imagines, dans ton pays de Naples, que je ne pourrai pas me procurer l'Arioste et Métastase, et te rendre, avec leur secours, citation pour citation? Tu me regardes comme une ignorante, moi qui sais presque l'italien, et qui ai bonne envie de comprendre la poésie de Virgile. N'ai-je pas étudié tout cela pendant deux ans? Il est vrai aussi que, depuis deux ans, j'ai assez bien réussi à l'oublier. Mais toi, tu deviens presque ennuyeux avec tes passages copiés et tes notes explicatives, comme si j'avais tant besoin de ton génie pour concevoir celui des autres.

Je vois que l'air de l'Italie agit beaucoup sur vos organes. Il vous donne la manie de la science. Au nom de tout ce qu'il y a de sacré, ne deviens pas poëte, tu me ferais mourir de chagrin. Sais-tu encore une chose? c'est que je n'estime point un amant qui cite. L'amant est riche de son propre

fonds, et n'a recours aux pensées des autres que quand il ne pense plus lui-même. Alors, il les prend comme un texte, et fait, tant bien que mal, une amplification ; c'est de l'esprit à bon marché, mais ce n'est pas l'esprit du cœur, et tu m'obligeras de t'en dispenser. Si je hais le ramage sentimental et ses niaiseries, je le préfère encore à l'absence complète du sentiment. Dans vos dernières, il est assurément fort rare.

Voici ce que disait madame N.... que vous connaissez; elle a trente ans. Sur ces trente ans, elle en a vécu douze dans un grand monde où quelques Lovelaces l'ont manégée à outrance. Elle a donc beaucoup appris à ses dépens. Un jour que je fus obligée de passer avec elle trois heures dans le babil, elle me donna des leçons que je vais essayer de vous rendre.

Peut-être, me disait-elle, vous n'avez vu encore que le brillant de l'amour. A son aurore, il est extrême, il est divin, il se suffit, il a trop pour lui. Au milieu de sa carrière, il perd de ses couleurs, son feu pâlit, il s'étonne de n'être plus lui-même. Ce n'est rien encore. Malgré ce principe d'altération, nous pouvons nous regarder comme aimées, il n'y a de détruit que la moitié de l'illusion. Mais soulevez le bandeau pour examiner votre amant; pesez-le dans sa correspondance et

dans ses actions; comparez ses phrases aux premiers mots qui échappèrent de sa bouche ou de sa plume. Dans la chaleur de la passion, il n'a cité personne; il n'a même pas songé qu'il existe des livres sur la terre. Si on lui parle d'une belle description de l'amour, il la dédaignera; ce n'est que du marbre pour son cœur. Lorsqu'il aimera moins, il chargera ses lettres d'érudition, il cherchera du remplissage, et muet intérieurement, il fera parler les anciens et les modernes. Elle ajoutait, avec un calme désespérant : Ces remarques ne m'ont jamais trompée. Défiez-vous de votre amant, lorsqu'il cite à toute page et qu'il se perd dans le vague des discussions. Défiez-vous de lui quand vous le verrez agité, mal à son aise, embarrassé de sa personne. Les plus petits détails nous éclairent. Lorsqu'il regarde fréquemment à sa montre, lorsqu'il prétexte un rendez-vous indispensable, lorsqu'il éloigne ou abrége ses visites, etc. etc., dès-lors ce n'est plus votre amant; rompez vite, il y a toujours une sorte d'humiliation à recevoir son congé.

Léonide, toutes ces remarques ne te concernent pas, mais j'ai frémi en me les rappelant. Mon principal sujet est toujours l'amour, même dans les bagatelles que je te raconte et que je t'ai promises. L'amour, au milieu de tes dissertations acadé-

miques, ne figure que comme accessoire. Cela n'a pas le sens commun. Je crains de te porter de l'ennui, et tu sembles te battre les flancs pour m'en abreuver. Dis-moi que tu m'aimes, tourne cette vérité comme tu voudras; je la préférerai, par exemple, à ton monologue sur l'influence des arts.

Huit pages superbes, vingt auteurs, trois ou quatre peuples ressuscités, des chefs-d'œuvre de tout genre, des conséquences admirables.... Oui, oui, ces discours sont très-beaux; ils peuvent m'instruire, je les lis, je les médite, parce qu'ils viennent de toi; mais, en vérité, tous ces gens-là, mon bon ami, ont bien peu affaire avec le cœur de Minette, et la protection dont tu les honores ne m'empêche pas de les maudire, si tu ne les accompagnes sans cesse d'une aimable peinture de tes sentimens, de tes désirs, de tes souffrances. Malheureux! vous n'avez plus, peut-être, ni désirs, ni souffrances. Si tu en conserves, ne crains pas les redites. Le fond du cœur est inépuisable, et celui d'un amant est toujours plein. Mais quelle erreur! il n'y a rien dans le cœur d'un homme; c'est le nôtre que l'amour a choisi pour sa résidence. L'amour s'expatrie quand, par hasard, il va trouver le cœur d'un de vous autres. Les hommes sont d'affreux objets, ne t'en dé-

plaise. Je t'aime cependant, mais ne te tourmente point avec l'influence des arts sur la vie humaine, et livre-toi sans réserve à l'influence de l'amour. Quelque folie qui puisse en provenir, tu ne m'offenseras jamais, si le cœur sert de guide à ta plume.

LETTRE LXIX.

Cécile m'a confirmé ce qu'on débite sur toi et sur ton enthousiasme pour Naples. Les méchans vont jusqu'à dire que tu avais sollicité une mission dans ces pays éloignés. Serais-tu de ces hommes qui, avant de trop s'engager dans une affaire de cœur, ont déjà combiné le moyen d'en sortir? Une fois assurés de ce moyen, ils y vont tête baissée. Je conçois que pour une âme délicate, il est plus aisé de bien commencer que de bien finir. On est si sot quand on se quitte! Le désenchantement, s'il arrive, doit être le plus grand et le plus bête de tous les malheurs. Nous n'en viendrons jamais là, malgré tout le remue ménage de l'envie, de la médisance et du temps. Je te connais, mon Léonide; et je ne sais voir en toi que des vertus. C'est sur une base d'hon-

neur que mon amour est assis : un être commun ne pouvait m'inspirer un sentiment profond et durable. Si l'amour a bien encore des momens où il se fait des reproches, ce qui les adoucit, c'est de penser que nous avons dû le nôtre à un ensemble de qualités honorables et même surnaturelles. Que deviendrait-il, si nous déchirions de notre propre main l'enveloppe qui le conserve et l'embellit ? Excuse les leçons de ta Minette, elle ne t'en donnera jamais qui ne soient d'accord avec tes intérêts et l'estime que tu te dois à toi-même. Je ne te passerai rien de ce qui te rabaisse. Répète que j'ai une tête incandescente, je souscris à ton opinion ; mais si je m'aperçois que tu donnes dans les extrêmes, sois content de me trouver assez de calme pour t'avertir et te ramener. Minette n'est pas toujours folle, à moins qu'amour et folie soient décidément synonymes. D'excellens esprits le croient. Ce que je désire, si jamais on refait le monde, c'est qu'on mette la même affinité entre amour et bonheur. Quel jubilé pour ceux qui jouiront de cette merveille ! Pour moi, je ne jouis plus que de mes larmes, larmes de nuit et de jour, larmes pour toute récréation. Et tu le sais, Léonide, tous mes plaisirs ont été troublés. Plus ils m'ont semblé vifs, plus je les ai crus dangereux ;

hélas ! et je craignais encore de les voir finir. Une tristesse involontaire venait me saisir jusque dans tes bras. Tes efforts pour m'en distraire étaient inutiles, et ne pouvant la dissiper tu la partageais. Cette mélancolie, qui dans des caractères tels que les nôtres se mêlait aux plus doux égaremens, ne nous présageait-elle pas les malheurs qui nous menaçaient ? Dans ces temps, je fis un songe extraordinaire. Je me trouvai, à mon réveil, inondée de pleurs et malade à mourir ; j'étais heureuse pourtant. Mais quelques momens après..... O mon Léonide, je ne suis pas superstitieuse, mais tu conviendras que ce songe, dont je ne pus me rappeler la moindre circonstance, était occasionné par le pressentiment d'une horrible infortune. A peine éveillée, remise à peine de la commotion que je venais d'éprouver, on apporte l'ordre indigne qui t'enlevait à ton amie.

Ton domestique savait seulement que tu devais déjeuner chez moi. Il te croyait à la campagne, il vint et remit à Auguste cette affreuse dépêche. Lorsque tu l'ouvris devant moi, comme tu composas bien ta figure ! Que les hommes sont fourbes ! Tu me dis avec indifférence et sang-froid : A quoi pensent-ils de m'envoyer à cette heure un état de situation ? Bourreau ! que c'était

un bel état de situation pour moi ! C'était votre ordre de départ et l'arrêt de ma misère.

Depuis quelque temps..... Depuis que j'étais coupable, une voix secrète retentissait dans mon âme : elle me criait que je jouissais des seuls instans de grâce qui m'étaient accordés. J'étais tourmentée, inquiète, souvent plaintive. Cette coupe de volupté présentée par ta main n'avait pas toujours même douceur. Au fond, je trouvais du fiel. J'aurais pu braver près de toi tous les périls étrangers à mon amour ; mais l'idée de te perdre me poursuivait au sein de mes félicités les plus vives. Léonide, je crois que j'avais des remords ; ce sont eux qui me troublaient, un Dieu me punissait, et cependant j'ose encore regretter ces jours si rapides. Je t'avais, c'est tout dire ; je ne pouvais que perdre et descendre. Que de dédommagemens tu me dois, mon Léonide ! Que de pleurs tu es contraint d'essuyer ! Pourtant, ces larmes n'ont pas toujours été sans quelque douceur. Elles m'apprenaient que des chagrins d'amour, il s'élève un amour plus vif encore que celui qui ne fut jamais tourmenté. Plus je souffre, plus je serai heureuse en te revoyant. Mais combien tu tardes ! Au moins, si un génie compatissant chassait loin de moi les tableaux qui m'égarent ; s'il m'enlevait mon

imagination..... Mais j'ignore à qui m'adresser. Je prie, et je prie en vain. Est-ce que le ciel ne répond plus à la terre? Nul ne prend pitié de moi. On me laisse des souvenirs brûlans, un sang irrité, pas la plus légère consolation pour assurer le repos de mes nuits, des nuits éternelles dont l'insomnie prolonge encore la durée. Joins à cet embrasement de tout mon être, à l'heure où je t'écris, une heure du matin, joins à cela, te dis-je, une saison d'une chaleur extrême, et songe que

Du feu des nuits le feu d'amour s'augmente.

Juge ensuite de l'état de Minette.

LETTRE LXX.

Il est des gens qui prétendent que la chasse est un plaisir de dieux et de héros. « Ils ont parfaitement raison; mais je ne suis pas de leur avis. » C'est une phrase favorite du savant cousin de M. Robert, et je ne suis pas éloignée d'en dire autant. Oui, allez chercher un chevreuil et trouvez des sangliers en colère, voilà une douce jouissance. Espérez un divertissement salutaire,

et mourez de frayeur malgré vos compagnons d'armes. J'en avais cinq tout équipés comme des Dom Quichottes, et de plus nous figurions, Cécile, Volsinie, nièce du curé, et Minette.

Ce Saturnin m'avait donné là une belle idée. Je le rencontrai hier et je le grondai très-fort sur la colline du soleil, ce lieu où l'astre incendiaire m'a si peu respectée. J'y arrive au moment où ce brigadier de nos gendarmes interrogeait avec humeur un vieillard mal vêtu et tremblant. — Parle, qui es-tu ? — Je suis bien coupable, monsieur. — Contrebandier? — Non. — Voleur? — Plus que cela. — Ah ! misérable, tu es un assassin ! — Oh ! non, non, monsieur. — Qu'est-ce que tu es donc? — Pauvre, madame, bien pauvre, disait-il en s'adressant à moi. Il me tendait ses deux bras, et c'était moi qu'il venait chercher. Ses longues infortunes lui avaient appris qu'être pauvre est le plus grand des crimes chez les nations civilisées.

Saturnin me dit ensuite : Madame serait-elle curieuse de nous voir forcer un chevreuil ? Ce bois en est rempli : vous vous embusquerez près de l'étoile, et nous ferons de manière à ce que la bête vienne tomber devant vous. J'acceptai pour aujourd'hui.

Le pasteur était des nôtres, avec Marcel le

forgeron, le plus habile veneur du pays, un autre gendarme et Auguste.

Ce matin, à sept heures, le curé était chez moi, un fusil à la main et sa nièce au bras gauche. On part : mais aller à pied à la chasse et n'avoir pas même de lance..... Oh, fi donc! Nous envoyâmes chez le maire qui nous prêta trois hallebardes, qu'au bon temps de la révolution, il avait eues pour la force armée du village. Nous les prenons, Volsinie, Cécile et moi.

Saturnin et le forgeron marchent en avant. Le curé suit. Deux chiens de basse-cour et un roquet noir paraissent immédiatement sous les ordres de Médor, ce chien par excellence que tu m'as donné. Après quoi c'était Diane, que représentait modestement ta maîtresse escortée de ses deux nymphes.

Nous avions des jupons courts, de grands chapeaux, l'air passablement espiègle, la pique en main, et jamais peut-être trois éventées n'ont eu pareille verve de gaîté. Mon ami, il faut me pardonner ces petits momens de folie. Nous n'avancions qu'en riant, c'était le rire inextinguible de la fable; il avait gagné Volsinie même, qui n'est pas rieuse.

Nous étions bien loin encore, lorsque nous avons aperçu le pasteur gesticulant avec un

mouchoir, et nous indiquant qu'il fallait arriver. Enfin nous arrivons, et l'on nous conte que les chiens étaient sur la voie, et que nous devions prendre nos places. Nous sommes donc allées vers l'étoile ou le centre du bois, et nous n'avons pas voulu nous séparer. Cachées toutes trois derrière le même arbre, nous attendions la bête et les chasseurs. Le curé rentra dans le taillis où les chiens faisaient leur sabbat. Tout-à-coup nous voyons passer un lièvre qui excite notre ardeur guerrière, et nous nous élançons la pique en avant; mais nos menaces n'ont pas produit un grand effet, le lièvre a regagné les buissons avec assez de calme. Un instant après, nous entendons une décharge d'artillerie dont l'explosion nous renverse toutes les trois, et nous voilà dans une touffe de charmes criant au secours, au secours! Personne n'est venu; mais alors s'est fait voir un énorme sanglier tout en furie; on l'avait blessé à la tête. Oh dieu! quelle était notre situation! J'en frémis encore, et mon sommeil en sera troublé pendant quinze jours. Cette horrible bête nous a regardées très-fixement, elle avait l'air étonné de nous trouver là : certainement, elle n'avait jamais rien vu d'aussi joli. Les cris des chasseurs la décidèrent à partir.

Le forgeron et Saturnin écumaient de rage; ils

juraient qu'avant vingt-quatre heures ils auraient le monstre. Je n'assisterai point à la fête, en voilà bien assez.

Où étais-tu toi, Léonide? Tu ne sais jamais être près de moi quand j'ai besoin de ton aide. Ces hommes ne s'entendent qu'à désoler le repos des jeunes femmes. Ils les agitent, ils les vexent de toute manière; au jour où ils pourraient peut-être rendre un service, ils ne sont plus là. Aussi les hommes ne sont pas précieux autant que les amantes se l'imaginent: mais les amantes éprouvent beaucoup, et raisonnent mal. Toi, tu n'as guère plus de sentiment que de raison. En attendant qu'il t'en vienne, reçois le salut des trois Amazones, et que Dieu te préserve des sangliers!

LETTRE LXXI.

O mon ami! mon ami! écoute donc ce qui vient de se passer chez moi. Hier soir, Cécile me quitte à neuf heures et rentre dans son appartement. Tout à coup j'entends des accords parfaits et plusieurs instrumens maniés avec un talent merveilleux. Étonnée au dernier point, je cours à ma fenêtre; mais la nuit était sombre, je ne pus

rien distinguer. Un trépignement de chevaux se mêlait si fréquemment à l'harmonie, que je crus qu'il y avait un régiment dans l'avenue. La musique cessa. Quelqu'un que je ne reconnus point s'approcha de la maison, et dit : C'est bien ici que demeure madame la comtesse de.... Auguste répond affirmativement. Alors on apporte de la lumière. Miséricorde ! j'aperçois une foule de dragons habillés précisément comme toi, et me voilà descendant les degrés quatre à quatre, ne sachant ce que je faisais, ce que je disais, ce que je devais penser. Cet uniforme m'avait bouleversée.

Un des dragons vient à moi, et me dit à l'oreille : Aimable Minette, c'est de la part de Léonide. En même temps, il renverse sur moi une grande corbeille remplie de fleurs.

A la vue de ces habits, au nom de Léonide, mille sensations viennent m'agiter. Léonide! me suis-je écriée, Léonide! où est-il? qu'est-ce que tout cela signifie? où est Léonide? Ma tête se perdait; je pose ma main sur mon front, et vais chercher un appui contre la porte, sans savoir si j'existe, si je dors, ou si je rêve.

Effrayé de mon état, ce militaire qui m'a déjà parlé, dit vivement à Auguste : Elle se trouve mal, mon dieu! qu'ai-je fait ?

Ayant reconnu cette voix, j'ouvre des yeux stupides; ils se promènent sur plusieurs jeunes gens que je n'avais jamais vus. J'ai appris ce qui suit.

Mon amie a voulu me donner un bouquet de sa façon et de la tienne, pour le jour de ma fête. Elle a prié quelques-uns de ses parens de se procurer des habillemens de dragons. Ils ont accepté avec transport, charmés, peut-être, de voir cette héroïne que l'amour a reléguée dans les bois : ils ont eu le même uniforme pour Cécile.

La présence de ces étrangers m'imposait la nécessité de me contraindre. J'ai beaucoup souffert, je souffre beaucoup. On m'a dit que c'était ma fête : je l'ignorais. Je n'ai de nom que celui de Minette, puisque je l'ai reçu de toi : et puis-je connaître des fêtes lorsque tu es absent? Je n'espère plus rien d'heureux. Cette aventure a trop bien ranimé toutes mes douleurs. Il me semblait qu'on jetait de l'eau glacée sur une plaie mise au vif, et je me sens tourmentée d'un malaise inconnu. Jamais mon sang n'a été dans une pareille stagnation; il refuse de circuler; et puis tout à coup il s'échappe, il se précipite, il me dévore. Depuis, la migraine ne m'a point quittée. Que dis-je avec ce terme imbécille de migraine? j'ai la fièvre de la tête aux pieds, une respiration par saccade, une masse de plomb sur la poitrine.

Je n'accuse pas Cécile. Elle a voulu, sans trop réfléchir, me causer une surprise agréable. Son seul tort est d'avoir mêlé ton nom à cette petite sérénade. Mais est-ce sa faute si je t'aime, si mes sens sont en combustion, si toute ma vie est la proie d'un sentiment impitoyable? Cécile pleure; elle me trouve changée; elle a demandé un médecin : elle est trop prévoyante, ma Cécile; ce ne sera rien, rien absolument. Léonide, adieu : il y a comme des nuages qui se croisent devant mes yeux. Ils ne gagneront pas mon cœur, ils n'altéreront jamais la pureté de ton image.

P. S. Cécile a raison. Je viens, par hasard, de m'apercevoir dans une glace; je suis d'une pâleur effrayante, je suis laide. Si j'allais être malade!... J'ai des frissons continuels.... Ah! je me trompe peut-être; quelques heures de sommeil vont dissiper tout cela.

LETTRE LXXII.

Cécile veut bien être le secrétaire de ta Minette; ainsi, mon Léonide, cette lettre aura un double mérite à tes yeux. Ne t'afflige pas, au moins, cher ami. Le médecin, les gardes, et jusqu'au curé, tous s'imaginent que je suis malade sérieusement. Je n'en crois rien, mais je cède à leur volonté, pour ne contrarier personne. On m'ordonne de rester couchée, on me défend de lire, j'obéis. On interdit la parole à Cécile et à Marianne; comme je n'ai qu'elles de connaissance autour de moi, la conversation est bientôt finie. Alors, gisante déjà comme une morte, les bras cachés, les yeux fixes et l'âme bien attristée, je rêve à toi, je rêve à Dieu, aux archanges, aux élus. Je vois des magnificences infinies. Mille rayons de gloire m'éblouissent; une troupe de bienheureux de tout âge et de tout rang paraît m'accueillir d'assez bonne grâce : est-ce qu'ils auraient déjà des ordres pour cela? Que sais-je? J'ai, dit-on, une fièvre tierce; il y a long-temps qu'une fièvre permanente me consume; je mourrai avec elle, mais pas si tôt.

Cécile, qui a déjà murmuré vingt fois, me rappelle l'injonction du docteur : bouche close, repos, silence, immobilité. S'il n'est pas habile à guérir, je vois qu'il prend soin de me préparer d'avance.... Adieu; Cécile impatientée quitte la plume.

LETTRE LXXIII.

AU MÊME, DE LA MAIN DU CURÉ.

Cinq mortels jours se sont écoulés depuis que Cécile t'a écrit ma dernière lettre. Les médecins, pour ne pas avoir tort, me rendent malade à l'envi. Chaque jour, ce sont de nouvelles ordonnances, c'est-à-dire de nouveaux poisons; je suis exténuée par les remèdes. De quelque cause que provienne ma langueur, je trouve maintenant qu'il y a grande altération dans ma santé. Mes bras et ma poitrine sont devenus d'un blanc livide; je dors, mais ce n'est plus mon bon sommeil, que rien n'interrompait. Je suis à peine assoupie, que des suffocations me réveillent; alors je suis si troublée, si souffrante, qu'il m'en coûte d'ouvrir les yeux. La journée est bien longue

pour l'être qui se plaint, mais les nuits ne se terminent jamais. Et qu'est-ce donc quand des spectres nous poursuivent? J'en ai vu dans un appareil sinistre. L'un d'eux était vêtu de lambeaux noirs et tachés. Je l'examine, ô surprise! il me ressemblait. J'étais déjà toute morte.

Souvent j'ai des idées fausses. Tu m'as fait faire des pas de géant dans la carrière de la déraison. Aujourd'hui, j'ai peut-être de vaines terreurs : la diète et la douleur appauvrissent mes organes et complètent ma démence. Mais n'y aurait-il point de secrets pronostics dans mes visions nocturnes? Le ciel nous envoie souvent des avis.

Quand on jouit de la santé et de quelque bonheur, on rit de ces pressentimens, on se reprocherait de les admettre. Lorsque le mal s'est appesanti sur nous, il produit les mêmes effets que la vieillesse et l'expérience. Je n'ai jamais vu dormir un vieillard, sans songer de suite à la mort. Ce sommeil presque continuel dans un grand âge est une leçon toujours frappante et vive. Pendant un certain nombre d'années, il y a un réveil. Se réveiller, s'endormir, ces deux actions, à peu de chose près, composent la vie. La première cesse enfin, mais elle nous a préparés merveilleusement à la mort. En se couchant,

c'est un tombeau qu'on essaie. On se lève, on marche, et c'est toujours du côté du tombeau. L'heure sonne où toute faculté nous est ravie; hé bien! cette pensée n'a rien d'accablant quand on a bien vécu. Si on reste en paix, sans plaisir comme sans douleur, je ne prévois pas que ce puisse être une si grande catastrophe.

Je continuerais en ce moment, je me trouve plus de force; mais je dépends des autres. Fait-on jamais ce qu'on veut dans ce monde?

Porte-toi bien, mon Léonide, et prie Dieu pour moi : prie avec onction. Les prières d'un jeune militaire sont rares, elles doivent produire de l'effet. Adieu, et fasse le ciel que cette lettre ne soit pas la dernière que tu reçoives de ta pauvre Minette!

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

PARTIE TROISIÈME.

LETTRE LXXIV.

CÉCILE A LÉONIDE.

20 mai.

MONSIEUR,

J'ai différé de vous écrire, espérant que je n'aurais plus à vous parler que de la convalescence de ma chère ***. Hélas! mon amitié m'abusait. Elle est fort mal, oh! bien mal, et je suis la cause de cette terrible révolution! Moi qui l'idolâtre, je l'assassine. Ayez pitié de moi, mon Dieu! Je ne puis continuer....

LE CURÉ AU MÊME.

Je prends la plume de la malheureuse Cécile. La malade paraît beaucoup souffrir, mais le médecin assure que cela n'a rien d'inquiétant, malgré l'état de délire où elle se trouve depuis hier. Ses deux oncles viennent d'arriver. J'en suis

fâché, monsieur; votre nom est le seul qu'elle prononce. Elle fait serment de n'aimer que son Léonide; mais à ses expressions de tendresse il s'en mêle plusieurs de malédiction.

Je vous afflige, vous êtes homme et militaire; Dieu dispose à son gré de ses enfans; et à chaque heure de la vie, nous devons nous attendre à tout.

LETTRE LXXV. *

25 mai.

La comtesse s'affaiblit de jour en jour, mais elle a maintenant toute sa présence d'esprit, elle parle fort raisonnablement. A neuf heures, ce matin, elle a demandé son fils. Cécile et Marianne ont introduit près d'elle cet aimable enfant, qui s'est précipité sur le lit de sa pauvre mère. Oh! qu'une mère est grande et sublime dans ces crises de la nature! Elle trouvait assez de force pour attirer son fils, mais elle n'osait pas le couvrir de

* Cette lettre et toutes celles de la troisième partie sont de la main du curé.

ses baisers : elle l'a renvoyé bien vite, craignant pour lui l'air malsain qui s'exhalait de ses lèvres. Elle le montrait au ciel et le recommandait à la bonté divine. Ses gestes animés disaient plus que des paroles.

Resté seul près d'elle, et la voyant attendrie, je me suis hasardé de lui offrir les secours de la religion. Elle m'a serré la main, et m'a donné un regard d'approbation qui m'a pénétré. Nous remettrons cela à demain, m'a-t-elle dit, à moins que vous ne pensiez que je doive mourir la nuit prochaine. Le soir elle s'est confessée.

Aujourd'hui, à midi, elle a prescrit à ses femmes de mettre le plus grand ordre dans sa chambre; elle s'est couverte de dentelles et de tous ses diamans. — Cette recherche ne m'empêchera point d'être humble de cœur. On appelle ma parure frivole et profane ; j'y attache une autre idée. Venue au monde dans l'éclat et l'opulence, si j'avais à me présenter devant un grand de la terre, on me revêtirait de mes ornemens les plus riches; et si je pouvais déployer une magnificence royale, je me croirais moins indigne d'approcher de cette illustre personne. Ce que je ferais pour elle, je veux le faire dans une cérémonie bien plus auguste où je dois m'unir aux mystères de la Divinité. J'agis comme si je rece-

vais une visite de Jésus-Christ, et je crois à mon Sauveur de toutes les puissances de mon âme. Vous tous qui m'entourez, vous paraissez craindre les effets d'une pareille solennité sur moi. Détrompez-vous; il me reste assez de jugement pour que je ne sois point troublée de ce qui ne peut jamais nuire au physique, et de ce qui est un bien pour les facultés de l'âme. Je serai plus tranquille, parce que c'est un devoir que je remplis, et je me sens beaucoup de pitié pour ceux qui tournent en ridicule les usages consacrés par le culte de nos pères; ces usages sont aussi respectables que la loi du prince, à laquelle on obéit tous les jours de sa vie. Si mon âme était pure, que je serais fière de l'acte qui s'apprête, et que j'aurais de contentement, si je pouvais croire qu'il la purifiera tout-à-fait!

Je suis sorti pour reparaître bientôt avec les objets sacrés et l'appareil ordinaire; j'ai administré la malade. *Dieu bon, mon Dieu, pardonne;* ce sont les seules paroles qu'elle ait prononcées.

LETTRE LXXVI.

27 mai.

Hier, les douleurs s'étaient réveillées pendant le jour, mais le médecin a fait lui-même une potion qui semble produire un effet heureux. La fièvre n'a point reparu, et la comtesse s'est ranimée. Elle m'a prié de nouveau de continuer à vous écrire régulièrement. — Lorsque je me portais bien, j'envoyais à mon Léonide le bulletin de toutes mes journées; je le ferai encore, si je me rétablis; c'est de convention expresse entre nous. Je veux qu'il sache également ce qui va se passer avant ma mort, si Dieu l'a résolue. Vous me le promettez, pasteur?....

J'ai donné ma parole, monsieur, et je n'y manquerai point. Devant beaucoup aux bontés de la comtesse, beaucoup à celles de sa famille, je serai fort heureux si je puis offrir ici quelques preuves de mon attachement. Hier, j'ai passé plusieurs heures avec cette admirable femme. Sa conversation me charmait; il y règne une aménité qui fait l'éloge de son âme. Elle parlait de vous, mais avec calme. — Il ne m'écrit pas... ou

peut-être on me trompe sur ce point (il y a des lettres de vous que le médecin a défendu de lui remettre). Je suis sûre qu'il m'aime toujours; et quand je pense à lui, j'ai bien du chagrin de mourir. Mais s'il cessait de m'aimer!.... L'amour n'aurait-il pas des bornes comme la santé? A ses derniers momens, on ne s'abuse pas comme aux jours de l'ivresse. Pourquoi serais-je plus heureuse que toutes les autres femmes? Il m'a déjà trompée, délaissée, il a fui. Je vais m'éteindre avant son inconstance; et si Dieu ne me repousse pas, ma fin n'aura rien d'affreux. — Elle pleurait amèrement. — Je pleure, je me sépare de mon fils : pauvre enfant! si jeune, hélas! je te quitte. J'aurai offensé Dieu, il va m'enlever à mon fils....

Ici, ses larmes ont redoublé. — Mais croyez-vous que je doive mourir incessamment? Dites-le-moi, j'ai du courage. Augmentez-le en m'assurant bien de la bonté de notre Dieu, et de sa clémence paternelle. Me fera-t-il, comme vous, un crime de mon amour? Une fois morte, je serai bien à plaindre, s'il me condamne; je me trouverai seule et rejetée, et ne pouvant désirer que Léonide me rejoigne. Mais Dieu a plus de compassion que les hommes. Mon cher curé, quand vous me verrez à l'agonie, vous l'écrirez à Léo-

nide, ici, dans cette chambre, pour que cela le frappe davantage. Vous lui ferez de la bonne morale, dont j'espère qu'il profitera pour l'honneur de son sexe et pour le repos du mien.

Un notaire qu'elle a fait appeler a paru dans ce moment, et je me suis retiré. La soirée et la nuit ont été calmes.

LETTRE LXXVII.

1er. juin.

Aujourd'hui, le pouls est inégal et faible, mais le teint semble meilleur. Après un grand silence que personne n'interrompait, la comtesse a demandé si j'étais là. Je me suis approché de son lit. — Pasteur, faites-moi une lecture pieuse.

Je n'avais aucun livre avec moi, et la bibliothèque du château est un peu profane; mais quelques passages de l'Écriture sont venus à mon secours. J'ai parlé sur la mort des riches qui s'endorment, comme le pauvre, de leur dernier sommeil, et qui, en se réveillant, ne trouvent plus leurs richesses dans leurs mains. C'est le

temps où il n'y a d'autres riches que ceux qui ont marché dans l'innocence. Ceux-là, Dieu ne les prive point de leurs biens. Vous l'avez senti, madame, les âmes de peu de foi sont malheureuses aux approches de l'heure suprême. Quoique ce moment soit le terme de la présomption et de l'incrédulité, on voit encore des agonisans qui cherchent à lutter contre Dieu et contre eux-mêmes. Leur aveuglement est grand, et plus grande encore est leur misère; on ne peut se retrancher ni contre Dieu, ni contre la mort. Amenés inopinément sur le lit de douleur, ils y arrivent étourdis encore du choc de leurs passions. Ils pensent pour la première fois; cette idée du vrai Dieu leur est comme étrangère; ils se comparent à des vers nus et honteux jetés sur une terre ennemie, et trop indignes d'être honorés des regards du souverain maître. Souillés de leurs iniquités sans nombre, il leur convient de se dévouer au néant; Dieu et l'éternité les abîment de terreurs. Voyez-les au premier cri de religion, ils tressaillent comme les anges rebelles. La lueur des vérités les éblouit et les consterne; ils se demandent alors : D'où es-tu? où vas-tu te rendre? De coupables écrits, une longue dérision, tous les philosophes de la terre suffisent-ils pour pacifier leur conscience?

Ces craintes ne troublent pas la vôtre, madame; Dieu ne vous a point abandonnée. Les larmes que vos peines nous arrachent aujourd'hui n'ont pas pour cause quelques inquiétudes sur votre existence future. Tous savent quelle place vous est destinée, si l'arbitre des êtres vous demande à son trône, et nos larmes coulent dans le souvenir de nos propres infortunes que votre perte rendrait trop amères. Comme Dieu n'a point de méchant à punir parmi nous, nous espérons qu'il daignera bientôt vous rendre à nos vœux. — O mon Dieu! a-t-elle dit, menacée du tombeau, je me fortifie en toi! ne me rejette pas, ô mon père!

LETTRE LXXVIII.

4 juin.

Le médecin a conduit au château un de ses collègues qui jouit d'une haute réputation. Ils ont ensemble examiné la malade. Le dernier venu remuait singulièrement la tête, à chaque réponse que l'autre lui faisait, et ses signes annonçaient trop que toute espérance est inutile.

Les parens l'ont ensuite consulté : mais il se bornait à tourner dans sa main une tabatière d'or, comme si toute sa science était dedans. Enfin il a prononcé de belles phrases dignes sans doute de sa renommée, mais auxquelles personne n'entendait rien. Que la science est dégoûtante lorsqu'elle est hors de place !

Sa conclusion est affreuse. Le mal a fait des ravages irréparables. D'ici huit à dix jours madame de *** n'existera plus. Comment arrive-t-il que dans un art où tout est conjectural, on se permette de prononcer avec cette assurance qui ferait croire que la médecine est l'art de la vie ?

Cette décision nous a désespérés. La comtesse cherchait à savoir l'opinion des docteurs ; elle l'a pressentie. — Je l'ai vu à leur mine. Hé bien ! je mourrai ; je m'en doutais : qu'avais-je besoin de l'apprendre de la bouche de cet impertinent ? qu'il ne m'en vienne plus de cette espèce.

Nos soins pour la détromper n'ont pas été fort heureux, et quelques momens après, elle a demandé son écritoire. Lorsqu'on l'a posée sur le lit, elle l'a considérée douloureusement, et ne s'est pas senti la force de soulever la plume. Écris, toi ma Cécile, trace le nom de Léonide, que je le voie encore : il est si doux ce nom-là !

Cécile l'a tracé. — Approche-le de mes lèvres, et qu'il reçoive mon baiser d'adieu.

Je vous transmets, monsieur, les plus petits détails; ils vous intéresseront lorsque votre douleur vous permettra de les lire. Les actions ordinaires dans le cours de cette vie nous touchent assez faiblement. Mais pour des amis, comme pour les étrangers, un mourant a quelque chose de solennel. Il répand une mélancolie qui *contriste* l'âme, mais surtout qui l'étonne. Ses moindres gestes, ses paroles, ses volontés, tout prend un caractère imposant. Je l'éprouve plus que jamais. Est-ce parce qu'on voit un être qui va s'approcher de son Dieu? Est-ce l'impression que fait la mort? Est-ce un retour sur soi-même? Est-ce la voix de la nature ou du créateur?

Cette femme si dissipée ne semble plus entourée que de vertus et de gloire. Ses regards n'ont rien de lugubre; ils expriment des regrets, mais c'est avec crainte et respect. Ils semblent dire : Ai-je mérité de mourir si jeune?

Quelques préceptes qu'on ait pu tracer aux autres et à soi-même, on ne pense point tranquillement à la mort. A son aspect la nature se comprime et se trouble. Elle reste calme dans votre illustre amie. Cette infortunée gémit, mais ses gémissemens sont doux; ils vont à l'âme; ce

sont ceux de la colombe blessée. Est-il un Dieu que de pareilles plaintes puissent offenser ?

LETTRE LXXIX.

6 juin.

On dit qu'il y a de la concentration dans le pouls, qu'il se prépare un orage; la nuit sera mauvaise, et l'on a dû s'y attendre.

Cécile venait de se retirer; la comtesse est restée seule avec ses gardes. Il paraît qu'à la fin ces femmes se sont assoupies, et j'ignore combien leur sommeil a duré. Mais ce matin à six heures et demie, quelle a été, grand dieu! l'épouvante de Cécile, lorsque, ramenée par ses chagrins vers l'appartement de son amie, elle l'a vue à côté d'un secrétaire où la force de l'habitude l'avait conduite! Elle était debout, égarée, soutenue par la contraction que la fièvre donnait à ses membres. Cécile a cru reconnaître le spectre de la comtesse; elle a reculé d'horreur, en poussant des cris lamentables. Les gardes se sont réveillées, Marianne est accourue. Jugez de l'état de ces femmes à l'aspect de leur maîtresse

échappée de son lit ! L'infortunée venait de tomber, malgré les efforts de Cécile, après avoir tourné deux fois sur elle-même, comme si elle eût cherché quelque place pour mourir.

On l'a recouchée. La fièvre était terrible; elle a duré jusqu'à midi. Quelle situation ! monsieur. Ses dents se froissaient avec violence ; ses yeux s'ouvraient et se fermaient avec une effrayante rapidité; et sur sa joue droite on remarque des taches livides qui me semblent du plus sinistre augure.

Ce soir, vers les quatre heures, elle a retrouvé sa connaissance, mais ne s'est nullement ressouvenue de la scène du secrétaire. A l'inspection de ses mains et de ses genoux, on a vu qu'elle s'est traînée sur le parquet; ensuite elle s'est relevée à l'appui de ce meuble, où chaque jour elle allait vous écrire.

Du 7.

A mon arrivée, elle m'a fait signe de m'approcher de très-près. J'ai obéi, mais je n'ai pu comprendre les mots qu'elle voulait articuler; sa respiration était fort gênée. Cependant je me suis imaginé qu'elle demandait un crucifix, j'en ai fait venir un.

Ses regards ne me quittaient pas, et me demandaient encore autre chose. Nous avons vainement étudié sa figure. Ses femmes, Cécile, les oncles et moi, n'avons pu découvrir ce qu'elle voulait. Des sons vagues expiraient sur ses lèvres. Cette contrariété lui a rendu quelque force, elle a prononcé distinctement *mort*, et elle indiquait sa tête. On a pensé qu'elle ressentait un mal affreux dans cette partie.

A peine rentré au presbytère, je vois venir Auguste, pâle et glacé ! N'est-elle plus ? ô ciel ! lui ai-je dit. — Elle vit encore, et l'on m'envoie chercher ce qu'elle désire. Après avoir pris une potion nouvelle, elle a enfin demandé intelligiblement à Marianne une tête de mort. — Et l'on consentirait ?... — Venez vous-même, monsieur le curé. Cachez le crâne dans vos vêtemens, peut-être n'y songera-t-elle plus ? Si on juge que l'impatience et le mécontentement peuvent lui être funestes, alors pourquoi se refuser à sa volonté, la dernière peut-être que cette bonne maîtresse exprimera ?

A mon retour chez la malade, elle me contemplait avidement, et ses regards nous ont prouvé qu'elle attendait toujours cet objet sinistre. Lorsque je l'ai découvert à moitié, elle a fermé les yeux avec un mouvement d'effroi,

et tout son corps éprouvait une violente secousse.

8 juin.

De grands maux de tête, une chaleur extrême, un dégoût invincible pour toute espèce de boissons chaudes, des étouffemens fréquens, des paroles sans ordre. Cependant le délire est moins fort que ces derniers jours, les douleurs sont moins vives. Tel est le bulletin du docteur.

LETTRE LXXX.

12 juin.

Pendant le petit nombre d'années que madame de.... aura vécu sur la terre, les charmes de sa personne et de son esprit l'auront rendue supérieure à la plupart des femmes; on dirait qu'à son dernier jour elle ne veut encore ressembler à nulle autre. Elle étonne ceux qui la voient, et par une sagesse qu'on ne lui supposait guère, et par la singularité de ses désirs, qu'elle exprime de manière à ce qu'on n'ose la refuser.

A cette heure, elle est reposée et sans fièvre. Je vous attendais, m'a-t-elle dit ce matin. — Que

puis-je pour vous, madame? — Beaucoup. — Parlez. — Je veux un catafalque, et je le veux dans ma chambre.

J'ai combattu cette idée. Elle m'a répondu : Vous le voyez bien, j'ai plus de raison que ma gaîté n'en promettait avant ces jours-ci. A l'aspect du danger, je me suis appuyée sur la religion; vos conseils m'ont beaucoup éclairée, et mon âme est devenue forte. Mais j'ai encore besoin d'apprendre à mourir, car j'ai une barre de fer à briser; aidez-moi tous, je suis résolue.

Nos remontrances ont été inutiles, il a fallu céder. L'appartement de la comtesse est très-vaste. J'y ai fait apporter ce qui est nécessaire, et deux heures après, il y avait, vers la partie opposée à son lit, une espèce de sarcophage élevé à hauteur d'homme, une châsse au milieu, le tout recouvert de tentures qui appartiennent à mon église.

— Maintenant, curé, allumez les cierges, et portez-moi dans ma châsse. — Personne ne t'y portera, s'est écriée Cécile. — Je n'y resterai pas, mon amie, j'en veux prendre possession comme d'un nouveau domaine.

Après différens refus qui la fatiguaient horriblement, nous avons été contraints de la placer dans le cercueil.

Son fils, qui venait d'échapper à ses gardiennes, est entré sans bruit dans la chambre, et s'est mis à genoux sur les premières marches du tombeau. Il élevait ses petites mains vers sa mère, et sanglotait d'une manière déchirante. Je me suis hâté de le couvrir avec ma robe et d'aller le rendre aux domestiques; la malade ne l'a pas vu. Elle est restée un quart d'heure sur ce triste monument. D'abord elle avait prié avec candeur et d'une voix faible; successivement son ton s'est raffermi, il est devenu pénétrant; elle priait comme les anges.

Elle s'est ensuite adressée aux spectateurs : Mes amis, que vous ferez bien d'invoquer Dieu dans vos disgrâces! Il mettra sa paix dans vos cœurs, et vous sentirez un jour que la mort est douce quand l'âme n'est que légèrement troublée; du moins je me l'imagine.

O mon Dieu! a-t-elle ajouté, après mon fils je n'ai rien de plus cher que mon sentiment pour Léonide; je te l'offre d'une âme contrite, et je te remercie de me laisser assez de force pour m'humilier devant toi. Mon père, ne te retire point d'une pauvre enfant que des orages ont écartée de la bonne route. La connaissance du bien et du mal que tu avais mise en elle n'a pas suffi pour la rendre à la vertu. Son indocilité perpétuelle

résistait à la sagesse de tes leçons; mais tu as voulu la frapper dans sa jeunesse pour arrêter le cours de ses fautes. Punis-moi, Dieu clément, et que ta pitié laisse du moins au fond de mon cœur la pensée du pardon; j'irai à toi confuse et non mécontente.

Le médecin est entré en témoignant beaucoup d'humeur. — Quoi! cher docteur, de la colère! vous n'êtes pas aimable. Avez-vous oublié que la douleur est féconde en tristes inventions; il m'en vient mille à l'esprit, et je m'arrête encore aux plus raisonnables. La veille d'une fête, je ne manquais point d'essayer la parure que je lui destinais. J'ai voulu essayer ma châsse devant mes bons amis; je ne m'y suis point trouvée mal. Au contraire, je me sens plus à l'aise, ce n'est qu'un changement de lit pour un moment, et je ferais, je crois, mon épitaphe. Écoutez, curé... mais pour vous seul. Secrets de confession, messieurs, permettez...

Elle m'a dit à l'oreille : Vous entendez? pour vous seul, et pas surtout pour Cécile :

Ci gît Minette
Que l'amitié voulut fêter un jour,
Ce qui fit mourir la pauvrette
d'amour.

Je n'entends pas qu'on dérange mon catafalque. On peut bien avoir son dernier lit dans sa chambre, et si je ne meurs pas maintenant, je ferai exécuter dans mon parc un monument funèbre semblable à celui-ci.

LETTRE LXXXI.

16 juin.

Toute la maison s'abandonne à des transports de joie. Sur quelques mots qu'a dits le médecin, on se persuade qu'il n'y a plus rien à craindre; on trouve la carnation meilleure, les yeux plus vifs : Madame a ri, Madame a l'air content, elle a fléchi le ciel, dans huit jours elle se lèvera.

Comme les pauvres humains se jettent avidement sur ce qui les intéresse! Un signe les flatte ou les consterne; le désespoir et la folle confiance se touchent dans leur esprit. Hier on pleurait cette aimable femme, aujourd'hui tous s'emporteraient contre ceux qui la croiraient en péril. Je n'ose pas trop vous rassurer, monsieur. Les maladies qui nous attaquent ont des bizarreries continuelles que l'art ne peut ni prévenir, ni corriger. Permets, ô mon Dieu! que notre espoir se réalise.

LETTRE LXXXII.

19 juin.

Les devoirs de ma place m'ont occupé ces jours-ci à l'église et chez moi. Ce soir, la comtesse n'est pas bien. Elle nous a tous examinés l'un après l'autre, et nous a dit qu'on s'affectait beaucoup trop pour elle. — D'où vient cette habitude que nous avons toujours devant nos amis qui meurent? nous en faisons presque des êtres sublimes. Savez-vous que je ne vaux pas cette quantité de pleurs que vous versez? Malgré vos efforts pour vous contraindre, vous ne m'abordez plus que les larmes aux yeux. C'est un avertissement. Vous pleureriez moins, si je me portais mieux. Le docteur fait le discret avec moi; mais je lis ma santé sur vos figures : elle n'est pas brillante.

Ne croyez pas que je me regrette; je trouve simplement qu'il est bien pénible de vous attrister si long-temps. Quoi! vous êtes fâchés de me voir décamper si jeune? Il y a cependant bien des milliers de jours que ce cœur indocile bat et m'afflige, me tourmente et m'égare. N'ai-je pas tout connu dans la vie? Mon secret est d'être di-

ligente. Hé bien! voyez encore, j'ai mis vingt-deux ans à parcourir la carrière. C'est vraiment une bonne course que j'ai fournie là; plus heureuse si je n'avais pas semé sottement et en pure perte la raison, les principes, les vertus que m'avaient donnés mes très-révérés maîtres et parens.

Silence! silence! répétait à chaque instant le médecin.

LETTRE LXXXIII.

20 juin.

QUELQUES heures de sommeil, moins d'agitation, le pouls infiniment meilleur; il est très-souple.

La malade a prié le docteur de lui rendre la parole. Son catafalque l'occupait. — En m'y faisant conduire, j'avais une idée qui, peut-être, n'est jamais venue à aucune mourante; c'était de me sentir portée par quatre personnes, comme on nous porte en terre. La seule différence, c'est qu'alors on ne sent pas les secousses.

Mes amis, quand je serai bien endormie de ce sommeil que l'amour même ne peut interrompre,

je désire être portée au cimetière par les quatre plus indigens de la paroisse, et je veux que mon cercueil soit environné de pauvres. N'attribuez pas ceci à des motifs d'une vaine ostentation qui aurait pour but de rappeler quelques charités exercées pendant ma vie. Non. Celle qui mourut jeune et riche se trouvera placée au milieu de vieillards à qui tout manque dans le monde. Les pauvres sentiront moins leur indigence, et les riches se diront : A quoi servent la jeunesse et la fortune ?

On ne peut trop répandre ces idées-là.

Je veux aussi être enterrée tout entière. On n'ouvrira point mon corps ; je supplie mes oncles et le pasteur d'y veiller.

Lorsque j'arriverai sur le bord de ma fosse, vous aurez soin, pasteur, de présenter l'eau sainte aux quatre enfans du vertueux Dominique. Ils seront les premiers à la jeter sur moi de leurs mains innocentes.

Après eux, une créature que je préfère à tout, mon fils... Il ne doit venir qu'à la suite des pauvres, afin qu'un jour, que toute sa vie, ce cher enfant se rappelle que, dans cet acte d'humilité, j'ai voulu lui faire comprendre la déférence qu'il faut avoir pour les malheureux.

Ici, un étouffement qui a duré plusieurs mi-

nutes nous a vivement inquiétés. — Il y a longtemps que mon cœur n'avait battu de cette force. Ces battemens sont pour mon fils.

Après ces enfans, cher pasteur, c'est vous qui me bénirez au nom de Dieu, en votre nom, au nom de mes proches, et vous y mêlerez aussi le nom de Léonide ; mais alors vous ne direz plus rien.

On ne permettra pas aux fossoyeurs publics de remplir leurs fonctions ordinaires. Si je vous inspire de l'intérêt, ce sera vous, mon ami, vous avec ces messieurs ici présens, et mes bons serviteurs, qui jetterez les premières et les dernières pelletées de terre sur moi.

Tous les domestiques fondaient en larmes ; Cécile a quitté la chambre.

— Dans cet office, vous, curé, vous représenterez mon fils, mon Léonide et ma Cécile. Mes chers et respectables oncles qui m'entendent agiront pour notre famille.

Après avoir été si brûlante, si agitée dans ce monde, il me semble que dans le séjour des morts je tressaillerai au bruit de cette terre fraîche qui roulera sur ma châsse. Soyez bénis pour la terre du repos que vous me donnerez et que je veux tenir de vous ; je me complais dans cette idée.

Si ma bonne Marianne, qui m'a reçue dans ses bras au moment de ma naissance.... — Elle n'a pas achevé : Marianne ne l'entendait plus, étant tombée comme morte à nos pieds, après avoir plusieurs fois ouvert la bouche sans trouver une seule parole.

La comtesse nous a vivement recommandé cette femme qui, par ses mœurs et son intelligence, est bien au-dessus de sa condition.

LETTRE LXXXIV.

25 juin.

Ce matin, on gardait chez la malade un profond silence. Elle-même à midi n'avait pas encore prononcé un mot. Marianne, qui possède toute sa confiance, l'a interrogée sur ses méditations. — Je pense à moi, a-t-elle répondu; je m'examine; je cherche si j'ai fait quelques actions louables qui pourraient compenser une partie de mes fautes: cette idée me consolerait. Le méchant aux prises avec la maladie doit avoir un enfer dans son âme, quand le sentiment lui reste comme à moi. J'ai peur d'être suivie par mes chagrins

dans ce monde inconnu où je dois aller. — Où vous n'irez pas encore, a dit Marianne, Dieu ne le veut pas. Mais c'est trop vous tourmenter. Renvoyez-moi ces tristes pensées; faites enlever ce vilain tombeau. Si j'étais souffrante comme vous, quoique je doive moins priser la vie, ce spectacle me tuerait, moi et mille autres. C'est bon dans un roman; mais chez soi, en pure réalité, c'est trop fort et trop dangereux. Au lieu de repousser votre mal, vous l'accroissez sans cesse par les images les plus noires. Je ne vous reconnais plus. En vain je cherche partout ma folle et jolie maîtresse, cette femme vive et joyeuse que tout le monde admirait et adorait. Vous êtes pire qu'une religieuse décrépite avec vos croix, vos têtes de mort et vos châsses. Devais-je m'attendre à tout cela ? O mon bon sauveur, comme j'étais fière de vous! Et je le serai encore bientôt. Comme j'en parlais avec orgueil aux autres femmes de chambre! Aucune n'osait devant moi vanter une perfection de sa maîtresse. Sainte Marie! quel contentement j'ai eu ce soir de l'opéra de *Ma Tante Aurore!* Vous y allâtes en parure de bal, vous étiez ravissante; et moi sous le vestibule du théâtre, avec d'autres curieuses, je jugeais les tournures et les toilettes. Mon cœur battait d'impatience, vous ne descendiez pas. La foule

restait toujours ; elle semblait désirer quelque chose de mieux, vous étiez le bouquet : vous parûtes. Oh ! que vous étiez belle ! que d'éloges ! que d'admiration ! J'en avais les larmes aux yeux, et je disais : Si ma maîtresse est éblouissante, elle est encore bien meilleure : oh ! oui, oui bien meilleure, la meilleure des femmes. Vous me donnâtes un regard si doux, que j'en ressentis du plaisir jusque dans le cœur.

— Que me rappelles-tu, mon enfant ? Tu me fais mal. — Je voudrais réjouir votre imagination, vous vous en porteriez mieux. J'en sais autant là-dessus que le médecin : vous avez trop d'idées pénibles, laissez-moi les chasser. — Reporte-moi plutôt vers les actions de ma vie qui me seront comptées pour quelque chose. En connais-tu ? — Ah ! je n'irai pas loin pour les trouver. Votre charité..... vos largesses continuelles..... vos visites, entr'autres, à ces prisonniers de guerre qu'on avait mis d'abord dans une vieille église toute délabrée, mal nourris, mal vêtus, périssant de froid..... Vous leur envoyâtes tout ce que vous pûtes réunir. Le lendemain vous courûtes les voir. Leur interprète vous annonça comme une de leurs protectrices ; ils vous reçurent avec enthousiasme, ils parlaient, vous disiez quelques mots, vous ne vous entendiez point. Mais la

bienfaisance parle toutes les langues. Leurs bras étendus vers vous, et puis allant de vous au ciel, disaient assez que c'était dans le ciel et dans leurs cœurs que votre récompense était écrite. Le prix du bien se retrouve toujours, ô ma bonne maîtresse, soyez-en sûre, cette humanité vous sera comptée pour quelque chose.

Que de fois vous avez parcouru les cachots! Lasse de vous voir rentrer le matin tout émue, je vous en demandai enfin le motif. Tu le sauras après demain, me dites-vous. Ce jour-là vint: vous m'aviez recommandé de vous éveiller à six heures. J'entrai chez vous, vous dormiez profondément. En deux minutes vous fûtes debout, habillée, tenant une bourse à la main. Un quart d'heure après, nous étions dans les prisons. Il n'y avait devant vous ni portes ni grilles. Le geolier nous introduisit dans la salle des plus malheureux. Vous les secourûtes tous; et ces bienfaits compteront un jour. Il y a une justice là-haut. La bénédiction des pauvres perce la nue. Mais je babille trop pour une fois. Silence à présent, et tâchez de dormir d'un bon sommeil.

LETTRE LXXXV.

29 juin.

Vous remarquerez un intervalle de quatre jours entre ma dernière lettre et celle-ci. Le temps s'écoule douloureusement, les crises se succèdent, toutes enlèvent une partie des forces. La comtesse meurt en détail. Une maladie de langueur dans un être jeune et robuste est le plus grand fléau dont le ciel puisse nous frapper.

Votre illustre amie est plus mal que la semaine dernière; mais elle continue à donner des preuves d'un courage surnaturel. Au sein de nos campagnes comme dans les villes, je n'ai vu mourir personne avec autant de magnanimité. La grâce opère en elle, Dieu la soutient. Je sais que les femmes, dans les événemens de la vie, n'ont pas autant de fermeté que notre sexe, qui fait de cette vertu un de ses premiers devoirs. Mais aussitôt qu'elles prennent une détermination, elles acquièrent une ténacité imperturbable; toute leur sensibilité se convertit en force d'âme, aucun effort ne leur coûte. C'est dans cet état qu'elles

ont toujours présent le même but, soit pour une action héroïque, soit pour un crime. Elles se livrent à l'un ou à l'autre avec la même fixité dans le plan, et deviennent ou meilleures ou pires que l'homme le plus résolu.

Cette sorte d'héroïsme doit parvenir au plus haut point, lorsqu'il se trouve chez une femme déjà supérieure à son sexe. Il devient digne d'admiration et de respect en proportion de l'objet qui l'excite.

Madame de*** est un modèle remarquable de cette intrépidité de cœur qui est née du sein de sa maladie, et que toutes ses souffrances ne peuvent que fortifier. Dès le principe, elle a été vivement frappée de l'idée de sa fin, et toutes ses facultés s'y sont rattachées. Ce qui aurait pu passer pour des momeries, de l'enfantillage ou des caprices dans toute autre personne, n'était chez elle que le résultat d'une vive résolution. Elle a pesé, sans trembler, la vie et la mort : elle aimait la vie, mais elle en a fait un prompt sacrifice dès qu'elle a cru sentir que la balance penchait pour l'autre.

Cependant, comme on ne meurt point de sang-froid à vingt-deux ans, au sein de toutes les douceurs que procurent la considération et l'aisance, elle a eu recours à tout ce qui pouvait la déta-

cher peu à peu des délices qui l'entouraient. Elle s'est jetée dans le sein de la religion, et c'est de là qu'elle tire les motifs de ses actions et de ses volontés. On trouve qu'il est aisé de mourir, quand on a l'âme chrétienne. La religion ne nous trompe jamais; il est bien rare qu'elle ne console et fortifie. Dès l'enfance elle prend l'homme par la main et le conduit doucement au travers de la vie, jusqu'aux portes de l'éternité, où Dieu le reçoit. Si elle n'enlève pas les douleurs physiques, elle apaise celles de l'âme, qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de guérir comme les autres.

LETTRE LXXXVI.

2 juillet.

Hier nous avions conçu des espérances, un rayon de joie colorait toutes les figures; on s'embrassait; on appelait le médecin l'ami, le père, le sauveur. Il y a deux jours encore que les domestiques à ses pieds le couvraient de larmes, lui-même il en versait. Mes bons amis, laissez-moi, disait-il, laissez-moi tout mon sang froid et toute ma tête, afin que je puisse sauver cet ange.

Aujourd'hui, monsieur, la désolation règne dans le château de..... Celle qui en faisait l'ornement va le quitter pour jamais.

Du 4.

ELLE est dans le plus grand danger. Sa fin approche : elle ne parle plus. Ses yeux sont à demi sanglans et fixes, et déjà l'ombre de la mort est tout entière sur cet objet expirant; ce qui l'environne est frappé de terreur. Le ciel a prononcé, monsieur, respectons son arrêt; la comtesse est à l'agonie. Hélas! malgré l'opinion des médecins, elle paraît souffrir cruellement. La nature s'est réveillée pour se débattre contre le sort. O mon Dieu! serait-ce un vœu sacrilége que de souhaiter la fin de tant de misères? Si tu l'as condamnée, abrège ses tourmens, dissipe ces esprits qui s'agitent encore; par pitié, brise d'un seul coup cette frêle machine qui se déchire au milieu des convulsions; rends l'immobilité à cette terre qui a cessé d'être organisée.

Il n'y a plus que le médecin et moi près d'elle. La consternation a paralysé tous ses gens, excepté Dominique, le seul qui espère contre l'espérance.

D'après la demande de la comtesse, j'ai le triste courage de vous écrire dans sa chambre

même ; ayez celui de supporter votre malheur.

Nous ne sommes pas au jour des reproches, monsieur ; mais fasse le ciel que ce grand exemple ne soit pas nul pour vous ! Si jamais une autre infortunée devait perdre auprès de vous l'honneur..... (que l'expression de ma franchise ne vous révolte point, mon caractère l'excuse) ; si elle devait perdre sa propre estime, le repos, la santé, songez au spectacle que je viens vous offrir en ce moment. Arrêtez là, arrêtez-vous, monsieur, faites ce noble sacrifice à l'amitié, retracez-vous l'image de madame de*** expirante et coupable ; que, morte pour tout le monde, elle vive encore pour vous, et que ses cris agonisans réveillent votre conscience. Gravez-y en traits ineffaçables, qu'un des grands défauts de l'homme est de se croire toujours trop jeune pour être religieux. Il ne m'appartient pas de prolonger cette exhortation, et d'accabler votre âme, lorsque j'en aurais le moyen : le Dieu que je sers me rappelle qu'après avoir assisté ceux qui se rendent vers lui, mon devoir est de consoler ceux qui restent.

LETTRE LXXXVII.

5 juillet.

Je veille cette nuit près de la malade avec Auguste et l'intéressant Dominique, qui se regarde comme un serviteur de la maison, et montre un zèle tout particulier. Il se plaint sans cesse de ce qu'on n'a pas averti le vieux dragon, le père Renaud qui possède un remède à toute épreuve. Celui-là, dit-il, en sait plus que vos médecins, qui tuent les gens avec des drogues et leur mine bourrue.

Minuit.

Le docteur est revenu encore, mais pour la dernière fois, et j'ai reçu de sa bouche ces affreuses paroles : «Elle n'a désormais affaire qu'avec son Dieu ; je pense qu'elle s'éteindra vers trois heures du matin. »

Quels momens j'ai passés, monsieur Léonide!

Lorsque l'horloge de mon église a sonné deux heures, ô ciel ! me suis-je dit, encore une heure, et nous serons au terme fixé par le médecin. Elle

la mort arrive à son tour par intervalles et comme un orage au ciel; mais elle trouve devant elle la multitude des autres pensées qui l'éloignent et l'étouffent.

Je n'avais aucun de ces sentimens en présence de madame ***; mes regards allaient toujours s'attacher sur elle; mais ils restaient fixes comme mon âme qui semblait arrêtée et dans un de ces momens de stupeur où la vie perd ses droits; elle est suspendue; elle est glacée, pour ainsi dire; et l'on passerait sans peine de cet état à l'anéantissement absolu.

Cette inaction, ce silence lugubre, régnaient également dans la nature. Pas une feuille ne remuait; le seul cri d'une orfraie venait de temps en temps frapper mon oreille et m'importuner. Deux fois cet oiseau sinistre s'est abattu sur la fenêtre; je l'ai chassé; il est revenu encore, en poussant un cri plus aigu.

Ces mouvemens ont fait tressaillir Dominique. Il a dit tout à coup : Est-ce que Madame meurt? est-il bien vrai qu'elle meurt? Non, non, M. le curé, c'est impossible; elle vivra, soyez-en sûr.

Si vous aviez vu cet excellent homme à genoux devant la comtesse, il eût produit sur votre cœur une de ces émotions que le temps n'efface jamais. Il récitait quelques mots latins qu'il n'entendait

pas ; mais son intention était pure comme la vertu sortant du ciel. On eût dit que son âme était dans ses traits, et que lui tout entier s'animait à la voix d'un dieu ou par la conception d'une idée surnaturelle : il paraissait être plus que lui-même.

Effet d'illusion et de terreur ! j'ai cru un moment qu'il n'y avait que lui entre la mourante et la divinité. Tremblant, étonné, ravi, je le contemplais dans une sorte d'extase que je ne puis définir, et qui contrastait fortement avec ma douleur.

LETTRE LXXXVIII.

6 juillet au matin.

L'ÉTAT de la comtesse ne s'est pas amélioré depuis hier. O Providence ! ta foudre ne veut-elle point épargner cette jeune tête qui, tranquille et confiante, semblait, il y a si peu de temps encore, se reposer sur des fleurs ? La voilà gisante, immobile, et presque froide comme la pierre du tombeau.

Illustre infortunée, où sont-elles ces formes célestes qui vous embellissaient? Où sont-ils ces

avantages brillans qui décoraient votre superbe existence? J'ai vu près d'elle une foule d'adorateurs qui l'accablaient de louanges souvent méritées. J'ai vu ces hommes qui flattaient sa vanité, ses caprices, qui l'entraînaient dans le plaisir. Où sont-ils? Où êtes-vous, monsieur, vous qui, peut-être, l'avez méprisée en la sacrifiant à votre orgueil? O destinée! pas un de vous n'est là: vous y seriez tous, et avec vous tous les grands de la terre, que nul n'aurait le pouvoir de ralentir d'une seconde le coup qui va la frapper.

O mort! tout fuit à ton aspect. Nous restons seuls et nus avec nos faiblesses; nous portons à Dieu le mal ou le bien que nous avons fait, et rien ne se perd dans la nuit; Dieu juge nos cœurs, et les hommes notre mémoire. Ne l'oubliez pas, monsieur, et pardonnez si je fais entendre un moment les accens du prêtre.

Et toi, Dieu toujours juste! prends pitié de cette créature, si tu ordonnes qu'elle remonte vers ta demeure. Elle y sera portée sur nos prières et sur les bénédictions des pauvres, trop jeune encore pour ne pas espérer de l'indulgence. Dieu d'amour et de bonté! ô Jésus-Christ! père des hommes, que son repentir obtienne grâce devant toi.

7 juillet soir.

Ah! monsieur, je crois que nous devrons bénir le zèle du vertueux Dominique. Tout hors d'haleine, il vient d'amener au château un vieux paysan d'une figure patriarcale, ancien militaire, nommé Renaud. Celui-ci a examiné fort attentivement les traits et la poitrine de madame ***, et sans autre préambule, il lui a introduit de force dans la bouche une liqueur rose d'une odeur balsamique. Ensuite il a baigné les tempes avec du vinaigre, n'a point tâté le pouls, a passé plusieurs fois la main sur le cœur... C'est cela, disait Dominique; un cœur comme celui-là ne peut être mort.

Cinq minutes après, Renaud a donné une seconde dose de la même potion. Ce vieillard est véritablement impassible. Il ne levait pas les yeux de dessus la malade, et paraissait ignorer que nous étions plusieurs dans l'appartement.

Le médecin, qu'on venait de rappeler, a voulu connaître cette liqueur; alors l'imperturbable villageois l'a envisagé pour la première fois, mais il s'est refusé à sa demande. A sept heures et demie, le pouls battait sensiblement. Dominique, rassuré par la contenance du père Re-

naud, est allé promptement vers le catafalque, et l'a entièrement dérangé : on lui a permis d'enlever la châsse. Il est sorti avec son fardeau, bien convaincu qu'il emportait la mort avec le cercueil.

Partagez notre ivresse ; les portes du tombeau viennent de se fermer ; celle que nous avons crue morte nous est rendue. Il est inutile que je vous parle de tout ce que nous éprouvons : c'est à votre cœur à vous le dire.

LETTRE LXXXIX.

16 juillet.

Elle ouvre les yeux, les symptômes de malignité disparaissent, et le bonheur se répand de plus en plus dans toutes les âmes. On pleure, mais enfin c'est de joie. Qu'elle vive cette femme adorée ! la vie est si douce lorsqu'on n'a autour de soi que des amis, et qu'on est digne de les avoir !

Le docteur est ravi. Il répète sans cesse : Que diront mes confrères ? quelle cure merveilleuse !

LETTRE XC.

18 juillet.

Les forces reviennent, le teint s'anime. Ce matin, elle a prononcé quelques paroles : Mon fils ! Cécile ! Elle a dit encore : Léonide ! Vous voyez bien, monsieur, qu'elle ne veut plus mourir ; voilà que la nature, l'amour et l'amitié se présentent comme les garans de sa vie ; espérons qu'ils en feront le bonheur.

LETTRE XCI.

25 juillet.

Tout-a-fait hors de danger. Elle rit, elle jase. Son Prosper est revenu près d'elle : ce moment a été délicieux pour tout le monde. On n'a qu'une fois de pareilles scènes dans la vie.

Cécile vient de partir avec son époux, qui l'emmène pour un très-long voyage. Elle m'a chargé de la rappeler à votre souvenir, et de vous intéresser en son nom à la félicité de son

amie : mais a-t-elle besoin d'exprimer un pareil désir ?

LETTRE XCII.

28 juillet.

Un sang pur, une constitution excellente, l'air de la campagne, et les soins les mieux administrés, tout annonce une convalescence heureuse et rapide. Je me félicite, monsieur, d'avoir ces consolations à vous donner. Il m'eût été pénible de voir ma correspondance avec vous naître et mourir dans la douleur. Je ne vous écrirai plus. Malgré toute l'estime que vous m'accordez, les tristes lettres d'un prêtre, dénuées du motif d'intérêt qui a dicté les autres, n'offriraient aucun charme à l'un de nos plus brillans officiers, très-occupé, très-répandu dans le monde, et destiné, sans doute, à de plus aimables correspondances.

J'ai rempli le devoir qu'on m'avait imposé. D'amers souvenirs me le rendaient pénible sous quelques rapports. Puissiez-vous pénétrer tout-à-fait dans ma pensée, et veiller au bonheur d'un être précieux dont la vie dépend de vous !

Adieu, monsieur. Fasse le ciel que les armes vous soient long-temps favorables ! et je l'espère autant que je le désire. Plein d'ardeur, d'esprit et de magnanimité, vous poursuivrez noblement votre illustre carrière, digne à la fois de votre nom, de votre rang, des amis dont la pensée vous accompagne, et des regards du souverain.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

PARTIE QUATRIÈME.

LETTRE XCIII.

MINETTE A LÉONIDE.

HÉ bien! je suis parvenue à me faire entendre de Dieu. Ce n'est pas le baume des vieux dragons qui nous sauve, c'est Dieu. Dieu ne m'avait tuée qu'aux trois quarts, pour me donner une leçon. Les médecins n'entendent rien à cela. C'était une affaire entre le ciel et moi. Je l'ai arrangée à mes dépens, et j'espère que je vivrai en bonne chrétienne.

Voilà pourtant ce que m'a valu ton coquin d'uniforme. Mais n'y pensons plus. Je te dirai que je suis faible encore. Beaucoup de femmes n'ont de maladies qu'en miniature; mais moi, oh! j'ai été malade comme une paysanne : il est vrai que je ne suis plus guère que cela. Mon docteur m'a permis l'exercice de toutes mes facultés; je

J'en remercie ce cher homme, et je lui laisse le triomphe de publier qu'il m'a rendu de grands services. Si quelques objets du monde avaient pu contribuer à mon rétablissement, je crois que la tête décharnée en a plus fait que les drogues. Si tu savais quelle commotion elle m'a donnée tout à coup! si tu savais combien elle m'a paru hideuse! C'était sans doute le crâne d'un amant infidèle. Mais quelle bonne idée, mon Léonide, et que la mort est bien faite pour dégoûter d'elle-même! Après ce triste spectacle, je me suis peu à peu tranquillisée. Je rêvais sans dormir, comme une sainte en extase. Une lumière douce m'environnait. Au-dessus de moi un génie voltigeait sans bruit. Il n'avait pas cette blancheur de neige ou cet éclat qu'on peut supposer aux esprits aériens : il était rose, rose de cette teinte faite pour l'innocence qui rougit de plaisir. Ses mains soutenaient une urne de cristal, d'où il versait sur moi quelques gouttes argentées. Chacune de ces gouttes me faisait tressaillir avec délice. Était-ce un dieu? était-ce un ange? A force d'y rêver, je n'ai pu voir en lui que le génie du pardon, génie adorable qui jetait sur moi l'oubli des temps passés. Mon âme se redivinisait. Elle reprenait peu à peu cette virginité qu'elle avait à ma naissance, et qu'il faut retrouver lorsqu'on remonte

au palais de la création. Dieu me signifiait que, désormais, toute ma vie devait être religieuse et sans tache. Je te le répète, mon Léonide, je veux profiter de l'avis.

Et cependant, je crains d'avoir mal débuté. Cette douzaine de lettres si amoureuses que j'ai lues.... ton portrait.... oui, ton portrait, je l'ai baisé.... Le portrait d'un diable; me voilà déjà bien. Si précédemment je l'avais fait venir au lieu du crucifix ou de la tête du cimetière, j'étais une femme damnée. J'ai eu bien peur de l'être, Léonide : on ne plaisante pas avec la mort : elle tient en main la liste de nos fautes et la copie de notre sentence; elle nous adresse à l'enfer dont le chemin est si droit qu'on ne s'égare pas en y allant. O mort! qui es-tu? que me voulais-tu? L'occasion était belle. Puisque tu venais vers moi, ne pouvais-tu m'apprendre si tu venais comme amie ou comme ennemie, pour me sauver ou pour me perdre, pour m'ouvrir le ciel ou les abîmes? Mort! tu n'es qu'un paradoxe; tu réunis des caractères inaliénables; tu es en même temps ce qu'il y a au monde de plus agréable et de plus triste, de plus terrible et de plus doux, de plus propice et de plus funeste. Mais, puisque tu es aussi l'horizon du temps et de l'éternité, le point de division où se séparent pour toujours l'inno-

cent et le coupable (1), ô mort! nous étions si voisines! pourquoi ne m'as-tu pas révélé le mystère de ma destinée? Folle que je suis! n'est-ce pas à mon cœur à me l'apprendre? Je puis t'en parler savamment, mon Léonide; l'instant de la dissolution nous paraît quelque chose d'affreux; mais, en vérité, ce n'est qu'un changement de toilette, si le remords ne s'en mêle pas. Le mourant est un masque fatigué qui vient prendre du repos après une longue nuit de désordre. Il quitte son attirail d'emprunt, il redevient tout-à-fait lui-même; et dès qu'il meurt, il est cent fois plus qu'il n'était sur la terre. Cette époque où l'on s'endort dans le sein de Dieu, est l'aurore d'un rêve enchanteur qui nous berce pendant une éternité. De bonne foi, que serait l'homme sans la mort? Par elle il ne cesse pas d'être, il commence. Mon cher Léonide, si j'avais ton esprit, je le consacrerais à peindre l'amabilité de la tombe, sans pousser trop loin mon admiration. La mort a son vilain côté. L'excès d'amour pour elle mènerait à l'insensibilité envers le malade et la vie. Mais je ferais un petit livre que j'intitulerais l'*Art de mourir*. Je crois qu'il manque à bien des hommes.

(1) Imité du Relig. mourant, Élévation sur la mort, t. 1.

Adieu. Je te quitte pour ma tante, pour mes oncles, pour Cécile, pour la famille Robert, pour les Sorville, et les... les... et tous ceux qui ont bien voulu s'intéresser à moi. Je leur dois bien à chacun un billet d'amitié. Que je dois d'actions de grâces à mon pasteur, à mes gens, à mes fermiers, à tant d'honnêtes personnes qui venaient chaque jour pleurer sous mes fenêtres! Que j'aurai de plaisir à m'acquitter de tous ces devoirs!

LETTRE XCIV.

A MON réveil, j'ai aperçu le docteur près de moi. Un cri m'est échappé : Ah! mon dieu! suis-je encore malade? — Non, grâce au ciel; mais j'ai suivi Marianne, et vous me permettrez de vous voir encore pendant votre convalescence. — Tous les jours, mon respectable ami; tous les jours, si cela est possible; car je vous aime malgré votre quinquina, et je suis bien persuadée que vous auriez voulu me guérir en vingt-quatre heures. — Je vous aurais guérie plus tôt, si vous aviez été moins indocile. Vous aviez un peu trop de folie, vous et les personnes de votre service. A-t-on jamais vu transporter une malade dans sa

bière, lui permettre de jaser à sa fantaisie, lui mettre sous les yeux des ossemens de mort? fi donc! Que peut notre art lorsqu'il est contrarié par des imprudences de cette espèce? — Vous voyez que cela m'a réussi. Le mouvement et la parole, voilà des remèdes nouveaux que vous pouvez inscrire sur vos tablettes, et n'oubliez pas le crâne blanchi. Au total, mon Léonide, c'est un fort digne homme que ce docteur. Il n'est pas trop entiché de sa profession : il avoue même candidement qu'il y renoncerait sans le quinquina. Quoique savant, il n'a orgueil ni rancune, et ce matin il riait, de la meilleure grâce, des sottises que je lui débitais contre les Esculapes ses complices. Il me rappelait qu'un jour je l'ai envoyé au diable, et qu'ennuyée de le voir encore rester près de moi, j'ai ajouté : Sortez donc, vilaine machine inventée pour tourmenter les gens, afin qu'ils regrettent moins la vie. Quel secours donnez-vous dans les circonstances les plus graves? Vous êtes toujours dans le doute, vous balbutiez quand il faudrait agir; et si le mal devient contagieux, vous n'apparaissez plus que comme un éclair. Il est même reconnu que, dans les épidémies, vous tâtez le ventre avec une canne, et le pouls avec des pincettes. Dans ces fièvres, Léonide, comme on déraisonne!

LETTRE XCV.

On m'a dit que les Indiens commençaient presque tous leurs livres par ces mots : Béni soit l'inventeur de l'écriture! Je suis de l'avis de ces messieurs. L'écriture est l'art divin, le plus grand consolateur qui ait paru. J'ai recours à lui, je l'implore, je lui demande le spécifique par excellence. O mon Léonide! ne me néglige pas, et prie avec moi le ciel de faire naître un inventeur dont le génie rapprochera les distances en une minute, et permettra qu'on s'embrasse d'un bout de l'horizon à l'autre. Tu vas regretter de me voir rétablie, si je tombe encore dans mes extravagances : j'en ai besoin parfois; demain entre autres. Demain il me faut provision d'alégresse pour divertir une compagnie nombreuse. J'aurai des parens et des parentes, des voisins, un curé, sa nièce, pas un homme qu'on puisse agacer, personne avec qui l'on puisse échanger un regard. Ne fronce pas le sourcil. Que ferais-tu donc si un de ces hommes était de la fête? On a voulu se réunir chez moi pour célébrer le miracle qui m'a sauvée.

Je t'écris devant une glace; je me trouve pâle, mais assez bien du reste. Un peu de toilette ne me nuira pas. Comment dois-je m'habiller demain, Léonide? une robe blanche et fine, élégamment brodée.... Non, c'est trop léger pour une convalescente qui n'a pas retrouvé son embonpoint. Je vais donner l'ordre à Marianne d'étaler tout ce que je possède, je choisirai. J'ai de plus fantaisie de voir. Oh! ne gronde pas. J'aime une chambre où se trouvent répandus ici et là rubans, gazes, dentelles et fleurs; ces riens délicieux que la reine des siècles invente sans relâche pour les plaisirs de la jeunesse. Que de fois je suis restée chez ma Cécile ou chez Silvie, ou chez ma grande cousine, comme pour me dire : Voilà ce que j'ai fait hier, et ce que je ferai demain ou ce soir. Que les heures passent vite! Le coiffeur se présente... S'il est adroit et leste, quelques boucles artistement négligées descendent bientôt près d'une aimable figure, celle de Silvie, par exemple. Voilà ensuite Silvie fraîche comme une petite rose, vêtue à peine, et tenant sur sa poitrine une robe délacée qui s'échappait de toute part. Elle est assise, elle a les pieds nus. Une soie légère va couvrir cette jambe ravissante et ce pied potelé mais mignon, qui n'a peut-être pour rival que celui des Grâces. Je

ne parle point de cette première draperie à qui les gens simples donnent le modeste nom de chemise. Cette toile heureuse, vêtement du mystère, est voilée tout à coup par la robe ondoyante, joli costume des nymphes, qui vient border mollement cet objet que la nature nous accorde pour être à jamais la source de votre vie et l'ornement de notre sexe. Je tombe à l'écucil de l'art dans la parure féminine: et qui peut l'ignorer? Hommes, femmes, nous nous savons tous par cœur. A quinze, à seize ans, tout respire merveilleusement à sa place. Mais quand l'orage a courbé les fleurs, elles ne se redressent plus d'elles-mêmes. Ainsi, avec un peu d'adresse, la femme dans sa quarantaine s'improvise encore un sein de dix-huit ans, ajoute un peu de rouge... obligé quelquefois. Un coup-d'œil au miroir; les femmes de chambre ou l'amie consultées sur le tout; la main rectifiant l'ouvrage du coiffeur; une ou deux crises d'impatience; quelques épingles, quelques chiffons jetés de colère; une fleur, des gants, un éventail, une pirouette, et la persuasion d'être ravissante : voilà précisément tout ce que j'aimais, et je ne renonce point encore à de si douces occupations.

P. S. On me remet la lettre du 25, où je vois que tu te rends à Rome. Tant mieux, l'éloigne-

ment diminue, et, sauf un peu de fatigue, je te voudrais toujours voir en route et à cheval. Pendant ce temps-là, tu ne courtises pas de duchesse, ton cœur et le mien sont beaucoup plus en repos. Le séjour des lieux habités me désole. Pourquoi y a-t-il des femmes partout où vont nos amans?

LETTRE XCVI.

Oui, mon ami, ma santé revient à vue d'œil, et ma fraîcheur avec elle. C'est une chose charmante qu'une grosse maladie; on est leste après, on se trouve une existence toute neuve. Je te remercie encore de tes jolis petits conseils; je me *soignerai*: si ce n'est pour toi, ce sera pour d'autres; il ne faut pas oublier son prochain. Ce qui vaut mieux que des avis, c'est d'avoir écrit une si bonne lettre au curé. Nous n'avons pas de meilleur ami. Je le crois, par exemple, assez peu ressemblant à tes prêtres de Naples et de Rome. Il n'est le cavalier servant que de Minette; fonction qui ne le damnera pas: il ne rend... (tu vois que j'ai lu ton sot traité sur ces messieurs), il ne rend de *bons* offices à personne, excepté, mon

Léonide, aux pauvres, à tous les êtres souffrans, et Dieu ne murmure pas de ceux-là. J'en conviens avec toi ou l'auteur de tes remarques, les prêtres des campagnes, beaucoup trop vantés parfois, ne sont pas tous, comme lui, des missionnaires de paix et de morale. Plusieurs d'entre eux s'insinuent dans les ménages pour y jeter un levain de domination et de discorde.

L'homme des champs a besoin de consolations et d'espérances, mais il a besoin encore de quelques principes d'humanité. Sans prétendre avilir cette classe, je sais qu'on y remarque de l'insouciance pour les proches parens mêmes, et c'est sous ce rapport qu'il faut retoucher les mœurs du village. Mon pasteur y fait germer les bons sentimens qui décorent son âme. Ses vertus m'apprennent à l'adorer. J'aime en lui l'homme qui chérit tout ce qui porte une figure d'homme, et tout ce qui tient essentiellement à son Dieu. Ruiné, poursuivi, emprisonné, déporté chez les sauvages pendant les troubles de la révolution, il a conservé une âme aussi douce, aussi caressante que dans les jours de son enfance. Pieux sans être austère, sachant ce que valent les choses, n'ayant de préjugés que ceux qui honorent, tolérant parce qu'il est religieux, il se souvient à peine des méchans dont il fut l'innocente victime; et,

lorsqu'il y pense, c'est pour remercier Dieu de ces jours d'épreuves qu'il envisage comme la récompense du juste. Un simple regard sur le ciel le console.

Je le respecte, je l'estime, je n'aurai plus avec lui de futiles conversations. Il m'a trop appris ce que vaut le culte dont il est un des plus dignes ministres. Enfin, mon Léonide, il est un de ces prêtres qui seuls me feraient admettre la divinité de l'évangile, si j'étais assez folle et assez coupable pour en douter.

La première fois que je suis allée à l'église depuis ma résurrection, j'y ai rempli de nouveau les devoirs dont il m'a fait reconnaître toute l'importance. Je priais avec délice. Partout je voyais, j'entendais le Dieu qui a dit aux objets : Soyez là. Mon âme, ouverte à la morale chrétienne, s'abandonnait, heureuse et tranquille, aux impressions de la clémence et de la grâce. J'avais Dieu dans ma pensée, mais je n'avais de parole que mon silence; et je le crois, mon ami, le silence est l'hymne du cœur devant Dieu.

LETTRE XCVII.

Il faut que tu saches que Marianne a fait un vœu à la Vierge. Elle a promis pour ma guérison un *ex voto* en argent. L'orfèvre est venu hier, et nous a crayonné tant bien que mal le sujet qu'il exécutera. Je viens de le montrer au pasteur. — Comment ! madame, s'est-il écrié, vous voulez que je place de pareils objets dans l'église ! — Pourquoi non ? c'est une offrande solennelle de Marianne, et le résultat d'un songe qui l'occupait aussitôt qu'elle fermait l'œil. J'y tiens beaucoup, et je lui ai promis que ce tableau figurerait à l'autel de la Vierge. N'est-il pas dit : Accomplissez tout ce que vous aurez promis ? (1)

— Mais c'est la Vierge dans les bras d'un dragon : les gestes et l'attitude de cet homme annoncent qu'il l'outrage indignement. — C'est le rêve de Marianne, à l'exception que je suis ce que vous prenez pour la Vierge. Un dragon me frappait au cœur. Pensez-vous que je veuille introduire dans le sanctuaire un objet profane et

(1) Nombr. XXX, 3.

scandaleux? —Je verrai ce tableau, lorsqu'il sera fait; mais je le placerai si haut qu'il ne gâtera pas la vue des curieux. — Comme il vous plaira, mon digne ami.

Comment trouves-tu cette aventure, cher Léonide? Nous allons tous les deux briller dans le temple. C'est une demi-canonisation; et comme nous serons bien fidèles toute notre vie, j'espère qu'en faveur du miracle, quelque pape voudra bien faire le reste. En attendant, procure-toi des amis dans le sacré collége; cela te vaudra plus que les académiciens. Eh quoi! toujours tes académiciens! Rome en est donc pavée? Arrivé là depuis huit jours, tu en connais déjà quatre ou cinq. Monsieur se sera fait recommander à des savans, l'affaire est décidée; le goût de l'érudition l'emporte. Le matin aux parades, aux casernes, à l'état-major, que sais-je? Le soir, chez des illuminés de toute espèce; et l'on vous encourage, on vous flatte, on vous trouve sûrement de brillantes dispositions, du tact, de l'esprit, toute la sagacité parisienne, tout juste ce qu'il faut d'étoffe pour vous habiller en grand homme. On se moque joliment de vous. Cependant, j'aime encore mieux te savoir occupé de littérature que de femmes; mais, mon ami, que les illusions de l'orgueil ne te mènent pas trop loin! Tu le sais,

rien de présomptueux et de fat comme la plupart des beaux-esprits : ils croient que tout leur est dû, que tout va leur céder bien vite, que la pierre même enfante pour eux le myrte et le laurier.

Un Rousseau n'osait-il pas nous dire : « Il y a peu de femmes, même dans les hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête si je l'avais entrepris (1). » Que cela est misérable ! Mais j'ai meilleure opinion de vous, Léonide, et je recevrai avec plaisir vos discussions les plus ennuyeuses. S'il pouvait t'en échapper de ce genre, je les recevrais sous l'escorte de quelques mots d'amour. Point de science sans amour, point de lettres sans amour, fussent-elles dictées par le Père-Éternel.

LETTRE XCVIII.

C'est donc aujourd'hui la gloire qui m'environne de toute part ! Dix feuilles consacrées à la gloire ! une imagination enflammée par la gloire ! une tête que la gloire a tournée ! Je te prends comme tu es, et je ne trouve point à redire à de

(1) J.-J. Rousseau, Réflexions sur l'Héloïse.

si beaux sentimens. Que la gloire, Léonide, soit ta seconde idole, j'en suis très-contente; je veux que mon amant tienne à la gloire comme à l'amour.

S'il te reste quelque vide dans l'âme pour une troisième divinité, je vais t'indiquer la mienne : sans détour, c'est la folie. Oui, monsieur, oui, mon ami, et j'en conviendrai sans rougir devant la race humaine. « Qui vit sans folie, n'est pas si sage qu'il croit (1); » et les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, que de ne pas vouloir être fou (2). » Qu'a-t-on à me dire maintenant, si je suis folle? Rien d'aussi général que la folie. O Folie! quel sot oserait te condamner? Folie, Folie, sois ma reine. Elle est, elle sera reine, Léonide, et la reine du monde. La Folie, la Gloire et l'Amour sont les arbitres de tous les âges; et peut-être que la Gloire et l'Amour ne sont que les sujets de la Folie. Chère Folie, divine maîtresse, charme de tous les sens, qui souris à nos désirs, qui nous encourages et qui nous trompes, qui nous conduis et nous abandonnes, qui nous reçois encore et nous rejettes pour nous re-

(1) La Rochef., pens. 314.

(2) Pascal : Pens. part. 2, art. 17, pens. 88.

prendre et nous quitter, Folie, tu nous parais cruelle, et tu sais toujours te remontrer plus attrayante et plus fraîche. Folie, Folie, ô ma reine, suspends ta course un moment, conte les prodiges que tu crées, conte quelle est ta puissance, quels sont tes nombreux attributs.

Ta puissance est celle d'un dieu. Elle impose aux monarques qui viennent, comme les bergers, fléchir le genou devant ton trône. Quelle multitude l'environne à chaque instant ! Léonide, je l'ai vue sur ce trône mobile placé au centre d'un monde qui n'a pas de bornes. Des millions d'adorateurs circulent à l'entour; ils s'y rendent par deux chemins différens, l'un destiné à ceux qui viennent, l'autre à ceux qui partent. Les premiers sont animés, radieux, vifs et pétulans; il semble que tout les émerveille, c'est le triomphe du délire; ils ont tous un bandeau sur les yeux. A peine ont-ils reçu les erremens de la folie, qu'ils rentrent dans le chemin du retour. A mesure qu'ils avancent, la mélancolie saisit leurs ames, on entend des plaintes, des murmures, on voit des larmes, on est enfin..... comme on est quand on a vu de trop près ce qu'on désirait; c'est ce que dans le monde on entend par ces mots : La folie est faite. Alors le bandeau n'existe plus.

Dans l'autre sentier, le voyageur ne respire que l'enthousiasme et l'orgueil. Chacun est plein d'une idée qu'il n'échangerait pas contre un trésor. Les uns sont plus sémillans, plus folâtres. Quelques-uns sont frénétiques, d'autres méditent et rêvent; tous sont enchantés de leurs projets et d'eux-mêmes.

Parvenus aux pieds de la déesse, ils offrent leur encens, ils expriment leurs souhaits; elle s'en moque. A peine désabusés, ils passent dans l'autre chemin, avec la résolution de ne plus revenir. Résolution d'enfant! Il est bien rare qu'on n'entreprenne le voyage qu'une fois! On s'examine, on raisonne sur les événemens, on trouve qu'on s'y est mal pris, qu'on n'a pas tout vu, tout calculé; enfin, l'on n'est pas plutôt guéri d'un premier repentir, qu'on rentre de nouveau dans la voie des étourdis. On marche, on arrive, on retrouve la même lumière, hélas! et l'on s'en revient avec les mêmes résultats. Folie! ô Folie! comme tu sais nous rendre amoureux de nos songes!

Conquérans, philosophes, gens à systèmes, gens du monde, auteurs, artistes, tous se précipitent vers ce lieu. La Folie les accueille; elle secoue à pleines mains sur eux ses grelots et ses vapeurs. Alors tous chantent : Folie, Folie, sois

notre reine ; sois l'heureux guide de nos jours, ô Folie !

Tu ne peux te figurer, mon Léonide, l'étonnante vivacité de cette femme. Au centre d'une vaste plaine qui va se perdre dans l'horizon, elle est debout sur ce trône, qui tourne continuellement ; ses bras vont et viennent d'une vitesse incroyable. On ne sait ce qu'elle tient, si ce sont des sceptres, des armes, des fleurs, des instrumens de tous les arts et des symboles du génie. Il m'a semblé, dans un de mes rêves, que c'était un mélange de tous ces objets. Sa physionomie offre un étrange phénomène ; elle pleure et rit à la fois ; son habillement n'est qu'une mascarade. On y remarque de riches broderies, des lambeaux sans valeur, des cartes géographiques, des étoiles, des ordres, des diamans. D'un côté ses cheveux sont en désordre ; mais, de l'autre, ils sont relevés avec beaucoup de soin. Elle a le pied gauche sur un globe qui suit le mouvement perpétuel de son trône. A quelques pas d'elle se trouve la roue de la Fortune, qui tourne avec grand bruit une quantité vraiment innombrable de petits rouleaux tous distincts. Par intervalles, elle en fait sauter rapidement un ou deux, sur lesquels on lit avec avidité des noms de princes, de littérateurs ou de guerriers, auxquels on n'a-

vait pas songé jusque-là, personnages d'un jour ou quelquefois d'une heure de vie.

Près de cette roue, qui attire successivement tous les sujets de cet empire, on aperçoit deux autels, l'un, où siége Cupidon, l'autre, où la Gloire et la Science distribuent des couronnes à travers un nuage de fumée. On sacrifie nuit et jour devant ces deux autels. Entr'eux s'élève une pyramide, sur laquelle j'ai vu un singe couronné et portant un sceptre de fer. Que veut cet animal, ai-je dit à mes voisins? — Madame, c'est le roi de la mode. — Il fait des sauts perpétuels et des grimaces de plus d'une espèce; il était particulièrement entouré de petites maîtresses et de gens de lettres.

Parmi les autres personnes qui composent la cour de la déesse, il est aisé de reconnaître la Jalousie et les Alarmes, l'Ambition, l'Esprit de parti, la Discorde, et des démons de toute espèce; ils ramassent, pour les jeter sur les arrivans, des paillettes et des laves de verre qui sortent de tous les degrés du trône mobile : ce qui annonce la fragilité des choses et donne une idée du genre de travail et des richesses de ces lieux. On voit couler également du trône une liqueur suave et merveilleuse dont les poëtes sont fort avides, mais qui donne la colique au plus grand nombre.

On a voulu me faire accroire que c'était la source de l'hippocrène.

Chose inouie! étonnement dont je ne reviens pas! j'ai lu aux pieds de la déesse le mot *raison.* — C'est *folie* qu'on a voulu mettre. — Non, non, madame, ont répondu gravement des magistrats, des militaires et des philosophes qui se trouvaient là par groupes; non certes, c'est bien la Raison.

En y réfléchissant, je devine que la Raison humaine n'est que la Folie en habit de masque. J'allais me retirer, lorsque j'ai vu la foule s'élancer rapidement vers un drapeau qui flottait en l'air. Je cours, j'approche; un joli homme, une femme charmante, couple d'amans heureux, portaient ensemble l'étendard des armées de la Folie. Il est d'un tissu léger comme la vapeur des nues, et la seule effigie qu'on y remarque, c'est un cœur humain. J'avais déjà vu le mot *cœur* gravé sur l'entrée du temple, et c'était assez dire que le cœur de l'homme est l'asile, comme il est le symbole de toutes les folies.

Folie! Folie! te courtiserai-je encore? Oui, Léonide, décidément. Restons, le plus longtemps possible, sous ses aimables lois; n'encensons pas tous ses caprices; redoutons quelques-unes de ses faveurs; mais si nous quittons sa cour, que ce soit vers les approches de la vieil-

lesse, qui n'a pas toujours le talent de faire des sages.

Un reste de légèreté, des plaisirs qu'on n'oublie pas, l'habitude d'amour, devenue la vie, de longs bienfaits reçus de la déesse et de ses ministres, des repentirs modérés par les plus douces réminiscences; enfin, le concert du monde entier, tout nous apprend à dire : Bonne Folie, ô Folie ! tu es le guide de tous les âges, sois le nôtre jusqu'au tombeau, et reçois de Léonide et de Minette la plus pure des adorations.

Tu ne te plaindras pas de moi, cher ami, puisque je t'envoie la Folie en échange de la Gloire; c'est payer en monnaie équivalente.

LETTRE XCIX.

On va se marier dans mon village. Ce George, cousin des Robert, cette manière de savant dont je t'ai parlé, est amoureux de la belle et froide Volsinie, nièce du pasteur, et le pasteur l'accorde. La famille de l'époux a répondu de sa délicatesse et de ses mœurs. Il est riche et bon enfant, dit-on, malgré sa science et son air idiot.

Bref, le curé la donne; incessamment la noce. La future épouse est presque toujours sérieuse, et je lui parle rarement. Peut-être me croit-elle trop dissipée pour se lier avec moi. C'est une fille de presbytère, qui a lu de gros livres; elle compose, elle écrit, elle fait ce qu'elle peut dans sa solitude; je ne la désapprouve point : son âme est tranquille. De l'église, cette jeune personne passe dans un ermitage; elle y mourra peut-être sans avoir connu d'autre amour que celui d'une mère : tant pis et tant mieux pour elle.

Chez les Robert, il existe une jolie créature que le cousin George voulait épouser; mais les parens étaient loin d'y consentir. C'est une petite nymphe dont je raffole, en vérité. Je brodais hier avec elle, sous un berceau de lilas. — Regrettez-vous, lui ai-je dit, votre cousin George? — Pour mon mari? oh ! non, madame; et cependant je serais bien aise de me marier. — Mais vous êtes encore si jeune! — J'ai quinze ans et demi; je serais si contente d'avoir un petit enfant! Je l'adorerais, je me mettrais à genoux devant lui, je l'arroserais de fleurs, je l'entourerais de guirlandes. Peut-être me donnerait-il, en riant, de son joli petit pied dans la figure : comme cela me rendrait heureuse ! Et puis, je saurais bien appeler sur lui les bénédictions de l'Éternel. Je le

prendrais dans mes bras, je l'élèverais bien haut, et je le consacrerais au ciel avec tous ses liens de roses et toute mon ivresse. Mon aimable père faisait de même pour mon frère et pour moi. — Vous avez des parens bien tendres. — Oh ! oui, madame. — Il faudra les quitter. — Jamais, jamais. — Peut-être que votre mari..... — Point de mari, s'il faut me séparer d'eux. On m'a menée trois fois à la ville; j'y étais triste. J'allai au théâtre, je m'ennuyai. Enfin, madame, je ne respirai qu'en entrant sur les limites de cette possession. Alors, je fis un grand cri; mon cœur m'échappait, il revolait vers ma tendre mère et Théodule. Ce cri toucha mon père qui m'accompagnait, il le toucha jusqu'aux larmes. Je n'ai donc pas tout perdu, me dit-il, puisque mes enfans se trouvent heureux de ce qui me reste.

Mon frère a les mêmes goûts; et voyez, madame, notre bonheur. Je me lève à peu près avec le jour. Je prie Dieu tout de suite. Au premier coup de sonnette, je vole à l'appartement de ma mère. Quelquefois Théodule arrive en même temps que moi sur le seuil de la porte. Nous nous disputons le passage, et la querelle finit par un baiser. Alors nous courons ensemble sur le lit de nos bons parens, et c'est là une grande pluie de baisers. Le déjeuner vient; c'est

moi qui l'apprête.... C'est moi.... Nilisse parlait encore ; je ne l'entendais plus. J'étais retombée dans mes méditations. Je quittai l'ermitage, et revins chez moi silencieuse et mécontente.

Ce matin, j'ai couru les champs à droite et à gauche, sans but, errant comme une sauvage, et seule entre le ciel et la terre. Dans cette situation, il me semble que j'élève une barrière invincible.... Oh! non, non. Mais je t'injurie de bon cœur et personne ne m'entend que les échos. C'est ce que je veux. Loin de moi l'idée qu'une créature raisonnable puisse m'entendre te maudissant! Je suis malheureuse, et j'aime à l'être dans un désert. J'y savoure à longues inspirations le venin qui me tue; et comme mon cœur est trop rempli de ton image et d'un je ne sais quoi qui me suffoque, je vais par monts et par vaux semer une partie de mes émotions ou de ma bile. Je t'évapore comme une fumée.

P.S. T'ai-je dit que malgré toutes mes défenses à ce sujet, Marianne avait des projets sur mon cœur, si j'étais morte? Elle s'était entendue pour me l'enlever avec une espèce de chirurgien de notre village, et ce cœur, placé dans une boîte d'argent, aurait figuré sur un oratoire. Le chirurgien devait recevoir un louis de rétribution. Je doute que pour avoir mon cœur, tu

veuilles jamais faire une pareille dépense. Mais tu ne m'aimes pas comme Marianne.

LETTRE C.

Ces jours derniers, mon charmant Léonide, j'ai joui à cœur ouvert d'un spectacle à ma mode. J'avais assemblé chez moi tous mes fermiers et leurs amis.

J'ai assisté au repas avec le curé, pour y maintenir l'ordre et la décence. Après quelques petites leçons de morale, j'ai permis les chansons, et la fête s'est terminée par une danse à laquelle le savant George Robert est intervenu avec les paysans de l'ermitage. Il les poussait dans tous les sens, et criait à pleine voix : Dansons, dansons, mes amis ; célébrons le rétablissement de la plus belle des femmes, et disons tous en idiome virgilien, puisqu'on n'entend pas le grec ici, disons tous :

Date lætitiam, pueri
Virginesque, floribus ornate comas ;
Choros ducite,
Hac sospite ;
Nec squallor campos occupet
Et spiret aura dulcior
Favoni.

Je doute que mes fermiers comprennent beaucoup mieux le latin que le grec, et je pense que cet homme est timbré.

LETTRE CI.

Je ne t'ai point écrit hier, trop occupée du sarcophage qui me roule en tête depuis ma convalescence, et que mon architecte va construire dans une certaine partie de mes bois, dont le pittoresque l'a ravi. Je lui ai dépeint le monument que le pasteur avait élevé dans ma chambre. En conservant quelques traits de ressemblance, mon artiste, qui est fort intelligent, a dessiné le plus joli catafalque du monde. Ce sera une fête pérpétuelle que d'être là dedans. On le commence de suite; lorsqu'il sera terminé, le pasteur le bénira, le consacrera. Léonide, pourvu que tu vives encore deux mois, ton affaire est sûre, ta place est trouvée, car mon monument est *bisomme*. Sur cette terre, mêmes amours, mêmes destinées; enfin même tombeau: comme Œnone et Pâris, nous y serons couchés sagement l'un près de l'autre, en bon mari et femme.

Je ne puis avoir de l'orgueil au delà de cette

vie; mais on se choisit une habitation dans ce monde, et rien n'empêche de s'en préparer une pour le moment où l'on se retire dans l'autre. Je ne veux pas que ma dépouille soit confondue avec celle d'un vieux coquin. Je serais joliment tournée, si au jour du réveil, il allait prendre une de mes jambes pour la sienne, ou moi son bras! Après quelques milliers d'années, nous sortirons ensemble du catafalque que l'amour saura bien rendre éternel, nous nous lèverons spontanément. — Te voilà, Minette? — C'est toi, mon Léonide? ne nous trompons-nous pas? sommes-nous bien nous-mêmes? sont-ce là tes doigts, tes cheveux, tes oreilles? — Oui, ma belle. — Je crois que j'ai une de tes dents. — Pas du tout, je suis en bon ordre.

Comme je te connais, je saurai bien te dire si tu es complet. Après un baiser, nous partirons ensemble, vrrr.... d'un coup d'aile, comme deux colombes, et nous irons ensemble à la cour plénière.

Entends-tu? je veux que tu aies les prémices de ma résurrection: premier regard, premier sourire, première caresse.

Jusque-là, continue d'aimer ta Minette et ton Dieu, mon enfant. C'est un homme bien déchu, qu'un homme sans Dieu et sans maîtresse.

LETTRE CII.

Mon ami, sans que tu t'emportes, je peux bien t'avertir que ton dernier message n'est pas même digne du nom de billet; ce n'est guère qu'une enveloppe. Je crois que tu deviens très-rangé, si j'en juge sur une manière d'écrire aussi économique.

Ces messieurs des académies auront volé le temps dû aux amours. Mais je me borne à te faire apercévoir de ta négligence, espérant bien qu'elle cessera. Si tu aimes mon caractère tel qu'il est, ne le change pas toi-même. Lorsque je ne reçois rien de toi ou qu'un mot, je suis hargneuse et insupportable. Si je veux écrire, je n'ai pas une idée. Les coudes appuyés sur ma table, le visage dans mes mains, je rumine, je me tracasse, et rien ne se présente. Je prends la plume, elle va indignement. Je la taille, c'est pis encore; je la jette. Si je la reprends, c'est pour faire des figures de géométrie sur le papier, et je ne pense pas à ce que je fais; j'attends alors qu'il me vienne de l'amour pour vous

écrire; et pourtant il faut que j'écrive, puisque l'écriture est le langage de l'absence.

LETTRE CIII.

NOUVELLES officielles. George et Volsinie se sont mariés ce jour sans bruit et sans pompe, comme il convient à la modeste nièce d'un curé. L'ermitage va recevoir l'épouse, et j'y dînerai; je m'en reviendrai, je me coucherai : voilà ma journée. Une chose m'embarrasse. A l'instant sont arrivés chez moi les respectables Sorville père et fils, que tu as vus plusieurs fois à B... Je ne puis congédier d'anciens amis qui m'ont donné de grandes preuves d'intérêt pendant ma maladie, et qui ont fait six lieues exprès pour m'adorer. Mais comment les mener chez les Robert, qui ne les connaissent pas? Il le faudra bien cependant. Un jour de noces et à la campagne, on aime à prendre quelque liberté.

Léonide, j'ai un aveu à te faire. Je n'aime pas qu'on se marie si près de moi; tant de souvenirs me désolent au même moment! Je m'agite, je me gronde, je me maudis, j'éprouve mille regrets,

et pourtant je ne suis pas jalouse du bonheur des autres.

Pardonne, si je murmure. Ne puis-je pas soupirer après une situation où tous les battemens de mon cœur seraient marqués par un plaisir? Ne puis-je?... O mon dieu! toute coupable que je suis, je pleure même ces jours où je me livrais à toi sans t'appartenir, Léonide. Voluptés douces et fallacieuses, n'avez-vous paru pour moi que comme l'éclair sur le bord de l'abîme? Oh! non; je te reverrai, tu me rendras tes caresses dont l'image me tourmente, ou tu me glaceras pour que je puisse trouver une heure de repos.

Léonide! capable de tout et seule à tout vouloir, je me désole, je me tue moi-même. Hélas oui! trop souvent fatiguée, consumée de désirs, je me roule entre mes draps, que je brûle; mais ne croyez jamais que, dans ces odieuses contraintes, je puisse entrevoir l'ombre d'une infidélité! Qui moi! j'écouterais un autre homme!... mes pleurs couleraient sur le sein d'un autre! Ah! grand dieu! jamais.

Si je pouvais contenir ma tête dans des bornes plus resserrées! si je savais trouver un soulagement à toutes mes misères! Mais non, je n'espère rien. Le sommeil est d'accord avec tous mes

bourreaux. Pauvre Minette! de quelle méchante passion tu es le jouet et l'esclave !

J'ai perdu jusqu'au bonheur du malheureux, celui de raconter ma peine. Nous nous croyons plaintes quand nous sommes écoutées. Une partie de nos affections passe dans l'âme et sur le visage de ceux qui nous entendent. Quel que soit le motif de leur attendrissement, il nous soulage. Je souffrais moins quand j'avais Cécile pour lui parler de mes doléances. Émue d'un tableau si vrai, elle retenait sa respiration, dans la crainte de m'interrompre. Mais Cécile est je ne sais où; elle voyage de nouveau. Moi, seule ici où ta beauté est inconnue, si j'en parlais, j'aurais l'air d'un être fantastique: et à qui en parlerais-je? Le curé t'estime; mais il nous estimerait bien davantage, si nous étions époux, ou si nous étions étrangers l'un à l'autre. Ce dernier surcroît de vénération ne me tente point.

L'ermitage m'appelle; adieu; et avec mon adieu, *amour et constance*, ce qui, en langage du cœur, signifie *Minette.*

LETTRE CIV.

On dit qu'un désastre ne vient jamais seul. En serait-il de même des mariages? s'enchaînent-ils l'un à l'autre? Je soupçonne fort que l'union de George et de Volsinie amènera celle du jeune Isidore Sorville et de Nilisse. Que j'aurais de regrets, si cet homme allait un jour faire le malheur d'une si aimable enfant! Le père et le fils m'ont bien questionnée; ils me conjurent de réunir chez moi cette intéressante famille, et j'ai promis. Je dois un repas d'hymen à la nièce de mon curé. Puisse tout cela me fournir quelque peu de distraction!

La fatalité me prive de tes lettres. Trois courriers sont arrivés; rien pour moi! Est-ce inexactitude de la poste? est-ce défaut de communication? Où es-tu? aurais-tu quitté Rome? serais-tu malade? Cette idée est affreuse, je la rejète.

La société des Romaines me prive-t-elle de tes lettres, qui sont la vie pour moi? Quelle différence! Je ne vois rien de ce genre ici. Quand le hasard me présente des étrangers, j'ai toutes les peines du monde à leur donner un sourire, sourire bête

qui veut cacher les secrets du cœur, et qui les trahit.

Occupée de toi seul, quand tu m'écris de bonnes choses, je ne donnerais pas mon état pour une centaine d'empires; je regarde, je verrais mille hommes, et je les oublierais en moins de temps qu'il n'en faut pour tourner la main. Ai-je recherché le monde depuis que je t'aime? Avec quel empressement je te suivais dans la solitude! Quelquefois notre bonheur s'y annonçait par des chants et par une folle gaîté. Tantôt l'amour se renfermait dans le fond de nos âmes; il appelait lui-même une douce mélancolie.

Alors tu cherchais une larme sur ma paupière. Ton bras passé sur mes épaules descendait jusqu'à mon sein palpitant de plaisir. Des mots heureux prononcés d'une voix bien émue interrompaient ce silence de tendresse et de délices. Le bruit seul de nos vêtemens, quand ils se touchaient, nous faisait frémir tous les deux. Comme tout était superbe autour de nous! Comme notre existence était grande!

O seconde quinzaine de septembre! que de bonheur vous nous valûtes! Par un rapport secret avec le déclin de l'année, nos cœurs semblaient goûter les derniers charmes des beaux jours et les dernières jouissances, hélas! peut-

être les dernières. Comment n'ai-je pu arrêter le vol de ces rapides journées!

Ici Minette seule et dolente n'aurait qu'à faire un signe de doigt pour rappeler chez elle une foule de gens bien empressés. — Le seul que j'aime, que je désire sans cesse, résiste éternellement à mes prières. Jamais, jamais.... Y a-t-il un mot aussi pénible depuis qu'on a des idées?

LETTRE CV.

Si j'avais été moins chagrine, je t'aurais donné le portrait de George, en ta qualité de savant. Qu'il est drôle et qu'il est plaisant cet homme avec son baragouinage et son grec! car il croit tout faire comme les Grecs. A table, ne voulait-il pas nous contraindre de boire des fleurs, parce que les amoureux et les convives d'Athènes finissaient par boire leurs couronnes? Il a porté des toasts à toute sa famille, à monsieur le curé son oncle, à moi, aux deux Sorville, au divin Homère, à l'évêque de notre diocèse, qu'il appelle son maître et son illustre ami.

Dans certains momens, je le crois fou. Dans

d'autres, tout ce qu'il dit me paraît une espèce de satire.

Il est avare, c'est son grand défaut. Honnête, simple, ingénu parfois jusqu'à la bêtise, chargé de sciences qui roulent pêle-mêle dans sa tête, incapable d'écrire deux phrases dans un bon style, ou ne voulant pas le faire; préférant les niaiseries de nos petits théâtres aux plus belles locutions de Racine, de Bossuet et de Pascal; connaissant tous les auteurs, les jugeant au hasard, selon qu'il se rappelle ses lectures ou ses *Soirées de Zéphirine*. J'ignore ce qu'il entend par ces mots qu'il répète souvent. Faut-il croire que l'érudition lui a tourné la cervelle? Si je n'ai pas oublié les préceptes de mes confesseurs : « Tout homme est rendu insensé par la science (1). » Prends-y bien garde pour toi et tes amis les doctes. Que de reconnaissance tu me devras, si je t'envoie comme préservatif la description des folies de George! Mais c'est sa personne qui est curieuse : il se balance sur le bout du pied, en pinçant le bec ou en déclamant quelques vers orientaux. Long, maigre et droit, il s'obstine à porter des habits sans collet pour que rien ne le gêne dans ses mouvemens de tête, et des manches

(1) Jérém., LI, 17.

trop courtes d'une palme, afin d'avoir les poignets libres comme les Grecs et les Romains, dont il regrette beaucoup le vêtement, qui ne contrariait aucune partie du corps.

Il met des gants à la Crispin, pour éviter la piqûre des mouches, qu'il ne peut souffrir : il va tête nue, parce que, chez les Athéniens, les malades seuls avaient une coiffure. Lorsqu'il pleut, il s'arme d'un chapeau à trois pointes. Ses cheveux sont coupés en rond par devant, mais il conserve une queue très-fournie et très-longue. Il assure que c'est l'antique manière des Abantes, nommée depuis *la théséide* (1). Si on lui objecte que Thésée n'avait pas de queue, il dit qu'Apollon n'avait pas les cheveux coupés; ils ombrageaient ses épaules. Lui, c'est par bienséance qu'il ne laisse pas flotter sa chevelure; elle incommoderait ses voisins. D'ailleurs, s'il n'est Grec que par devant, il est au moins Lombard par le dos : c'est une assez belle antiquité. Quelque Grec que je sois, dit-il, j'estime fort les Lombards. Leur conquête de l'Italie est une chose merveilleuse : lorsqu'ils l'ont faite, ils n'étaient pas plus de quatre mille hommes (2).

(1) Plutarque, vie de Thésée.

(2) Grég. de Tours, hist., liv. 4, ch. 35.

Sur sa figure se peignent alternativement la joie, le bonheur, l'innocence et l'idiotisme. C'est toute une comédie que cet homme-là. J'ai vu des physionomies plus imbécilles que la sienne, il n'y en a point de plus théâtrales.

Après son amour pour la science, une de ses grandes manies, c'est de se croire le premier des vaillans et le plus fameux danseur de la terre. Ses cousins m'ont appris qu'il avait composé un extrait de sa vie. Ce doit être un morceau curieux, je l'ai demandé pour toi. Voici, en attendant, un échantillon de son portrait tracé par lui-même avant son mariage.

« Je vais dire mes talens. Je chante faux, excepté certains dithyrambes et le péan : je les chante bien. Je sais encore le bucoliasme, et si ce n'est pas celui du Diome de Sicile, qu'on a cru fils d'Hercule et contemporain de Daphné (1), c'est toujours un vrai chant pastoral, que je dois à mes recherches, très-convenable à mes mœurs agrestes, « et que j'aime à chanter à l'aspect d'un troupeau (2) ». Je me passe volontiers de musique, mais je crois qu'elle me plairait si elle ne m'endormait pas. Les grands opéras m'en ont

(1) *Il Pad. Vintimigl., i poet. Sicil.*

(2) *Epicharm., in Halcyone et in Ulys. naufrag.*

dégoûté ; je hais des sons qui serpentent une heure entière autour des mêmes paroles. Cependant une douce mélodie me fait quelque bien quand je suis malade :

Dulcisonum reficit tristia corda melos (1).

Je déclame à faire pâlir un Talma, un Mauri. Quel grand comédien j'aurais été !

Je dessine vite et sans règle. Aucun jeu ne m'étonne. Au volant, je joue les yeux fermés ; au loto, je suis le phénix, toujours des quines; au tir, à l'escrime, j'épouvante et rivaux et spectateurs ; car je suis un homme, et mon bras n'est pas faible : *Ego sum pedibusque manibusque celer* (2).

J'aime, comme les héros de l'Iliade, à voltiger sur des chevaux. « Je saute sur l'un, je saute sur l'autre, j'en ai quatre à la fois, et la foule émerveillée me contemple et m'admire (3). » Note que s'il monte, ne fût-ce qu'un âne, il est sûr de tomber.

J'ai l'esprit juste et je raisonne bien ; je suis savant sans être universel : chacun son lot. Ce que je sais le mieux, c'est que je ne

(1) Eoban. Hess., *de tuend. bon. valetud.*

(2) Xenocrat. *Antholog.*, lib. IV, cap. 12.

(3) *Iliad.*, V.

sais rien, et j'ai mis vingt ans à l'apprendre. J'aime toutes les langues; on dit que je ne connais pas la mienne et que je préfère des niaiseries aux belles choses. C'est faux: j'aime tout ce qui est grand, tout ce qui est vrai.

Je ne suis point cagot, mais j'ai de la religion. Les *Soirées de Zéphirine* m'ont suffisamment instruit. Je lis souvent les psaumes et les évangiles; j'oublie pour eux les Grecs : les Grecs n'ont rien et ne pouvaient rien avoir qui vaille cela. Je le dirai comme le père Alexandre, l'évêque de ***, mon maître, l'Évangile est le premier des chefs-d'œuvre. C'est la source unique des véritables consolations. Il est bien peu de jours où je n'en lise quelques pages : souvent même, quand je l'ai pris, je ne sais plus le quitter. Toutes les semaines je vais à la messe; quand je ne peux y aller, je donne quelque argent à des pauvres que je charge de l'entendre pour moi. Si cela n'est pas catholique romain, j'imite nos pères : lorsqu'il leur était impossible de se rendre au temple, les stationnaires ou remplaçans s'y rendaient pour eux.

Je communie à Pâques; je m'abstiens du sermon, tout en aimant les prédicateurs; mais c'est un vice de ma nature. Au sermon, dès que je suis assis, je m'endors; si je suis debout, je

le dis en rougissant, je m'ennuie; il est plus décent que ce soit chez moi.

Qu'on me regarde, je suis très-grand, bel homme, et j'ai de la tournure, sans être coquet. En un clin d'œil je fais ma toilette, et vite et vite, comme l'oiseau, d'un coup de bec. Dans mon négligé, je ne parais pas tout ce que je suis; j'ai même peu de couleur; mais c'est encore là ma gloire: la pâleur est la beauté des hommes prédominans. Je l'ai cette pâleur..... *Pallorem pulchrum sublimiorum virorum florem* (1).

Fidèle au principe d'Homère, je n'admets que trois plaisirs : l'amour, le sommeil et la danse. L'amour dort chez moi, il attend que j'aie une femme. Quand je l'aurai, j'aimerai mieux me couper la gorge que de lui faire une infidélité. Le sommeil, je l'ai pur et tranquille comme le cœur; et si on me repétrissait quand je dors, je ne le sentirais pas. La danse, ah! la danse me distingue à jamais du reste des hommes. La danse, nommée *irréprochable* par le poëte (2), la danse fut mise exprès pour moi sur la terre.

Au bal, j'enlève les cœurs : les plus charmantes femmes de la capitale cherchaient toujours à m'imiter, soit à la danse, soit dans toutes mes

(1) Grég. Naz., Orat. 14.
(2) *Iliad.*, XIII. *Odyss.*, XVIII.

manières. Elles folâtraient, elles marchaient, elles parlaient comme moi; j'étais le grand prodige des cercles. Un jour, surtout, dans une fête, je crus réellement avoir parlé; j'écoute, je me regarde, je m'imagine que je m'appelle. J'écoute encore : même son, mêmes prestiges, mais cependant plus éloignés. Je me retourne, étonné de m'entendre, et je me dirige vers ma voix : c'était une sirène, un amour, une jolie nymphe, que j'ai ensuite adorée pendant plus de six semaines. Elle me donnait de petits coups de tendresse sur les joues; elle s'amusait avec mes cheveux, elle voulait attraper le genre de mes pas; impossible celui-là. Si Terpsichore était vivante, je lui apprendrais son art. Mes gestes sont à l'avenant : pas un solécisme avec les mains (1); et la valse que j'ai su gréciser, la valse est mon triomphe : en deux mots, je suis le valseur de l'Olympe et le désespoir de l'Opéra. Que voulez-vous? on ne se fait pas, je suis né avec tous ces talens, et j'aurais inventé les arts si j'étais venu avant eux.

Qu'est-ce donc, « quand je quitte la danse et les jeux, et que je deviens tout-à-coup le disciple de Bellone (2)? » « Je ne connais ni la fronde ni

(1) Philost. de Lemn., vie de Philem.

(2) Euripide, près Plut., paral. d'Ant. et de Démétr.

l'arc, mais dès que le signal est donné, je m'escrime à coups d'épée, et je m'illustre par d'effroyables exploits. (1) »

Au glaive succède la plume, « car je suis bon serviteur de Mars et grand courtisan des Muses. (2) » Enfin « quand je renonce à la guerre, je suis tout à Cythérée, à Bacchus, aux filles de l'Hélicon, ces arbitres des plaisirs des mortels. (3) »

Mon cher Léonide, avec le secours des académiciens, tu débrouilleras peut-être un homme au milieu de tout cela. Moi, je n'y entends pas grand'chose, mais je m'en amuse un instant; les plaisirs sont si rares!

(1) Archiloq., dans Plut. Vie de Thésée.
(2) Phocion, *ibid.* Vie de Phoc.
(3) Solon, *ibid.* Vie de Sol.

LETTRE CVI.

Toujours à Rome, qui te semble (après mon castel) la plus délicieuse garnison de la terre. Je vais l'aimer cette Rome, si elle continue à t'inspirer de bons sentimens. Tes deux dernières épîtres m'enchantent; j'y vois que le temps et l'absence n'altèrent point la vivacité de ton amour; il répond au mien, il est extrême.

A cette heure, monsieur, à minuit, c'est vous apprendre que je veille, et que votre image diabolique est là; voici cette heure où le mystère te guidait vers moi. Quel trouble m'annonçait ton arrivée! Tu précipitais ta marche, tu montais, tu te glissais dans ma chambre. — C'est toi, c'est toi, Léonide! et c'était là le cri d'amour, le seul qui m'échappait. Nos âmes errantes sur nos lèvres.... Que vais-je rappeler?.... La terre fuyait sous nos pas.... prête à tomber, je te présentais la main pour avoir ton secours, et j'expirais de langueur et d'ivresse. Peu satisfait encore de l'excès de mon abattement, tu sollicitais sans cesse la perte entière de ma raison et de mes forces. Il fallait bien te les abandonner. Je tombais

sur ton sein où les délices d'une autre vie venaient remplacer la mienne. O jours! ô nuits trop rapides! quels sentimens vous ont précédés! quelle volupté vous accompagnait! Elle te sera longtemps chère, ô mon Léonide! cette petite chambre où l'amour t'a béni si souvent. Tu l'aimais ce meuble dont la couleur invite à l'espérance, cette lampe dont la clarté timide pénétrait des rideaux transparens, et semblait répandre à la fois sur nous l'ombre et la lumière : heureux demi-jour qui permettait à la pudeur de s'associer un moment au délire de la tendresse. Mais peux-tu m'entendre? La voix de ton amante n'a-t-elle pas franchi les monts? Que tardes-tu? Viens, ah! viens; la nuit est sombre, tout repose. La lune est d'un calme!... l'insensée! elle est calme, froide et muette, étendue là comme une morte. Que je hais la stagnation!... Pourquoi ces étoiles brillent-elles d'un feu sans chaleur? Pourquoi la nature n'est-elle pas embrasée! Je serais en harmonie avec elle, ma vie est toute brûlante.

Viens donc, tout ce que j'adore, bien-aimé, approche, reste près de moi, donne-moi tout ce que je te donne, prodigue-moi le feu qui t'anime, viens te réunir à la moitié de toi-même. Passe ta main là.... le cœur la soulève et l'écarte par ses battemens impétueux; résiste, presse-le, qu'il

soit heureux malgré lui, et qu'une fois, du moins, il triomphe de l'absence.

Mais, moi malheureuse! où suis-je? Détestable amour!.... plus créateur que Prométhée, tu n'as recouru qu'à toi-même : tu t'es approché de moi, ton premier souffle m'a vivifiée, m'a dévorée.

Quelle nuit encore se prépare! et j'ai besoin de repos, de sommeil.... O l'impertinence! du sommeil... dormir, moi!... l'on ne fut jamais plus réveillée, plus.... ah dieu!

LETTRE CVII.

Je l'avais deviné, mon ange; Isidore Sorville plaît beaucoup à ma Nilisse. A table, me disait-elle dernièrement, je n'osais pas lever les yeux sur ce monsieur; mais comme j'aurais eu l'air de dormir en les tenant toujours baissés, je les portais du côté de ma bonne mère, et quelquefois vers ma cousine Volsinie. Monsieur Isidore se trouvait vis-à-vis de moi; quand je ramenais mes regards de la gauche à la droite, il me fallait bien rencontrer sa figure. Alors je croyais passer sur du feu. Dans le jardin, il m'a fait des questions; je

ne savais que répondre, et dès que je l'ai pu, j'ai volé vers ma tendre mère : j'avais besoin d'elle. En arrivant, je me suis jetée sur ses genoux, et je lui ai demandé ce que j'avais dans le cœur, pourquoi il me tourmentait si fort, pourquoi les questions de l'étranger m'avaient troublée? Ma bonne enfant, a-t-elle dit en me couvrant de ses caresses, que je te félicite et que je te plains d'avoir l'âme aussi sensible! Mais prends bien garde, résiste à des impressions qui feraient le malheur de ta mère. — Le malheur de ma mère! Je me suis levée, je me suis senti de la sérénité. Ah! il n'en faut pas tant pour faire violence à son cœur.

La réunion chez moi, dont je t'ai parlé, n'a point amené de dénoûment. Nilisse a refusé de venir. Cette réserve enflamme davantage le bouillant Isidore : son père est enchanté de la famille Robert; Volsinie et le curé l'ont également séduit; mais il n'a fait aucune ouverture, pas même à moi. Hier, j'ai appris de mes gens qu'il était passé seul dans sa voiture au bas de mon avenue, et qu'il avait pris le chemin de l'ermitage. Curieuse de connaître le but de sa visite, je suis allée ce matin déjeuner chez mes amis. M. de Sorville venait de partir. Vous m'avez inspiré tant de confiance, leur avait-il dit en entrant, que j'agis sans

façon. Pardonnez au plus tendre des pères qui ne respire que pour le bonheur de son fils. Mon cœur est plein, il a besoin de s'épancher. Me permettez-vous de parler sans témoin à votre aimable enfant ?.

Ce point accordé, Nilisse, plus tremblante que jamais, a paru devant ce digne homme qui l'a bientôt rassurée. Il lui a fait connaître les motifs de sa visite, et dès le premier moment il a compris que son Isidore était aimé : c'est ce qu'il voulait savoir d'elle-même. — Et moi, m'aimerez-vous? — Ah ! si je vous aimerai ! n'êtes-vous pas son père ?

Votre fille est un ange, a-t-il dit aux parens ; recevez mon Isidore parmi les membres de votre famille ; accordez-lui la main de Nilisse : un refus conduit ma vieillesse au tombeau.

Nilisse était déjà dans le sein de sa mère, son refuge d'adoption. Mon enfant, a dit le bon Robert, vous entendez ce que demande monsieur. Mais vous croyez-vous capable d'assurer le bonheur de son fils ? les devoirs impérieux d'épouse ne vous effraient-ils pas ? Enfin, M. Isidore vous paraît-il l'homme que vous devez aimer toute votre vie ? — Ah ! oui, répondait Nilisse au travers de ses larmes.

M. de Sorville s'est approché d'elle ; il a em-

brassé vivement la mère et la fille tout ensemble. — Tomberai-je à vos genoux, madame? je le ferai avec plaisir, car je vous demande la vie et le bonheur.

Madame Robert lui a présenté la main de sa fille. — Elle est à vous. — O jours de délices ! ô récompense de soixante ans de probité, de périls et de chagrins ! Dieu clément, que ferai-je pour te remercier ? Il venait d'asseoir Nilisse sur un de ses genoux. — Je prends le ciel à témoin, ma fille, que je t'offre un honnête homme. Je ne doute point de la pureté de ton cœur, et je me repose sur les vertus que t'a données une si excellente mère. Tu regarderas le mariage comme une alliance toute sainte, comme le symbole de cette union tacite qui existe entre Dieu et ses enfans. Reste, si tu peux, dans la solitude; l'âme y est toujours plus saine. Si les événemens de la vie te jettent dans le tumulte, toi et ton époux, portes-y le calme de l'honneur; plains le malheureux qui s'égare, et ferme l'œil sur les vices. Mais fasse le ciel que ton cœur innocent doute qu'il y ait des désordres au monde ! O ma chère fille ! vingt années des plus vives jouissances, si elles sont troublées par un seul instant de remords, ne valent pas une heure de repos avec soi-même.

Il s'est jeté ensuite dans les bras de M. Robert,

et ces deux vénérables têtes blanchies par l'âge sont demeurées plusieurs minutes serrées l'une contre l'autre.

En prenant le fils, vous vous chargez du père, a dit M. de Sorville. Je veux avoir ma chambre ici; je veux y revenir bien souvent. J'ai vieilli dans une société bruyante; dans la retraite, je rajeunirai : oui, le contentement est une seconde jeunesse.

Isidore vient d'arriver : tout l'ermitage est dans la joie la plus douce. Certainement, il n'y a que Dieu qui puisse accorder aux hommes des émotions si pures; elles seules attesteraient son existence.

Je veux, mon Léonide, regarder cet événement comme un excellent présage pour moi, comme une récompense que le ciel me donne; c'est l'avant-coureur de mes félicités. J'aurai, sans y penser le moins du monde, été l'instrument du bien; je m'en réjouis, et je vois qu'il est un bonheur pour l'amour : il est vrai que c'est l'amour pur; mais je crois que j'ai expié le mien.

Les Sorville feront des avantages considérables à Nilisse. Elle les mérite, elle mérite l'impossible. Si les âmes reviennent au monde, je désire que la mienne aille habiter dans un aimable

Léonide, et qu'elle puisse trouver une Nilisse. Cette enfant n'a point reçu l'éducation pompeuse, et si souvent funeste, qu'on donne aux jeunes filles du siècle. Elle a reçu celle des anges, l'amour de Dieu, de l'ordre et des vertus.

Je connais trop la bonté de ton cœur, mon charmant Léonide, pour te soustraire de pareils détails. Ils te plairont, parce qu'ils sont simples; c'est la nature même qui fait tous les frais chez ces aimables personnes.

LETTRE CVIII.

Le général*** a eu la courtoisie de m'envoyer un exprès avec ton paquet. Tu comprendras que je parle du manuscrit intitulé *les Riens*. Ces riens-là sont des trésors; et puis, mon Léonide, j'y suis souvent nommée, quoique tu n'aies pas l'air de compter ta maîtresse parmi les riens.

Je t'y trouve partout ce que tu dois être, délicat, pensant bien, t'exprimant bien, aimant bien : c'est cela un homme.

Je ne sais que te donner en échange. Le plus court est de ne te rien donner; je raconterai tout bonnement ma journée d'hier.

Le connais-tu, mon bonheur? J'ai vu danser George, le valseur de l'Olympe, et j'ai valsé deux secondes avec lui. Procédons par ordre.

M. Robert se plaît à l'attaquer en riant. Il le félicitait sur des aventures belliqueuses qu'il nous débitait à la promenade. — Vous êtes, en effet, connu par de brillantes affaires ; Lille et Lodève déposent pour vous. — Il va recommencer ; vous êtes bien taquinant, mon cousin. Est-ce que je n'aurais pas été un bon aide de camp, non pas un de ces fifis qui ne savent jamais se faire tuer, et reviennent ingambes de toutes les guerres? Ils vous en donnent le cauchemar à les voir toujours si pimpans et si bêtes. J'aurais été, parbleu, un vaillant jeune homme ; loyal au coup d'épée, impassible au canon, brillant au coup de fusil, sachant que la balle et le boulet qui vous arrivent sont des messagers de gloire. Pas un tic-tic de cœur, tête levée, l'âme en repos, la flamberge au poing ; tout couvert de la sueur des héros, de la noble poussière des Hector et des César, et capable de faire une raffle de tous les lauriers du monde. Mon fer eût dévoré les hommes. En me voyant revenir des batailles avec tant d'assurance et de joie, chacun aurait dit : « Ce n'est point là un guerrier sortant du combat, c'est un danseur qui

vole à des fêtes ou ne fait que de les quitter (1). »
Je n'aurais murmuré de rien, si ce n'est de l'état de repos où l'ont m'eût laissé ! — N'est-ce pas à Lille que vous donnâtes des preuves de cette bouillante ardeur ? — Que voulez-vous dire, mon cousin ? Vous riez malignement. Hé bien ! oui, mon cousin, j'ai vu la bombe à Lille. Quoique vous ayez affronté la mer et les pays sauvages, j'ai fait peut-être plus que vous n'avez fait à Bourbon ou à Macao. Je vais, devant madame, détruire l'effet de vos réticences.

De Paris je me rendis à Lille pour voir mon frère le caporal. Le mauvais destin m'en voulait. La ville fut assiégée, bombardée : j'étais dedans. Un jour, en plein midi, les bombes arrivaient de toutes parts ; je me trouvais sur une place, je cours, je me sauve, le vent emporte mon chapeau que je laisse aller ; j'entre dans un corps-de-garde, un peu effaré, je vous le dis ; c'était mon premier fait d'armes. Le corps-de-garde évacue, ce poste devenait dangereux ; j'évacue aussi moi, mais il pleuvait à verse, mon chapeau était perdu ; je prends un méchant parasol qui se trouvait là, celui d'une vivandière, je le déploie sur ma tête et traverse la place en courant.

(1) *Iliad.*, III.

Il y pleuvait aussi des bombes, et voilà tous les soldats qui oublient le danger pour rire, pour me huer, s'imaginant que j'opposais le parasol aux bombes. Ces drôles m'appelaient le héros du parasol. Sans le siége, j'en aurais enfilé quelques-uns pour corriger les autres; car je ne redoute ni les hommes ni la foudre, je suis fataliste. Pourquoi craindre? « qui craint la gelée est accablé par la neige (1). »

Si je n'ai pas suivi la carrière des armes, les lettres sont mon excuse; elles me réclamaient. D'ailleurs, pourquoi me battre, tirer, tuer? Je n'en voulais à personne, et si j'avais succombé, mes nombreux manuscrits se trouveraient sans ordre. Mais c'est fini, la postérité triomphe, je me conserve pour elle, et pour la gloire de mes Grecs.

Mon autre aventure à Lodève est assez honorable; je crois que celui qui a peur n'envoie pas de cartel, et surtout à l'arme à feu. Madame, j'avais un rival; par humanité, je choisis le pistolet, ne voulant que lui donner une leçon; à l'épée, il était mort. — Qui donc vous a montré l'escrime? serait-ce votre journaliste ou votre maître de danse? — Il me conte des choses... En vérité, je vous aime, mon cousin, sans cela, je répondrais

(1) Job. VI, 19.

du sec. — Oh! non, ai-je dit, monsieur George, vous êtes trop grec et trop poli. — Pour grec, je le suis. — *Le Cousin.* Et même un peu trop. — et grec je mourrai. Hé bien! voyons; qu'il parle; parlez, mon cousin. — Ne rougiriez-vous pas si j'apprenais à madame que vous courtisiez les deux sœurs, dont l'une était enceinte? et ce n'était pas de vous. — Le voilà encore, toujours confondre. A Lodève, où j'étais nommé la volupté des femmes, le caquetage me donnait ces deux sœurs, *l'enceinte* et la vierge. Jamais, je le jure, je n'ai dit un mot à *l'enceinte*. La vierge me plaisait, et c'était une pensée de mariage. Un élégant vint rôder près d'elle; voici comme je m'expliquai. Monsieur, il y a ici deux sœurs, j'en épouse une: parlez, est-ce ma petite femme qui vous plaît? — Quelquefois, répondit cet impertinent. — Monsieur le flaneur, vous me manquez, et vous voudrez bien venir tirer un coup de pistolet avec moi. Il y vint, c'était même un brave.... — Que vous avez tué, M. George? — *Le Cousin.* L'affaire n'a pas fini de cette manière. — *George.* Comme il grille de me vexer! c'est égal ça, elle a fini. — *Le Cousin.* Par des coups de canne... — *Minette.* Qu'il a donnés? — *Le Cousin.* Et non, qu'il a reçus. — *George.* O terre! ô mer! ô trépignement! vilain cousin! Au reste, je l'ai conté moi-même,

je n'ai de secret pour personne, et tout cela est oublié; j'ai assez de titre de gloire pour effacer un outrage, lors même que je l'aurais essuyé.

Tu vois, mon Léonide, que George est un vaillant homme. Mais c'est bien autre chose pour la danse. — Oui, pour la danse, je n'ai point de rivaux, et je le prouve *ipso facto*. Les Vestris, les Duport, les Albert, les Antonin, sont près de moi de bons paysans qui sautent comme ils peuvent. Ce triste Opéra de Paris, de quoi s'occupe-t-il? sinon que de faire danser des ânes au son de la lyre, comme disaient mes Grecs. Mais le ciel avait des vues sur moi; ma jambe est née pour la danse; examinez sa force et la flexibilité de ses nerfs; voyez l'agencement, l'aisance, la mollesse, la grâce du pied... Que d'équilibre! comme je m'élève sur la pointe... J'effleure à peine l'extrémité de l'herbe quand je danse sur le gazon; je plane dans l'air, et puis, tout à coup, des bonds dans la nue, et cette pirouette triple, quadruple, quintuple, centuple... (il tourne, et le voilà par terre; il se relève). Courage! J'ai été gêné par mon habit (il l'ôte); *mox omnis terra saltabit* (1). Je suis libre à présent; à présent venez, accourez, danso-

(1) Euripid. *in Bacchis.*

manes de l'univers, rivaux audacieux, montrez-vous. Venez aussi nymphes charmantes de la France, si légères, si élégantes, si voluptueuses; vous, divine Gardel, incomparable, adorable Gosselin; vous, séduisante Chévigné; vous, Millière, Bigottini, Delille, anges d'amour, de grâces et de beauté, véritables esprits aériens, qui voltigez sur la scène; venez, admirez votre maître et votre dieu. Et toi, Lucien, qui croyais que de tes jours la danse était parvenue à son plus haut point de perfection, puisse ton ombre venir ici contempler la perle des Grecs et des Français! Venez encore, ombres des anciens, danseurs vivans, venez, venez,

Connaissez tous ces pas, tous ces enlacemens,
Ces gestes naturels qui sont des sentimens (1).

Ah! mon ami, quels gestes! quelles ruades! quels effroyables sauts! ses bras fendaient l'air à dix toises autour de lui, et les baguettes qui lui servent de jambes se froissaient, se heurtaient, allaient se briser, je crois, s'il ne s'était abattu de lassitude, au milieu de la prairie. — Ah! ça,

(1) Dorat, de la déclam.

cousin, vous en avez vu, j'espère, du fort et du doux, et rien de lâche; je ne suis pas un flandrin. Le zéphyr me prend pour son successeur, et lorsqu'il me voit m'élancer, il tremble que l'air ne soit devenu mon élément.

Mon cousin, qu'avez-vous à dire? vous avez le sifflet coupé! Critiquez-vous ces poses sublimes et ces jambes célestes? j'insiste sur mes jambes, les jambes de Vénus et d'Apollon fondues ensemble. Il y coule du nectar et de l'essence de rose. Chacun de mes pas est une fleur nouvelle que j'imprime sur le sol. L'œil étonné m'y suit avec ravissement; j'y vole plus léger qu'Euphémus, qui courait sur les mers sans se mouiller le pied.

Si je m'exprime de cette manière, ce n'est nullement par orgueil, c'est par pure réminiscence. Je donne l'extrait des éloges qu'on fit jadis de moi. Et où les faisait-on, mon cousin? dans la patrie des arts et de l'esprit, à Paris, dans tout Paris. J'attirais la ville. A chaque pas, c'était une nouvelle décharge d'applaudissemens, et je ne payais personne pour frapper des mains. L'Opéra se déguisait pour venir assister à mes leçons, et cacher sa honte aux yeux du peuple.

Le ciel me donnera des enfans, et moi je donnerai des danseurs à l'Europe. Mes fils et mes

filles seront les dignes émules de leur père. La danse est la perfection de l'homme, c'est tout son esprit; un bon danseur ne peut être un sot. La danse est encore le guide vers la fortune : vivent notre siècle et ses lumières!

Col lavoro delle gambe guadagnano più in pocchi minuti che in un' anno un' oratore col' capo (1).

Je danse tous les genres, le sérieux, le gai, le folâtre, le languissant, le tendre; ce qui fait que je danse toutes mes pensées. Veut-on de l'antique? je sais l'anapale, je sais le colabrisme des Thraces, je danserais la caryatide inventée par les Dioscures; je danserais la pyrrhique si j'avais ici la tunique rouge, la lance et l'épée. Je sais le cordax, mais, par respect, je m'en abstiens. Pour en finir, je vais vous donner l'anthema, danse de la gaîté, la populaire des Grecs.

Le voilà de nouveau en pleines gambades sur la pelouse, et demandant des fleurs à grands cris, suivant l'usage de l'Attique.

Ubi rosæ, ubi lilia, ubi mihi dulcia?

« Donnez-moi la rose de Cyprine, donnez le lis qui l'égale en noblesse, le lis céleste, l'ambroisie de Flore et le plaisir de Vénus (1) : ap-

(1) Rosasco, *della ling. toscan.*, dialog. III.
(2) Nicand., *ap. Athen. Deipn.*, lib. XV.

portez la violette, ce doux parfum de Junon. *Ubi, ubi violœ, ubi rosœ, ubi lilia?*

Ses bonds et ses chants ont duré jusqu'à l'épuisement total de ses forces. Pendant une demiheure il a crié : Où sont les lis et les roses?

Si tu n'as pas dans tes académies beaucoup de savans de cette espèce, tu en auras bien du moins d'aussi modestes, la qualité la plus commune parmi ces messieurs.

LETTRE CIX.

AH! te voilà jaloux. Bientôt tu m'interdiras jusqu'à mon curé. Léonide, écoute-moi. S'il me fallait choisir entre les deux Sorville, je prendrais le père. Le fils serait plus enchanteur que toi-même; le fils sera désormais l'époux d'une créature angélique dont je ne voudrais pas, au prix de toute ma vie, troubler le repos une minute. Si cela m'arrivait, l'air au même instant serait empoisonné pour moi; je périrais sous le poids de l'horreur que je m'inspirerais à moi-même.

Opprobre ineffaçable sur la malheureuse qui corrompt la paix d'un ménage innocent! Forcée

de vous aimer par un ordre irrésistible, j'ai pu murmurer contre le sort qui enlève trop souvent deux cœurs l'un à l'autre; mais cette rage de l'amour ne m'a point fermé les yeux. Je sais voir encore où sont les limites de la folie. Persuadez-vous que je connais assez le prix du bonheur pour ne le gâter chez qui que ce soit. Je pleure, mais je pleure sur mes fautes, cela n'encourage pas à les renouveler; et jamais je ne poursuivrai d'une lâche envie la félicité d'une autre et la récompense des vertus : ce serait le moyen d'éloigner la mienne.

Je parle rarement à M. Isidore, et tous les jours à son père, que j'aime et que j'estime. Aucun homme n'a plus de noblesse et plus de tenue, aucun ne porte mieux les cheveux blancs; il rend la vieillesse bien aimable. Si je n'avais un fat pour amant, qui sait où m'entraînerait ma prévention pour un sexagénaire de cette tournure? Il est fait admirablement : sa jambe est superbe, sa taille élevée, son regard extrêmement doux. D'une politesse qui n'a rien d'affecté, il a pour tout le monde une foule d'égards d'autant plus flatteurs qu'il est d'un rang et d'un âge à recevoir tout des autres! Jamais de critique sur ses égaux et ses supérieurs; jamais d'humeur contre les hommes. Le rire le plus candide, un

cœur qui n'a plus qu'une passion vive, l'amour paternel, mais où résident toutes les vertus qui nous font chérir : tel est M. de Sorville, que je ne puis comparer qu'au père de Nilisse. Je crois même qu'il l'emporte sur lui par le fond du caractère, bien moins égal chez l'autre, qui a longtemps éprouvé les traverses de la vie.

J'attends les années de sens rassis. Cette idée me tourmentait autrefois. Je me disais dans ma folie : Au premier cheveu blanc, je me brûle la cervelle. Aujourd'hui, je compte résister autant que possible à la vieillesse; mais quand elle viendra, je désire ressembler à ma précieuse tante, et de plus je désire que tu aies à soixante ans les qualités sociales et la santé de M. de Sorville; jamais plus beau jour n'aura eu une fin plus belle.

Je vous certifie donc que M. de Sorville est un vieillard très-disponible; ainsi ne m'échauffez pas l'imagination par vos impertinences, ou je pourrai bien lui faire rompre son vœu. Il y a dix ans qu'il a quitté les amours. Écoutez-le.

Lorsque j'eus ma quarantaine, et me trouvant encore la vigueur de l'adolescence, je me dis : Sorville, seras-tu bien capable, à cinquante ans, de faire tourner une jeune tête? Après cet exploit tu te retireras noblement et pour toujours de la

carrière des plaisirs et des folies. Il vint ce moment, et il vint sans la sagesse. Une constitution excellente, cet esprit sémillant et léger que donne la fortune, des cheveux d'emprunt qui prêtaient une ombre complaisante à quelques rides du front, l'habitude des femmes, un cœur brûlant, tout persuadait à ma vanité qu'elle réussirait encore. Il y a tant de femmes! J'en voyais de charmantes, et l'on me disait riche. Je fus galant; qu'arriva-t-il? Une tête en effet tourna, mais ce fut la mienne; et j'avais alors cinquante-quatre ans.

Je croyais semer devant moi l'illusion et l'ivresse, et je n'étalais que de nombreux ridicules. Je fus dupe de mes désirs et de ma vanité.

Une coquette parfaitement belle semblait écraser les hommes d'un regard tout plein d'orgueil. Elle me tenta. Je parvins à éloigner mes rivaux, hors un seul qu'elle m'annonça comme un de ses parens. Avec quelle impatience j'attendis cet homme pour la première fois! Il parut : en le voyant, je fus humilié; il était jeune, il était beau. Il parla; effet d'amour-propre! je me sentis consolé; je crus valoir mieux que lui, et ne renonçai point à mes projets; je levai le dernier voile, je me déclarai ouvertement : je tremblais, c'était de honte, peut-être.... mais je m'imaginai l'avoir

touchée. Elle avait par hasard ou à dessein une larme prête, elle lui ordonna de couler, ce fut en vain. Cette larme unique rentra et se perdit dans la paupière de la superbe mortelle qui baissa les yeux pour me dérober la perfidie de son regard. Cependant j'étais ravi, et l'on m'écouta comme opulent, comme veuf, comme très-propre à devenir un de ces époux si commodes pour les étourdies et les prudes. Cette illusion dura trois mois. Heureusement je fis un retour sur moi-même; je m'envisageai. Quoi! me dis-je, plus d'un demi-siècle, et de l'amour! Cette idée m'effraya, et je me corrigeai vite. Mon fils croissait, je lui léguai tous mes sentimens tendres; et si, depuis, je n'ai pas vécu parfaitement heureux, j'ai vécu sans trouble, et je crois qu'il ne serait pas raisonnable d'en désirer davantage.

LETTRE CX.

Notre joli mariage s'est fait de très-bonne heure; comme la plus mondaine du pays, j'ai présidé ce matin à la toilette de Nilisse. Avec l'aurore, j'étais à l'ermitage; à mon arrivée je vois d'abord le George un Homère à la main et donnant des ordres aux domestiques.

« Dépêchez, qu'on nettoie cette salle, qu'on l'arrose, qu'on mette des tapis sur les siéges, que ces tables et ces vases soient frottés avec des éponges..... On viendra de bon matin, car c'est aujourd'hui une grande fête (1). » Ainsi parlait Eurymaque aux femmes de sa maîtresse, ainsi je vous parle. Vous voyez que les Grecs ont tout dit, dans les grandes comme dans les petites choses. Ils ont tout expliqué d'avance aux races futures, comme s'ils eussent travaillé pour des enfans. Bénissons-les, et aujourd'hui bénissons Dieu qui, satisfait de ce mariage, nous a permis d'accorder en si peu de temps le cœur

(1) Odyss., XX.

avec la coutume et la dot, *amorem, morem, rem* (1). Allons, mes enfans, du zèle, de l'attention, de l'eau; allons, allons, tenez, je vous le disais, voici déjà madame la comtesse, l'ornement de ce beau jour.

J'ai laissé George pour Nilisse. Mon dieu, la jolie femme! Dans l'église, j'étais tout entière à cette tendre union qui se formait sous mes yeux. Quand le pasteur a prononcé les paroles sacramentelles, les deux époux avaient l'air de deux créatures d'un autre monde. Je n'ai point vu de figure aussi ravissante : Nilisse, dont le cœur est pur comme le regard, Nilisse parée comme une fleur, ornée surtout d'amour et de religion, Nilisse ressemblait aux vierges du ciel; elle est une de ces femmes qui ont la divinité dans l'œil : qu'elle l'avait bien à l'autel! Un rayon tout céleste a brillé dans ses traits! Couple heureux qui remportait du temple la joie dans l'âme et la sérénité sur le front! O Léonide! comme l'amour sait peindre une figure, quand c'est la vertu qui fournit les couleurs!

Après le dîner, que l'alégresse a rendu délicieux, madame Robert a voulu que tout le monde vît la petite chambre nuptiale.

(1) Proverbe romain, un des jeux de mots du peuple.

Ce sanctuaire de l'hymen n'offre partout qu'une simplicité charmante, des meubles blancs, des vases d'albâtre, des fleurs, quelques portraits de famille qui sont tous l'ouvrage du fils de la maison, un piano, de la musique et des livres. C'est un petit nid d'amour que cette jolie retraite.

Voilà un bien aimable asile, a dit le père de l'époux. Puissiez-vous, mes enfans, n'habiter que lui et l'habiter toujours en paix! C'est une faveur que chaque matin vous demanderez à Dieu. Maintenant, remerciez le bon curé qui vient de sceller votre union, et qui, j'espère, n'aura pas vainement imploré le ciel pour vous.

Le pasteur a reçu les baisers de Nilisse et d'Isidore et les expressions d'une affectueuse reconnaissance. Il était si ému qu'il ne savait que répondre : c'est le cœur qui comprend cela.

Quatre liens sacrés vous enchaînent, a repris M. de Sorville, ceux de la tendresse, de la loi, de la religion et de l'honneur. Il n'y aura point de monde pour vous, point d'exemples funestes : l'un ne trompera jamais l'autre; tes regards me l'apprennent, ô ma chère Nilisse! Et toi, mon fils, tu ne voudras pas être le premier de ta famille à qui l'honneur fasse un reproche. Mon fils, mon bien-aimé, je te donne ma bénédic-

tion ! — Et moi donc, s'est écriée Nilisse, en se glissant aux genoux de M. de Sorville ! bénissez-moi mon père ; bénissez-nous ensemble. — Oui, je vous bénis, mes enfans... Il ne pouvait plus parler ; ses larmes coulaient avec ses bénédictions. M. et madame Robert se sont approchés de ce groupe enchanteur : ils ont aussi donné la bénédiction paternelle, le bien le plus auguste qu'on doive attendre de ses parens.

Mon fils, que tu me pardonneras, Léonide, de te montrer quelquefois, il faut que tu l'aimes ; mon fils qui sera le tien, s'est mis à genoux près de Nilisse, et a reçu comme elle sa petite part de bénédiction.

Après cette scène, George s'est avancé gravement, se croyant obligé de bénir aussi, lui. — Attendez donc, attendez donc, ne vous retirez pas. — Il a dit quelques mots grecs, mais déjà l'on sortait de l'appartement. — Une autre fois, lui disait en riant le cousin. — On ne se marie pas tous les jours ; mais si cela vous déplaît en grec, je vous le donnerai en turc, en indien, en arabe, en chinois, vous n'avez qu'à parler.

On ne l'écoutait plus. — Ils n'en veulent pas ; que ces gens-là sont drôles ! C'est égal, je les bénis toujours. En descendant l'escalier, il pérorait Nilisse : — Vous voilà appareillée, petite ;

imitez Volsinie, adorez votre époux; caressez-le, baisez-le, donnez-lui de beaux rejetons : aimer et créer, c'est le but du mariage, et c'en est le bonheur.

Madame Robert lui faisait de douces représentations. — Allons, allons, grande cousine, ne dites rien; vous faites un bon coup... Oui, oui, sans bourse délier, c'est ma foi une chose bien agréable que de marier sa fille à crédit.

LETTRE CXI.

En t'écrivant, mon Léonide, je paie une dette immense à l'amour; mais tu gronderais, si elle me faisait oublier celle de la reconnaissance. J'ai vu plusieurs fois l'excellent Renaud chez lui, je m'y trouve bien, et ne crois valoir réellement quelque chose que depuis le temps où je sais me placer et vivre au milieu des êtres vertueux.

Tu as sous ce pli le nom et la devise du fils de ce brave Renaud, aujourd'hui en Calabre et sergent. Tâche de lui être utile, recommande-le, c'est un bon sujet. Son frère aîné est au logis depuis six mois, avec sa retraite et la croix d'honneur. Il était sous-lieutenant dans les voltigeurs de la

garde. Blessé grièvement à l'épaule droite, il a dû quitter le service. Un troisième frère a été tué sur le Niémen.

Le respectable Renaud a servi quarante ans, comme maréchal vétérinaire dans un régiment de dragons. C'est l'oracle de tout le pays, où il est en réputation de posséder un remède infaillible. Il le compose avec des plantes aromatiques, du benjoin et de l'esprit de vin. Au régiment, il opérait des merveilles : ses camarades ne voulaient jamais aller aux hôpitaux avant d'avoir essayé la vertu du *bon à tout* de leur maréchal. La confiance est le premier des remèdes.

Ainsi tu vois qu'on m'a traitée à la dragonne ; il me paraît que cela réussit également aux femmes. Le vieux patriarche occupe une très-belle ferme, aimé, considéré, joyeux, disposé à vivre deux siècles. La première fois que j'allai chez lui, il buvait sous une treille avec une triste figure, qui se sauva, en me voyant. — Comment, dis-je, je fais peur à quelqu'un ici? — Madame, c'est notre chirurgien, c'est mon gendre, je ne sais ce qu'il a. Eh ! venez donc : craignez-vous madame la comtesse ?

Il reparut. — Bonjour, monsieur ; n'est-ce pas vous qui deviez m'enlever le cœur pour un louis? — Excusez... pardonnez... votre femme de

chambre.—Je sais, je sais ;... mais attendez encore vingt ou trente ans, alors je le donnerai à bon marché, en supposant que quelqu'un le veuille. Rasseyez-vous, ou je me retire.

Léonide, il faut être poli avec des gens qui peuvent nous arracher le cœur, et la sainte Écriture a dit : *honora medicum* (1).

Celui-ci est devenu l'époux d'une fille de Renaud, toute jeune et toute mignonne. Elle est enceinte, et je m'en suis aperçue.—Ma chère enfant, est-ce la première fois ?— Apparemment, madame ; il n'y a que cinq mois que je suis mariée ; mais, s'il plaît à Dieu, ce ne sera pas la dernière.

La pauvre petite ! on comprend bien qu'elle n'a pas encore accouché. Y a-t-il du sens à traiter ainsi les femmes ? Quand j'y songe, il me prend fantaisie de n'épouser jamais d'homme. Avoir fait des créatures si délicates pour un métier si rude ! Ah ! que l'homme est heureux sur la terre ! mais il y a un autre monde. Adieu, n'oublie pas mon sergent.

(1) Jes-Sirach., cap. XXXVIII.

LETTRE CXII.

TA dernière lettre me prouve plus que jamais ton grand amour pour les érudits, puisque tu recherches l'histoire de George. Je l'avais oubliée tout net : aujourd'hui l'ayant redemandée, j'ai appris qu'elle était chez notre évêque, l'instituteur de George. Volsinie, précieuse sans être ridicule, a trouvé la vie de son cher époux trop brute et trop illisible. Elle en a corrigé quelques passages et l'a copiée entièrement, vu le désir que j'avais témoigné de la connaître : de ses mains, elle est passée dans les mains de son éminence***, à qui George soumet tout ce qu'il écrit. On me la donnera sous peu de jours, et tu l'auras. C'est te faire un bon présent : la vie d'un confrère !.. Tu en régaleras les académiciens. Il m'a promis d'y joindre sa dispute du *trois et du quatre ;* je ne sais ce que c'est.

Le reste de ton épître n'est pas attrayant. Je n'y répondrai point ; ce serait faire un trop mauvais usage de mon encre. Je doute même que tu puisses valoir celle que j'ai usée à ton service, et je devrais mettre des bornes à cette

dépense. Plus je t'écris, plus ton cœur devient noir. Est-ce bien de lui que sortent vos malheureuses questions? ô Léonide!

Si je vous aime?.. Vous demandez encore si je vous aime. Non, en vérité, je n'aime point, je n'aime rien de vous, monsieur. Auriez-vous donc en tête une nouvelle histrionne? L'irritation factice que vous cause cette beauté, vous ferait-elle apercevoir de la langueur dans mes sentimens? Ah! je vous en désire un de la couleur du mien. Je vous désire... Voyons ce que je vous désire. C'est une bonne flèche tout hérissée de petites langues de fer, enfoncée jusqu'aux plumes au travers de votre cœur; des charbons embrasés au milieu de votre lit quand vous y êtes, et pour draps, en dessus comme en dessous, des nattes d'aiguilles, la pointe tournée vers vous. Je vous souhaite mille impatiences dans un quart d'heure, avec une rage permanente, qui ne vous laisse appétit, raison ni sommeil : et je me borne à cela par esprit de clémence.

Cependant, modérez-vous une bonne fois, monsieur. Les injustices multipliées révoltent à la fin le cœur le plus soumis. L'injustice est un adversaire irréconciliable. Sa marche est lente, mais elle imprime un caractère de dégradation qui

publie sa vengeance. Elle flétrit, elle ruine le pouvoir le plus ferme comme les affections les mieux établies. Le simple souvenir d'une injustice, même réparée, laisse sur celui qui en fut capable une empreinte que le temps n'efface plus. Ne t'en permets jamais, âme de ma vie; sois amant et sois homme. Songe qu'il est impardonnable d'affliger par des mots, des doutes et des actions les personnes qui déjà nous doivent leurs peines. C'est à toi de me consoler. Qui me plaindra, si ce n'est l'auteur de mes misères? Tu me tourmentes, quand je te bénis; que ferais-tu donc, si je te haïssais?

LETTRE CXIII.

C'est avant-hier, mon ami, que je me suis débarrassée de mon festin nuptial, que George a rendu très-singulier. J'avais placé près de Volsinie le chevalier Renaud, jeune homme de bonne compagnie. Ses attentions pour sa voisine inquiétaient George, dont l'impatience croissait à tout moment; il les dévorait des yeux l'un et l'autre. — Mangez, disait-il à sa femme, mangez. C'est

une chose bien *farce* de ne se mettre à table que pour la parole.

Enfin, n'étant plus son maître, il se lève et dit : Et moi aussi j'ai dîné, serviteur. — Je l'appelle : Êtes-vous malade, monsieur Robert? — Non, madame... mais permettez... — Vous êtes peu galant de quitter une place que tout le monde envierait (il était près de Nilisse), et lorsque les dames sont encore à la leur. Cet exemple n'est certainement ni français, ni grec. A ces mots, aux signes de mécontentement de Volsinie et de son oncle, il se rassied, se jette sur un lapin, le dépèce et le dévore sans lever les yeux.

Volsinie. Quoi ! vous n'offrez rien à personne, monsieur Robert? — Monsieur Robert ! Non madame Robert, je le mange. — Tout entier? — Oui, oui tout entier, cela vous étonne? j'en vois là un qui boit et qui mange, et qui jappe bien autrement que moi :

Multa vorans et multa bibens, mala multaque dicens.

Attrape ça, c'est du Simonide (1).

Il continue à déchirer son lapin; mais la colère et la jalousie l'étouffaient. Il grondait mes domestiques qui ne remplissaient pas son verre.

(1) Simonid., épitaph. de Timocr.

— Sobre comme un poisson, mais j'ai chaud, je suis altéré, je suis brûlé, versez donc; quand il n'est pas plein, ça me fait mal... Volsinie lui offrit une salade qu'il aime beaucoup. — C'est de la laitue! — Mangez-la, vous, madame Robert. La laitue vous convient mieux qu'à moi : elle éteint certains feux.... Aussi était-elle jadis consacrée aux morts, c'était leur nourriture (1).

Le dîner fini, je l'ai vu qui gourmandait l'officier, et je me suis approchée d'eux. — N'ayez pas d'humeur, monsieur George. — Non, madame; mais n'est-ce pas fulminant qu'on vous mette martel en tête? Monsieur, il faut laisser le monde en paix : mariez-vous, et ne convoitez pas les femmes des autres. — Je ne sais, monsieur, ce que vous voulez dire, et vous m'obligerez de modérer ce ton. — Jour de dieu! croit-il que j'aie peur? J'ai vu la bombe à Lille, et je connais les armes mieux qu'Achille et Mars. Je ne me targue de rien; mais si on venait inculquer certaines choses à ma femme, si on venait.... Enfin qu'on s'y frotte, c'est dit. — Il faudra que monsieur enterre sa femme toute vive, ou qu'il s'attende à lui voir offrir, quand elle paraîtra, les hommages qui lui sont dus. — Fadaises,

(1) Athen., lib. 2, cap. 28.

mon cher, propos de casernes, graine de niais qui ne lèvera pas chez nous; et cependant n'allez pas infatuer Volsinie de ces vieilles sornettes : *verba*, le savez-vous?.....

Verba bonos vitiant mulierum turpia mores (1).

Vous serez mari; hé bien! le triomphe d'un mari est de concentrer ses affections dans sa femme. Quand même une impudique le tente, il doit dire : Moi, je m'y refuse.

En poursuivant une célibataire, vous lui faites courir de fiers risques; si c'est une mariée, vous êtes un scélérat; et s'il vient des enfans, ce sont de *beaux merles ;* ils ont l'adultère sur la face. — Mais qu'est-ce qui me vaut l'honneur de cette remontrance? — Ne faites pas l'ingénu. Il fait l'ingénu à son âge!

J'ai prié George de ne pas s'oublier. — Non, madame; mais, entre gens polis, on doit s'ouvrir : moi je m'ouvre, et je dis que monsieur a joué des prunelles, des mains et du bec pour jeter un grapin sur Volsinie. Tel que je suis, je ne sors pas de naître; j'ai franchi trente-cinq ans, et j'ai connu la vie. Jadis, quand le cœur me parlait, j'ai fait des *giries* comme un autre : je sais

(1) Naumach., *de Mulier. ornam.*

mettre la vue en coulisse, prendre la voix de fausset, marcher adroitement sur le pied, chanter, fredonner.

Monsieur, depuis votre arrivée, vous avez braqué vos yeux sur la personne en question, et l'on sait de quoi les yeux sont le truchement. Vous lui avez appliqué votre vilaine griffe. — Observez-vous, monsieur. — Vous l'avez appliquée sur sa taille. — Cela est faux. — Vous lui avez cueilli un bouquet, sans offrir une fleur à ces autres dames : si c'est là du bon ton... Mais, à votre air, je vois que vous ne savez pas le grec : vous avez pris l'humble marguerite, et vous avez fait l'épreuve bannale du *je vous aime*. A la dernière feuille, il y avait toujours : *j'aime passionnément*. Le beau langoureux! le voilà qui rit : ça vous va bien! — Ce sont là des jeux fort innocens, monsieur George. — Oui, madame, quand on les fait sans malice. J'avoue même que les jeux à fleurs sont grecs (1). Mais les Grecs étaient aimables et décens.

Au jeu de bague, monsieur est monté sur le cygne en face de la personne. Mais ne craignez pas qu'il ait pris un seul anneau; monsieur ne regardait qu'elle, il la baisait de l'œil. Ensuite on

(1) Pollux, lib. IX. Théocrit., Idyl. III.

est venu au billard. Volsinie ne connaît pas ce jeu-là. Monsieur lui a présenté une petite queue, et lui a dit : Faites comme ça. Elle a donc allongé son gentil bras de neige sur le tapis vert. En se courbant, elle a presque montré des choses.... Bref, j'ai été contraint de lui dire : Mettez une épingle à ce fichu. — Ce qu'elle n'a pas fait, heureusement. — Heureusement ! vous l'entendez, madame ; voyez le vice comme il perce, et voyez ce front-là comme il rougit ! « Votre front n'eût pas rougi, si vous n'étiez coupable (1). » Ça m'indigne, ça me met hors des gonds, je ferais fusiller un homme comme ça. Il faut que j'aille respirer à l'aise.

A ces mots, il s'est jeté dans le feuillage, et le chevalier a continué de rire de sa folie.

Ce matin, député par sa femme, George est venu me faire des excuses. — Je n'y tenais plus, madame, j'avais tort, j'outrageais ma Volsinie. Je sais bien qu'elle repoussera toujours le quolibet et la fleurette ; nous ne ferons pas ménage double, et bon couple ne fait jamais que deux, voilà ma pensée. Mais je suis chaud, un feu d'huile. Des vauriens me disaient à Lodève : Marie-toi pour te calmer ; le mariage est une des quatre

(1) Sapho, à Alcée.

semences froides. Je me sens des effets tout contraires, et si l'on vient m'agacer, je me mâte d'abord, et gare à qui sera sous mes coups.

Il m'a ensuite présenté sa vie, que je t'envoie. — C'est ici, madame, un abrégé de mon histoire, revu par Volsinie et par mon maître. Volsinie prétend que vous ne supporteriez pas mon style, et que je dénature ma langue. O saintes Muses! pardonnez-lui. Mais la femme est vaine, il faut laisser quelque aliment à son orgueil.

VIE DE GEORGE.

CHAPITRE PREMIER.

Je suis Parisien, élevé en province, et je me place de suite chez la veuve Zéphirine, digne femme, ma tutrice; car, en 1793, j'étais orphelin et j'avais dix-huit ans. Zéphirine venait de retirer chez elle ses deux frères et son directeur. Ses frères n'avaient plus d'asile. La révolution les chassait de leur couvent de bénédictins.

L'aîné, le divin père Alexandre, aujourd'hui notre évêque, voulut bien se charger de me rendre savant. L'autre était le père Antoine, que nous nommions aussi le père *Ohibo*, parce qu'il

employait très-souvent cette exclamation italienne (1).

Le directeur spirituel de la veuve, dom Séraphin, avait été chanoine régulier, honnête homme très-dévot, même fanatique, peu instruit, et ne s'occupant que de la théologie moderne. Pour certaines discussions dans nos soirées, il avait recours au père Antoine qui parlait peu, mais qui lui fournissait des notes.

Mon maître possède une vaste érudition, une conscience sans reproche, et le bon esprit de l'impartialité. Antoine, qui avait été docteur de Sorbonne, savait beaucoup aussi; et ces deux frères ayant vécu et travaillé dans le même couvent, ayant eu la même bibliothèque, connaissaient les mêmes auteurs et les mêmes doctrines. Mais la science avait pris chez eux une direction bien différente. Alexandre, supérieur par l'étendue et la variété de ses lectures, traitait souvent les choses en littérateur. Les deux autres ne cessaient jamais d'être théologiens et canonistes; ils l'étaient trop parfois, ils s'égaraient sur les traces de quelques moines d'Espagne et de l'Italie, ayant assez long-temps habité Madrid et Rome.

Il fut convenu que, pour s'étourdir sur les

(1) *Oibo*, se prononce *ohibo*, fi donc!

malheurs du temps, la petite société se livrerait à l'étude, mais aussi gaîment que possible; et qu'au milieu de ces conversations de parens et d'amis, on n'écarterait pas les choses neuves, curieuses ou plaisantes qui seraient offertes par le sujet, et qui pourraient s'allier avec la religion et la morale, ou conduire à des résultats de quelqu'intérêt. Très-souvent, disait le père Alexandre, on recueille, on publie toutes les extravagances de nos philosophes modernes : on les discute, on les combat, lorsqu'il ne faut qu'en rire, ou les mépriser. Aujourd'hui nous ferons faire à notre sœur un cours rapide de littérature ancienne. Mais pour nous conformer aux désirs et au goût de notre bon Séraphin et d'Antoine, nous serons forcés de recourir de temps en temps aux seuls écrivains qui leur plaisent. Ainsi de préférence nous parlerons de leurs théologiens d'Italie et d'Espagne (1). Lorsque nous combattrons quelques-unes de leurs idées nous le ferons toujours sans ironie et sans humeur. Elevons-nous, messieurs, contre les abus de l'érudition...... — Si

(1) On n'entend ici parler que des théologiens scolastiques et controversistes, ceux que Bossuet et que tous les sages ont condamnés. Ils ne peuvent appartenir au clergé chrétien, et souvent ils lui ont fait bien du mal.

c'était l'érudition de l'école, je saurais la défendre. — Ce serait, j'espère, avec ce calme, avec cette douceur qui n'abandonnent jamais l'honnête homme, et surtout l'ecclésiastique. Ainsi disait mon maître. Comme l'aîné, il fut reconnu pour président. Aucun étranger ne pouvait assister à la séance. Ce ne fut même qu'avec peine qu'on y admit la femme de chambre de la veuve, mademoiselle Guitte, personnage muet, mais jeune et joli, hélas! trop joli. Je copiais les notes et les discussions, j'étais le scribe, madame; étudiant, écoutant, écrivant, disputant du matin au soir; car je voulais devenir bien savant.

Nous avions un charmant oratoire, c'était plutôt une vraie chapelle où les pères disaient la messe. La veuve tenait en réserve pour le familier, autrement son directeur, un vin, le plus exquis des vins qu'ait jamais produits l'Espagne. Hélas! je l'adorais ce vin séducteur, et je dîmais parfois sur la burette. Lorsqu'à l'autel je versais dans le calice, j'étais obligé de forcer sur l'eau en dépit du père Séraphin, qui criait : Petit drôle, on te le dit sans cesse, *aqua paucissima*, *paucissima*. Un matin, surtout, on me fit de graves reproches qui me fâchèrent, et je laissai une messe à moitié dite. Mais Zéphirine daigna

m'excuser; car ce jour-là était sa fête, une bien grande fête pour la maison.

Dès cinq heures le père Séraphin était debout. Il se rendit à la chapelle dont la garde m'était confiée. Chaque jour, j'allais, avec un petit balai de plumes blanches, nétoyer la Vierge et le Jésus; j'ambitionnais cet honneur, et je tenais la crèche fort propre. Souvent la veuve s'était plainte de ce que sa crèche n'était pas complète. Mais quelle merveille! Le 26 août 1793, jour patronimique de notre Zéphirine, j'aperçois sur l'autel un bœuf et un âne en bois, présens du bon directeur: l'âne était peint en gris, le bœuf en rouge.

La veuve fut enchantée de son directeur, et sa joie était si vive, qu'il me prit également fantaisie de multiplier ses jouissances. J'achetai un Mercure qui servait d'enseigne à je ne sais quel marchand. Je lui enlevai ses talonnières et lui fis ajuster des ailes au dos. Une couche de blanc-rosé le rendit tout divin à mes yeux. Comme on est indiscret, comme on est futile dans sa jeunesse! Aussi moi je plaçai mon offrande entre Saint-Joseph et la Vierge. Oh! oh! qu'est-ce ceci, disait le chanoine! — Quoi! vous ne reconnaissez pas l'ange Gabriel? — Il a les ailes trop courtes; allons, ôtez ce magot. Heureusement la veuve entra. Qu'il est joli, dit-elle! ah! la jolie figure!

il faut le laisser. Un désir était une loi; et le lendemain nous procédâmes à la consécration des deux animaux et de l'ange.

« Dieu tout-puissant qui ne nous défends pas de peindre ou de sculpter les saints, pourvu qu'en les contemplant, nous nous proposions dans l'âme d'imiter leurs actions et leurs vertus, nous te supplions de bénir et de sanctifier ces représentations des premiers témoins de la naissance de ton fils, le bœuf pieux et la pieuse ânesse, et de même cette image de Gabriel ton envoyé : fais que tous ceux qui adoreront devant elles la bienheureuse vierge Marie obtiennent, par leur mérite et intercession, grâce pour le présent, et l'éternelle gloire pour l'avenir (1). »

Quelque temps après, la veuve me donna le petit collet, et l'on me fit la céleste tonsure que je désirais depuis long-temps, malgré l'empire de la terreur et de la persécution. J'avais un superbe habit gris, héritage de mes ancêtres; il était doublé de soie bleue; veste et culotte rouge. Je donnai toutes les soies pour la crèche, dont la parure était un peu fanée. L'enfant Jésus eut la doublure de l'habit, Joseph eut la veste, la Vierge

(1) Rituel. Rom. de Paul V, p. 290, (éd. de 1647).

eut ma culotte; l'habit fut teint en noir, et je ne le quittai plus.

Le soir, j'accompagnais le père Séraphin, lorsqu'il allait secrètement communier des malades. Je n'étais pas toujours content de lui... Il refusa, par exemple, de marier un jeune charron, qui ne lui offrait que douze francs. Cet homme a du bien, disait-il, il faut qu'il paie, sinon qu'il se contente de sa municipalité.

La veuve intercéda pour lui. —Non, c'est un drôle aussi avare que son père. Son père ne voulait-il pas l'an dernier que je lui exposasse le saint sacrement pour vingt sous, et que j'enterrasse sa femme pour six francs? Séraphin, lui dit le père Alexandre, il me semble que vous dégradez étrangement votre caractère... Si les fils d'Émos, si des païens refusent l'argent d'Abraham... et cela pour ne pas tirer parti d'un cadavre, que ne devons-nous pas faire, nous, qui nous qualifions du nom de prêtre (1)? — C'est l'usage. — C'est une indignité. — Adressez vos reproches au gouvernement. — Je les adresse à quelques églises; leur cupidité fit l'abus, l'abus fit la loi; mais ce sont là de bien méchans titres. — N'avons-nous

(1) St. Grég., liv. 7, ép. 55.

pas le droit de manger et de boire aux dépens du chrétien? Saint-Paul le déclare (1). N'avons-nous pas un droit réel sur les vivans et sur les morts ? c'est ce droit que j'exerce sans rendre compte à personne (2).

Une autre fois le père Alexandre nous manquait; la veuve propose un boston. Attendez une demi-heure, dit Séraphin, j'ai un mourant à expédier; et nous allons chez cet homme. A son retour, il racontait à Zéphirine, tout en mêlant les cartes, que le pauvre diable avait déjà perdu connaissance, mais qu'il l'avait administré pour plaire à sa famille. Carreau, pique, etc.; et il jouait et parlait, comme s'il venait de faire l'action la plus indifférente. — Dites donc à madame***, votre voisine, de tirer la langue plus modérément, lorsqu'elle communie. Cela l'expose à certaines grimaces qui n'achèvent pas de l'embellir. Et la veuve riait, car elle n'aimait guère sa voisine. Ce sont là de bien faibles taches dans la vie du bon père Antoine, et malgré tout cela, je serais prêtre à cette heure, si les jaco-

(1) 1 Corinth., cap. IX.

(2) Ce langage si affligeant devient rare de nos jours. Pendant les orages de la révolution, il échappait à quelques prêtres que la misère poursuivait.

bins n'étaient venus détruire mon enchantement.

Un ami de ma tutrice m'engage à dîner ; j'y vais, c'était le jour des rois ; on devait danser. Le père Séraphin murmura, Alexandre permit, et mon lâche cœur palpita de joie. On débuta par diviser le gâteau-couronne. Je fus heureux, je fus roi, et tellement roi que je fis des folies, je m'enivrai. Bah ! le lendemain on me dit qu'il n'y paraissait pas. Hors d'état de rentrer le soir, je couchai chez cet ami. Le matin, avant sept heures, je revins à la maison ; elle était vide. La veuve avait profité de la nuit pour décamper avec son directeur, ses frères et son argent. Guitte, à son réveil, trouva un écrit de sa maîtresse, qui l'instituait gardienne et dépositaire des meubles ; moi, je trouvai cinq lettres de recommandation, une bourse et trente louis. Cette bonne famille, dénoncée violemment au club, devait être incarcérée et guillotinée ; elle fuyait. Zéphirine mourut d'inquiétude, le père Séraphin émigra. Antoine n'est plus, Alexandre est évêque ; je ne sais ce qu'est devenue Guitte, et je suis marié. Voilà toute la destinée de notre petit couvent. Mais oserai-je raconter le reste de cette fatale journée ? Guitte pleurait, et je me chagrinais. Dieu me conseilla. Je sentis le coup. Les

patriotes, dis-je, vont se présenter; s'ils trouvent l'Oratoire, nous sommes perdus. A l'œuvre, sauvons la maison et nous-mêmes. Un Oratoire est un délit, enlevons jusqu'à ces dernières traces. Je vole, je fais main-basse sur la Vierge, sur la crèche, sur les saints et les animaux. La petite me seconde. Tout allait bien; mais une bouteille de Madère s'offre à nos yeux éblouis; c'était du vin pour le sacrifice, j'en bois la moitié, j'en fais boire à ma jolie compagne. Ce cordial nous excite; nous jouons à ravir des pieds et des bras. Ornemens, autel, tabernacle, pierre sacrée, tout est brisé, tout est jeté au feu. Mercure seul, Mercure survit à ce désastre. Je lui remets les ailerons à la tête, et je le place en évidence comme une sauvegarde. Gabriel et la Vierge eussent été suspects aux républicains; mais le dieu des voleurs ne les effrayait pas. S'ils étaient venus... hélas! ils tardèrent beaucoup trop. Éternelle douleur! ô crime! vains plaisirs de la terre! sachez tout, pour ma honte, le vin, l'action, le tête-à-tête animèrent menzelle Guitte, et menzelle Guitte m'anima. J'avais mon innocence, moi, semi-prêtre, je l'avais pleine et entière avant cette fatale journée. Ce fut alors, ce fut des débris que je profanais... Hélas! oui, madame, ce fut là que par une vengeance du

ciel, Satan me pervertit; George Robert devint coupable. Après douze années révolues, je ne puis encore me pardonner les égaremens de ce jour sacrilége. O Saint-George! mon patron, toi que j'honore, brave Saint-George, intercède pour moi! fais que Joseph et Gabriel n'aient pas de rancune contre un de tes enfans, qui t'imite dans tes vertus guerrières! Fais surtout que la Vierge se ressouvienne que j'ai plaidé pour elle, dans le trois et le quatre, contre le chanoine Séraphin et tant d'autres docteurs qui l'appuyaient: qu'enfin elle songe que dans son besoin je lui ai donné ma culotte.

Après cette catastrophe, je me sauvai. Mon liquoriste me fit avoir un passe-port, et je me mis en route pour la capitale avec mes cinq lettres de recommandation : ma bonne tutrice m'adressait à ses connaissances.

GEORGE A PARIS.

CHAPITRE II.

J'ARRIVE à Paris, et je me loge dans le centre de la rue Saint-Victor, chez un ex-valet de chambre du comte d'Artois, vieillard très-borné, mais très-respectable, attaché à ses maîtres, et ne rêvant que l'étiquette et les usages de son temps.

Je me mets en devoir de porter mes lettres. les voici : Au citoyen*** ministre de... A la citoyenne*** et... c'était la veuve d'un président au Châtelet, belle femme et parente de Zéphirine. Au cit. *** banquier. Au cit... chirurgien accoucheur. Au cit. *** propriétaire du journal de... Je crus que la première suffirait : un ministre! un homme qui devait sa fortune et la vie à l'époux de Zéphirine... et moi recommandé comme un sujet précieux! Quelle carrière s'ouvrait à mes regards! Je sors bien vêtu certainement. Mon hôte m'engage à mettre une épée; c'est plus décent, disait-il, votre habit est presque français; mettez une épée. — Cher homme, on n'en porte

plus. — L'étiquette l'ordonne. — La liberté a détruit l'étiquette.

Je marche vers l'hôtel de mon ministre. J'entre dans la cour. Citoyen, ta canne? me crie le factionnaire. — Et que feras-tu de ma canne? — Dépose-la, c'est la consigne. — On t'en donne de belles. — Pas de raisons. — Crois-tu me faire peur? je sais ce que c'est qu'un soldat, et j'ai un frère caporal, un autre lurron que toi, je t'en réponds. Je m'avance. — Où va le citoyen, disent les portiers? — Chez le ministre. — Êtes-vous appelé? — Par qui appelé? — Par le citoyen ministre. — C'est moi qui le cherche; il faut que je lui parle, la chose est pressante, affaire de salut public, pas de délai. — Montez à l'antichambre. Je monte; des laquais me barrent le chemin. — Que voulez-vous? — Votre maître. — Citoyen, qui êtes-vous? — Robert. Prévenez-le. Ils me regardaient et n'allaient pas vite. — Faites-lui dire que j'ai pour lui, et pour lui seul, des lettres d'une haute importance.

Le ministre, au bout d'une heure, me fait demander. J'entre, mais je me tiens à la porte, suivant les instructions de mon hôte, et je me courbe. Suis-je assez courbé? vous n'avez qu'à dire, ne vous gênez pas, j'ai les reins souples, et je vous traite à l'ancien cérémonial.

Il se mit à sourire. Bon signe. — A qui ai-je l'avantage de parler? — Je vois que vous êtes un ministre poli; tenez, voilà ma lettre de recommandation. Il l'ouvre, en me toisant de la tête aux pieds. — Ah! de la citoyenne ***, excellente femme. — Cela va bien, me dis-je. — Quelle place désirez-vous! — Ça m'est égal, pourvu qu'elle soit bonne, arrangez-moi ça. — Je ne vous crois nulle aptitude. — Détrompez-vous, j'en ai : je sais le grec, le latin, toutes les langues orientales, l'histoire, la fable, la théologie. Quand je ne serais qu'une bête, qu'est-ce que cela fait? Mettez-moi toujours sur les états; je ne serai pas du moins comme les autres, car j'ai le cœur bon, et je vous aimerai même quand vous ne serez plus ministre. Ne faites donc pas de ces yeux-là; vous avez débuté par être honnête, ne changez pas: c'est le caractère de la grandeur que la politesse.

Il s'impatientait. Calmez-vous. Y a-t-il du sens à se fâcher? Au fond, ministre, vous avez l'air d'un bon vivant; c'est dommage que vous ayez la mine un peu froide et le teint blême... Comme vous examinez mes manches un peu courtes et mon habit râpé! C'est celui de mes aïeux, et c'est mon habit de prêtre. Moi, j'examine le sien. Diantre, ministre, quel beau drap! « Mais un mouton portait ça avant vous et n'était qu'un

mouton (1). » Tiens, il va encore se fâcher, comme si je ne parlais pas d'après les Grecs et les Hébreux. *In vestitu ne glorieris unquàm* (2).

Voyons, en deux paroles. Combien me paierez-vous la première année? Je vais vous mettre à l'aise : je me contenterai de dix mille francs, si je n'ai pas grand'chose à faire. Mais vous ne décidez rien; vous restez là tout ébahi. J'entends... à demi-mot. Mon hôte m'a sifflé... qu'il faudrait vous graisser les pattes, mais je suis un peu sec à présent. — Ver de terre, qu'as-tu dit? Il sonne avec emportement. — Un peu de patience, je vous les graisserai sur le premier semestre, faites-le moi payer d'avance, je vous régalerai. — Chassez-moi ce faquin; si je ne le croyais imbécille, je le ferais pourrir dans un cachot. On me mit dehors par les épaules.

Alors s'évanouirent mes idées de grandeur. Le lendemain, j'allai chez le banquier; il me fit beaucoup de questions : Est-ce votre début? Connaissez-vous déjà les élémens? — Les élémens?.. aussi bien que vous, parbleu! — Écrivez-vous bien? savez-vous compter? chiffrez-vous? — Tiens, si je chiffre, à mon âge!.. Oui, oui, et

(1) Mot de Démonax, dans Lucien.

(2) Jes. Sirach., XI, I.

à main levée, fric, fric... et je détachais sur le papier des mille, des millions, des milliards. En avez-vous assez, tandis que je tiens la plume? Si je chiffre! Il est joli... me prend-on pour un Amphistide?

Cet animal se met à rire, et quatre ou cinq freluquets de commis quittent leurs siéges pour venir examiner mon travail, leurs plumes à l'oreille et ricanant comme des bêtes. Je ferai tout pour cette dame, dit le banquier, mais il faut convenir que vous n'avez pas une belle main. — Qu'est-ce qu'elle a donc? Elle est blanche et droite. Vous faut-il des mains crochues, à vous autres? — Il est question de votre écriture, et je crois parler comme l'Académie. — Comme l'Académie ne devrait pas parler, monsieur. Si celui qui écrit bien a une belle main, celui qui parle bien a une belle bouche.

Ici s'avance un vieux petit commis qui regarde à son tour le papier fatal. Voilà bien de l'embarras, dit-il; il ne faut pas de cérémonie entre hommes. Il est visible que le citoyen n'a pas un bon caractère. — O petit grison! qu'est-ce que tu en sais? dis simplement que ces caractères ne sont pas bons.—Pour le convaincre, qu'on ouvre le dictionnaire.—Que m'importe le dictionnaire? la langue est pauvre, et on en fait une sotte.

Les financiers en trouvent la raison dans ce principe : que tout ce qui est pauvre est sot.

Je vis que ces gens-là ne me convenaient pas. Je cherchai le chirurgien. On m'introduisit dans sa chambre, où il éventrait un homme mort. Je ne fus pas maître d'une certaine horreur. Vainement je me disais : cette répugnance passera; je disséquerai mon cadavre comme un autre... Ces études sont nécessaires. Non, non... la chair humaine me revenait toujours à l'esprit, je ne retournai pas dans ce charnier.

Il me restait deux lettres. La veuve du président était absente, j'allai donc chez le journaliste. C'était un brave homme, il me trouva la main suffisamment belle; je savais des langues et je fis affaire avec lui.

Il payait peu, mais je vivais. Notre feuille avait pour titre : *l'Illusion*. Elle n'était point mauvaise. Mon patron était rempli de connaissances, de zèle et d'honneur.

Pendant une de ses absences, qui dura quatre ou cinq jours, je dirigeai la boutique assez bien, et quelques articles ornés de grec, me procurèrent la visite d'un auteur et son argent. Il me dit : Demain, je parais chez Didot, faites l'éloge de mon livre. Dix louis accompagnaient sa prière; je les pris, mais j'oubliai l'auteur et le titre de

son ouvrage. Une décade s'écoule, il m'écrit ; je ne réponds rien. Alors il me dépêche un vilain homme. — Où est le garçon de boutique ? — C'est moi. — Tu t'appelles donc Robert ? — Oui, j'ai l'honneur de m'appeler Robert. — En ce cas, c'est toi, petit gueux, qui as escamoté l'argent du citoyen... homme de lettres, employé à la police. — Escamoté, non ; reçu, oui. — Pour rendre compte de son ouvrage. — Je n'ai pas fixé le jour, ni même le mois. — Si cela n'est pas fait demain, on te fourre en prison. — Je me moque de vous. — Scélérat ! sais-tu que je suis agent de police ? — Tant pis pour vous. — Ta carte ? — La voilà. — Tu es de la réquisition. — J'ai mon congé. (J'en avais un tout neuf que j'avais acheté depuis six semaines, partie comptant, partie à termes.) Qu'est-ce que tu veux encore, monsieur le mouchard ? — Parle avec plus de respect. — Hé bien ! monsieur le prosagogide, si ce nom te sourit mieux. — Qu'est-ce qu'il signifie ? — Ce que signifie l'autre : espion, bête maudite, ennemi de Dieu et des hommes (1), comprends-tu ? — O saint Marat ! qu'est-ce que j'entends ? ces scélérats de blancs-becs régenteront bientôt les anciens. — Que voulez-vous ? la révolution est une

(1) Plut., in Dion.

secousse qui a délié la langue aux uns et la main aux autres. — Hé bien ! prends garde que je ne te mette la main sur le dos. — Ce serait donc par méprise... et je lui indiquais mes poches... Mais je t'avertis qu'il n'y a rien dedans. — Voyez l'insolence de cet échappé de collége. — Je ne le suis pas de la corde. — Je te ferai guillotiner.

Il sortit furieux. J'appris que je venais de toucher le point délicat. En effet, cet homme avait frisé la corde ; il n'eut pas le temps de nuire : mon patron célébra l'ouvrage des dix louis, et je fus incarcéré pour un grand crime. Un matin, j'entre dans un café, et demande du chocolat. Je ne sais quel jacobin lisait tout haut un journal... Le général en chef*** a couru des dangers... Un boulet tombé près de lui a couvert son cheval de poussière... « Et pas lui, dis-je en riant. » Le jacobin me regarde et continue. — Le prince de... qui commandait les ennemis, a reçu deux balles à la tête ; il est mort. Un personnage qui prenait du café près de moi cesse de boire, change de couleur, je vis même des larmes rouler dans ses yeux.

Je sors, mais à quatre pas, je fus arrêté et conduit à l'Abbaye Saint-Germain. Un moment après, arrive le buveur de café. — Monsieur, je crois vous avoir vu il y a peu d'instans. — Oui, mon-

sieur. — Et qu'avez-vous fait? — J'ai pleuré ! Et vous ? — Moi, j'ai ri. Ce pauvre monsieur avait senti son cœur ému en apprenant la mort d'un prince qui l'avait comblé de bienfaits.

Le lendemain, on m'interroge, et l'on m'ordonne d'avouer mes complices. — Je n'en ai d'autres que tous les rieurs du monde. — Tu es un petit contre-révolutionnaire ; mais si tu dénonces les aristocrates et les richards que tu connais, on te fera grâce. Réfléchis, on te verra dans l'autre décade. — Laquelle donc ? — La décade où nous allons entrer. — Ce sera la décade sanglante, celle où l'on coupe les têtes. — Est-il fou? qu'est-ce qu'il dit ? — Mais vous autres qui prenez des noms grecs, ne savez-vous pas que chez les Athéniens, la décade était aussi l'endroit de la prison où l'on exécutait les condamnés ! Y êtes-vous à présent? et si vous n'y êtes pas, tant pis. — Insolent ! misérable ! on t'y mettra dans cette décade. — J'y suis déjà. Pour quoi prenez-vous votre Abbaye de Saint-Germain ? Il n'y a qu'une différence, c'est qu'au moins les Grecs jugeaient après examen ; et vous... Je leur fis le geste du poignard... — Sacripan, tu t'es jugé toi-même, dans deux jours on t'expédie. Ils ne tinrent pas leur promesse ; je vécus trois semaines sous les verroux, harcelé sans cesse par un diable

d'auteur que nous avions refusé de rendre immortel.

Le patron vint à mon secours. Plusieurs de ses connaissances me réclamèrent à sa demande, et je repris mon poste à l'*Illusion*.

Le nombre des abonnés diminuait ; des journaux s'élevaient de toutes parts, et je vis que mon bourgeois était mélancolique. — George, ces correspondans me ruinent. — Hé bien ! patron, si vous le voulez, je serai, moi, vos correspondans.

Nous recevions quelques lettres d'une douzaine de ces gobe-mouches qui, dans toutes les grandes villes, se promènent des cafés à la poste aux chevaux, et de là chez les palefreniers des seigneurs. Avec ce qu'ils entendent, ils fabriquent des nouvelles ; et quelles nouvelles ! disait le patron. Les unes sont déjà imprimées, et souvent on ne veut pas que j'imprime les autres : cependant j'envoie à tous ces gens-là mon journal *gratis*. — Laissez-moi faire, patron, je serai plus fin qu'eux, et je serai aussi plus adroit que les nouvellistes de Théophraste (1). Je vais devenir tout l'étranger. Les États-Unis, Hambourg, Munich, Prague, Berlin, Francfort, Stockholm,

(1) Theoph., Carac., ch. 8.

Copenhague, Londres, Constantinople, Lisbonne, je mettrai tout à contribution. Des courriers nombreux traverseront mes villes. Qui pourra me démentir au milieu de la convulsion révolutionnaire où l'Europe se trouve plus que jamais? Arrivée d'un aide-de-camp, d'un prince de Russie, de l'Autriche, de la Suède ou des électorats; arrestation de quelques agens de l'Angleterre; troupes attendues ici et là, ou rendues à leur poste avant qu'elles fussent parties; changement dans les ministres de la Grande-Bretagne; tremblement de terre; coups de vent dans la Baltique; affreuse tempête qui a détruit mille vaisseaux. Personne n'y va voir. En décembre, des neiges et des glaces; en juillet, d'excessives chaleurs.

Prochaine rupture entre deux grandes puissances. Depuis quinze ans, madame, celui qui annonce de pareils bruits ne s'est pas trompé une seule fois. Rumeur en Servie, peste à Malte ou à Odessa; guerre civile en Perse; troubles religieux à la Chine : voilà le fond des journaux à cette époque.

Le bourgeois composait les articles de néologie, qui vont toujours leur train. Il donnait ensuite de bonnes remarques deux fois la semaine, car il était savant, excepté en affaires de religion.

Je traitais cette matière ; mais, dans ces temps-là, je n'eus que deux disputes sérieuses contre des théologiens déguisés ; je les reconnus à leur style de pavot, qui m'endormait tout debout. Ces gens-là vous rendent des morceaux de l'Écriture tout crus, comme s'ils avaient avalé la Bible. Moi, grec, helléniste et latiniste, moi qui possède le syriaque et l'hébreu, sans altérer le divin texte, je parsemais de roses la sécheresse des formes de l'école : j'étais toujours charmant. Quelquefois j'écrivais avec courage ; je tonnais en maître quand je voyais la critique si loin de la science ; elle jargonnait sur un mot de collége, sur une prétendue faute de français, et laissait aller librement les plus graves erreurs. Ce qui intéresse la religion, la bonne doctrine, la véritable littérature, n'était rien auprès d'une bévue grammaticale. C'est là que je les attendais. Par Saint-George ! plusieurs ont senti que je n'étais pas un de ces freluquets du Parnasse qui ne goûtent l'antiquité que du bout des lèvres. J'avais creusé dans les abîmes de l'érudition, et je me fis respecter, car je respectai constamment tout ce qui le méritait.

Un autre collaborateur se présenta ; c'était l'auteur oublié par nous, mon sinistre compagnon de l'Abbaye.

L'AUTEUR ET LE JOURNALISTE.

CHAPITRE III.

Je suis élargi, et me voilà, dit-il, Messieurs; je viens vous offrir ma plume, ou m'entendre avec vous pour une réputation décidée. — Pas de plaisanterie. — George, vous me consacrerez bien un article, en faveur de notre liaison. — *Le patron.* Monsieur, je parle avec plaisir des bons ouvrages. — Le mien vous est-il connu? — *George.* Est-ce ce factum que vous m'avez fait lire en prison? — Un factum! menagez vos termes. — Patron, c'est une diatribe contre le genre humain, motivée sur ce que les journalistes ont fait peu de cas de monsieur. — C'est une dissertation qui les écrase. — Elle est lourde, entortillée, inintelligible. — Pour les sots. *Nil vulgo, doctis omnia composui* (1). — Mon cher, si vous composez pour les savans, n'augmentez pas leur misanthropie et leur haine. — *Le patron.* Et que vous ont fait les hommes? — Ils m'ont dénigré, poursuivi, calomnié, incarcéré. — Rendez le bien

(1) Anthol., lib. 3. cap. 33.

pour le mal. — Ils m'ont ruiné. — Prenez courage; il y a toujours plus de fortune à faire qu'il n'y en a de perdue. — Laissons cela, travaillons ensemble. — *George*. Mais, y songez-vous? ne m'avez-vous pas dit vingt fois, cent fois, que les folliculaires composaient une secte odieuse? — C'est vrai. La secte des dénigrans. — Et vous en seriez! — Pour me rapprocher de vous. — Et pour avoir l'argent de mon patron. Ça ne se peut pas, nous sommes complets. — Imprimez au moins ma tragédie de Pirithoüs et de Thésée. Vous l'avez lue. L'idée est neuve; elle est heureuse; la scène se passe en enfer. — Voulez-vous de la franchise? — Je l'aime, mon cher George. — En voici. J'ai aperçu chez vous quelques belles pages, mais qu'on achète trop cher par tout ce qui les précède ou les suit. Vous êtes inégal, exagéré. — Mais, si j'ai voulu l'être? — Vous avez voulu des fautes: l'audace a ses règles. — J'ai le style d'un homme qui a raison, ou qui a connu ses forces. — On se juge mal soi-même. Vous êtes sans goût, pédantesque, plein de lieux communs, maladroit dans vos hardiesses, sans mesure dans l'expression. Des images surannées, vagues et décousues; au lieu d'un véritable pathétique, une fausse chaleur. Des locutions qui sentent la province, un style heurté, une phrase tendue, une marche

pesante : des fautes historiques; si je vous examine avec attention, des outrages à la grammaire, trop de réminiscences, du ramassis, du papillonnage sentimental, des maximes dangereuses, des absurdités, du clinquant, du rabâchage et du galimatias : voilà votre affaire et celle de bien d'autres. — Mais vous êtes poli et tranchant, petit homme ! — Je ne puis changer votre manière sans grâce, sans harmonie, sans nombre : cette diction quelquefois trop brisée de mouvemens, trop rapide, coupée d'antithèses, sentencieuse pour viser à l'effet, ou asservie à des formes elliptiques d'où provient cette obscurité fatigante que je vous reproche. C'est un jargon de fatuité, ce sont des prétentions rejetées même par les académies départementales. Rien n'est lié, rien n'est arrondi; point de gravité dans le genre, point d'élégance dans les détails, point d'ensemble dans les parties : un plan vicieux, des disparates choquantes, des incohérences perpétuelles, des pastiches d'une longueur soporifique, de l'entortillage, des constructions louches. Votre tragédie est un monde formé de scènes mal amenées, d'incidens ridicules qui vont tous se perdre dans la plus détestable des péripéties. Enfin, monsieur, tout dénote une imagination malheureuse, un talent prostitué. — A merveille. — Et

je me tais ici sur les inversions dégoûtantes, sur les tournures scolastiques, sur les niaiseries surchargées de grands mots, l'emphase, la bouffissure, les riens gonflés de vent. Des limites incertaines, un esprit égaré qui doute de sa force, quoi que vous en disiez; des morceaux d'apparat pour tromper le vulgaire; un coloris terne, quand vous le croyez brillant; des transitions brusques pour étonner; trop de développement d'une même idée, ce qui détruit l'intérêt; trop d'envie de paraître un *audacieux architecte de paroles* (1); enfin, enfin, monsieur, ce vain étalage de faux principes qui appellent sur vous et nos lumières et notre vengeance. A ces traits reconnaissez-vous, ou cessez d'invoquer la franchise. — Mais vous dites cela de tous les écrivains. — Quand ils le méritent. — On ne vous échappe jamais; on a toujours trop bien ou trop mal fait. Le style pèche par abondance ou par dénûment. S'il a de l'éclat, il est ambitieux; s'il est modeste, il est pauvre. Remarquez-vous de l'érudition, elle est intempestive. Une note vous blesse, c'est le cachet d'un sot ou d'un homme faible qu'on ne croit pas sur son assertion. Ne cite-t-il aucune autorité, l'auteur est un plagiaire mal caché sous des lam-

(1) Aul. Gel., lib. 1, cap. 15.

beaux, un fat, un ignorant qui veut se donner pour original. Est-il poëte, ses vers sont languissans de prosaïsme; il ne sait rien relever par l'expression; il se traîne, il rebute, il assomme. — Rien de plus ordinaire. Le mal provient de ce que chacun oublie la mesure de son talent ou les bornes de sa profession. Le jurisconsulte ne doit pas plus écrire sur la religion que sur l'amour. S'il le fait, nous nous moquerons de lui. — Vous ne vous moquez pas du grand-seigneur, lâches que vous êtes!

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

— *Ubi mel, ibi fel.* Nous donnons la louange comme le blâme. Grands ou petits, que nous fait le nom, si l'ouvrage est coupable? Que chacun reste à sa place, je le répète. Le médecin ne traitera pas impunément une question étrangère à Galien ou Hippocrate. Un audacieux chirurgien se croirait-il plus propre à nous donner des opéras, qu'un pape des recherches sur l'accouchement? non, certes, messieurs.

L'antiquaire sera bafoué, s'il parle d'un drame. Le versificateur sera couvert de ridicule, s'il publie une histoire; l'historien ne sera qu'une bête, s'il ose créer une ode. De quel droit, je vous le

demande, saint Augustin a-t-il écrit sur la grammaire et sur la musique? Était-ce aussi une raison pour que le vénérable Bède s'escrimât sur les mêmes sujets? Est-il bien sûr que nous ayons pardonné au philosophe de Stagire d'avoir composé une poétique, au médecin Luc d'avoir fait des histoires? A-t-on pardonné à de fameux évêques des œuvres telles que Théagène et Chariclée, des commentaires sur l'Iliade, les aventures de Télémaque, l'origine des romans, et des traités sur la navigation des anciens? Les navigateurs se mettront-ils à nous expliquer la Vulgate? Faydit se trouva faible devant Fénélon littérateur; mais comme prêtre et comme chrétien, il dut combattre l'archevêque de Cambrai. Jamais un prince de l'église ne doit faire un ouvrage profane. Il n'y a qu'un homme sans religion ou un moine auteur qui puisse soutenir le contraire. Si le prélat avait moins lu, moins médité les païens dont il était rempli, aurait-il encouru la censure des papes « pour ses maximes téméraires, scandaleuses et malsonnantes (1)? » Aurait-il entendu Bossuet lui dire : « En trouvant dans vos écrits ces traditions particulières (les traditions occultes), je n'ai pu

(1) Innocent XII, contre les *Maximes des saints*, 12 mars 1699.

lire.... sans une secrète horreur, et j'ai senti que le chapitre où vous les expliquiez pouvait être une préparation à *une nouvelle doctrine* (1). » Y a-t-il une autre doctrine que celle de Jésus-Christ? Voilà ce que les évêques gagnent avec les païens. Arsène est-il devenu plus catholique, en se fatiguant sur les comédies d'Aristophane? Platon réclamait-il la plume d'un cardinal (2) qui s'avise ensuite de traduire la métaphysique d'Aristote, déjà trop défigurée par l'archevêque de Bourges(3), par Thomas Cantipral, et Duns Scot, l'un de nos dieux polémiques? Les Bembo, les Pétrarque, les Arétin, les Rabelais, et tous ces moines connus par leurs turpitudes, devaient-ils abandonner le temple de Jésus-Christ pour celui des Muses? N'est-ce pas une honte que ces doctes évêques de France et d'Espagne (4) aient écrit tant d'histoires mondaines? Notre Amyot n'était-il prêtre, évêque, grand-aumônier, que pour traduire un païen? Et ces exemples dont il faut rougir autorisent-ils les cardinaux à faire des prologues de comédie ou à critiquer Corneille (5)? Les grands littérateurs

(1) Boss. Œuv. Posth., tom. 3, p. 302.
(2) Bessarion.
(3) Ægid. Colon. 13e siècle.
(4) Grég. Turr. Isid. Ispal.
(5) Richelieu.

ont-ils été plus heureux que les prélats, lorsqu'ils se sont oubliés comme eux? Voyez la belle figure que fait Newton, lorsqu'il s'avise d'interpréter si sottement l'apocalypse. Voyez de même le fabuleux Milton pâlir sans gloire sur les livres théologaux, en recherchant les moyens d'arrêter le papisme.

Faudra-t-il tout permettre à ces mille millions d'écrivains qui bourdonnent autour de nous comme des mouches sur des fruits, et se jettent avidement sur tout ce qu'ils rencontrent? Non, monsieur, l'honneur et le devoir nous le défendent. C'est à nous de renfermer le géographe dans son globe, l'astronome dans la lune, le naturaliste dans ses règnes, le militaire dans ses camps, l'agricole dans sa charrue, le négociant dans ses balles.

Nous renvoyons les grands poëtes à Homère, les petits à Richelet, les ecclésiastiques à la Bible, le voyageur à ses mensonges, le publiciste à ses rêves, l'historien à ses conjectures.

Nous remettons de gré ou de force le coiffeur dans ses perruques, le tailleur dans ses habits, l'apothicaire dans son mortier, la femme coquette dans son boudoir, la femme auteur dans ses romans. — Et vous autres, messieurs? — Nous autres? La profession l'explique, l'infini, l'indé-

pendance : si on nous renferme dans notre journal, tout est dit par là ; un journal est l'univers.

Nous sommes placés dans une région où la main de l'homme ne peut nous atteindre. Supérieurs à toutes les corporations savantes... — Même à l'ancienne académie ? — Ah ! j'oubliais que vous en étiez. N'importe, si toutes les académies du monde écrivent un rapport, une ligne, un mot, qui l'examinera, si ce n'est nous ? Il est formellement reconnu, et nous le répétons souvent, que le grand tribunal de l'opinion publique a les journalistes pour juges ; le corps des nations est essentiellement et toujours frivole ; on doit lui épargner des soins et de l'étude, lui offrir des résumés clairs et simples qui, dans peu de paroles, donnent mille connaissances. La vie est trop courte pour que les sociétes puissent lire tout ce qui s'imprime ; mais un travail perpétuel éclaire le journaliste et le guide dans son choix. Je dirai plus : l'habitude de juger le rend presqu'infaillible. — J'en doute. — A votre titre d'auteur. Tout est à nous, croyez-m'en, tout est par nous, sciences, merveilles des arts, renommée, grandeur, illustration... Vous m'entendez, nous tenons seuls la presse de l'immortalité ; seuls nous portons dans l'avenir le nom d'un être fragile, de cet homme qui par lui n'est absolument rien

et ne peut devenir recommandable par son génie, que quand toutes les bouches de la gloire publient à la fois ses découvertes. Les journaux sont les organes naturels de la louange, de la vérité, de l'encouragement, de la honte, et n'est pas encore jugé qui veut dans notre suprême aréopage. Quand un bon *articlier* vous accorde l'honneur du ridicule, c'est déjà une distinction. — Au moins, n'attaquez pas les individus. — Vous êtes plaisant : le livre et l'auteur sont solidaires. — Oui, quand l'auteur a réussi, quand ses principes sont généralement approuvés, quand son génie vous étonne et vous irrite, vous épluchez ses fautes d'orthographe et de ponctuation, vous l'accusez d'ignorer les lois du participe, vous multipliez vos petites remarques pour détourner d'une composition où fourmillent tant d'erreurs, suivant vous, et si cela ne suffit pas, vous tombez..... — Hé bien! vous avez raison, on se rue sur la personne. Que voulez-vous qu'on fasse! Il faut de la satire à nos abonnés.

C'est un des axiomes de notre école, je l'avoue, et nous l'appuyons de l'autorité du célèbre Arnauld, qui l'a très-bien démontré dans sa dispute contre le grand-vicaire de Rouen : « Il est permis de dire et d'écrire des injures. »

Le patron. Monsieur verra bien que George a voulu s'égayer un moment. Ces principes sont

infâmes. — Infâmes! patron. Est-ce que vous ne savez pas la Bible? Dieu commande à Séméï de dire des injures à David (1). Si par autorité divine un sujet a ce privilége contre son maître, diantre, patron, un journaliste ne l'aura-t-il pas envers les rimailleurs, épitrailleurs et barbouilleurs qui nous désolent et nous insultent à la journée? — Bravo, George, vous vous ferez un nom parmi les gazetiers révolutionnaires et cette race qui jour et nuit,

Piacer prende di schernir' altrui
Senza dramma d'onor nè di vergogna.

ALEMANI.

— Malheur à qui me déplaît! je le confesse hautement; malheur à qui m'attaque!

Non perdonno all' amico nè al parente
E del debito onor' se puo lo privo.

PALING.

Ah! s'il croit être le seul à savoir l'italien! Voilà du rare chez ceux qui font du grec. — George, je m'expose à vos coups. Prenez ma tragédie; pourvu que vous citiez, je suis tranquille : les vers répondront assez pour moi. — Allons, donnez-la,

(1) II Rois, XVI., 5 et 10.

cette tragédie. — Faites un article un peu long sur la pluie et le beau temps, et consacrez les quatre dernières lignes à l'ouvrage. — Respectez-vous donc; un homme si supérieur ne se rend pas l'écho du persiflage et de la haine. Vous le voulez, mon académicien, j'en avertis, je vous *salerai*, je vous presserai, je vous étoufferai, je vous enfonçerai l'épée jusqu'à la garde; vous périrez dans l'article, vous, et au besoin, une douzaine de vos pareils, et toute la caste des lettrés. — Je sais combien est facile votre métier de critique; « il ne demande que deux choses : la première, c'est de se faire bonne opinion de soi-même; la seconde, c'est d'avoir deux balances, dans l'une desquelles on ne manque pas *d'abaisser toute sorte d'auteurs*, et dans l'autre, *de s'élever soi-même.* » — Jalousie, aveuglement, ineptie, bêtise. — Vous connaissez sans doute celui que vous insultez, monsieur l'érudit? C'est Fléchier(1). — De quoi se mêle-t-il encore, celui-là? Il rêve, et vous avec lui. — Doucement, quelque respect, jeune homme; j'ai le double de votre âge, et j'ai en littérature des titres que vous n'aurez jamais. — Je ne les envie pas; chacun le sien, et soyez tranquille, nous ne nous heurterons pas sur la

(1) Des ouvr. d'esp.

route de l'immortalité, quoique vos ouvrages aient tous les sacremens possibles, épigraphes, dédicaces, gravures, préface, luxe typographique, et tout ce sot et honteux charlatanisme littéraire qui n'est jamais venu dans la pensée de nos maîtres et de nos modèles. Pour compléter cette futile recherche, qui prouve moins la science de l'homme que l'avidité du commerce, il ne vous manquait plus que de faire imprimer votre tragédie en deux volumes. On en viendra là.

Quant à la politesse, monsieur, j'en ai; mais, à l'occasion, j'aime mieux démentir un auteur célèbre que la vérité. Si vous réclamez les droits de l'âge, ils ont aussi leurs exceptions. L'âne et le porc furent créés avant l'homme, les croyez-vous plus nobles que lui?

Suis-je cause que vous soyez un enflé, une manière de Brébeuf, un de ces fanfarons de la littérature moderne, qui croient que pour peindre, il ne s'agit que d'entasser des couleurs, et dont les œuvres, vues de près, ressemblent à des toiles de théâtre?—Monsieur, vous me rendrez compte de cette audace. — Quel compte! si c'est avec la plume, il sera triste pour vous. — Ce sera d'une autre manière. — A l'épée? chanson. Je vous tuerais comme une mouche.

Le patron interposa son autorité.... Au moins,

messieurs, ne prouvez pas vous-mêmes que peu de gens se tiennent dans les bornes prescrites. Les auteurs ne gardent aucun ménagement avec nous, on doit le leur pardonner; mais aussi que demandent-ils? des panégyriques! et sur quoi les établir? Dans cinquante ans nous en conviendrons plus franchement qu'aujourd'hui ; l'école moderne est mauvaise ; elle adopte une diction lâche ou guindée, triviale ou pompeuse à l'excès. Au milieu de ce fracas, il se glisse furtivement quelques beautés que l'on n'aperçoit plus, semblables à ces accens mélodieux qui se perdent dans la tempête. Vainement on crie sans cesse : *magna cadunt, inflata crepunt, tumefacta premuntur* (1). Vainement on leur rappelle avec Sénèque « que les insensés n'emploient que des métaphores hardies, qu'ils regardent comme de l'élégance, quelques tours introduits par une mode coupable, s'imaginant qu'il n'y a de mâle et d'énergique que ce qui frappe rudement l'oreille..... D'autres composent des modulations pour séduire et couler mollement. »

Ce style asiatique, mieux apprécié encore par Cicéron (2) que par Sénèque, qui ne put

(1) Prudent.

(2) Cicer. in Brut.

lui-même s'en garantir, ce style n'avait aucun charme pour les savans d'un âge mûr. Il plaisait davantage à l'impétueuse jeunesse, qui cherche le bruit et l'éclat; aussi fut-il adopté par Antoine. Il était conforme à sa vie fastueuse, bruyante, inégale, remplie d'un fol orgueil et d'une ambition versatile (1).

N'est-ce pas là cet idiome ampoulé que les coryphées du jour veulent remettre en vigueur?

Devant renoncer aux perfections des anciens, leur étude est donc de s'approprier leurs fautes; mais résistez à ces prosateurs qui se disent poëtes pour avoir le droit de vous égarer, de vous tromper, de vous séduire par la fiction et l'imposture. « Lorsqu'il vient un nouvel Hérodote vous chanter sa fable comme un poëte, abjurez ses médisances voilées sous des figures tendres et polies, et défiez-vous-en comme d'une cantharide couchée sous des roses (2). »

Voulez-vous plaire, voulez-vous désarmer la critique, publiez des ouvrages dont le corps puisse se soutenir sans les épisodes et les échafaudages; laissez dormir les autorités lorsqu'il s'agit de faits connus; indiquez la route toutes

(1) Plut. Vie d'Ant.

(2) Plut. Trait. etc. suivant la moral. d'Épic.

les fois qu'on peut douter. Le monde est plein de demi-savans qui ne peuvent se refuser à l'attrait d'un mot sonore ou d'un passage heureux. Fuyez cette fausse gloire; mais aussi croyez bien que l'on citait trop dans les seizième et dix-septième siècles, et qu'en général on cite trop peu dans le nôtre quand il s'agit d'instruire et de convaincre. On aime à connaître sur quelle base repose une opinion qui paraît décisive. Rapprochez-vous autant des anciens que de la nature, et ressouvenez-vous qu'on ne peut éclairer les hommes lorsqu'on ne prend ses autorités que dans son esprit. L'érudition n'est jamais dépourvue d'un certain éclat, si elle est bien fondue avec le texte; elle rend plus de services qu'une déclamation toute brillante qu'elle soit. On est toujours, on sera toujours désormais sur les pas de quelqu'un; mais gardez-vous de craindre de profiter du travail des morts et des étrangers, et tenez-vous pour bien malheureux, si personne un jour ne profite du vôtre.

Est-ce la critique que vous redoutez? La critique effarouche la médiocrité, la présomption et l'orgueil; consolez-vous : les beaux traits, les grandes pensées n'échappent point à l'observateur. Que vous soyez poëte, historien, orateur, philosophe, malgré l'envie et les chagrins, les

morceaux de génie vont toujours à la postérité. *Memoria nostri durabit, si vitam meruimus* (1). Que fait à Salluste, à Tite-Live, à Tacite d'avoir été combattus par Pollion, Lenœus, Trogue-Pompée, Tertulien, Alciat, Osorius, Budée, et divers autres plus ou moins fameux? Qui sait maintenant qu'un Hélius-Mélisse, un Carbilius, un Claude Verdier, et gens de cette robe, ont accablé d'injures le chantre d'Énée? « L'homme qui efface tous les poëtes du monde comme le soleil efface tous les astres de la nuit (2), » le dieu de la poésie suprême, Homére, n'a-t-il pas eu de siècle en siècle des détracteurs acharnés? Mais qu'avait-il à craindre?

Magnus Aristarcho major Homerus erat. (3)

Socrate est traité de *scurra*, de *demens*, par nos saints-pères (4), au moment même où ils le dépouillaient de sa morale et des plus belles conceptions de l'espèce humaine. Pascal a dit : Ceux qui n'inventent pas sont en grand nombre, et par conséquent les plus forts. Pour l'ordinaire,

(1) Sex. Jul. Frontin.
(2) Léonid. Anthol., lib. 1, cap. 67.
(3) Ovid. ex Pont.
(4) Lact. de fals. relig., lib. 3. Tertul. apolog.

ils refusent à l'inventeur la gloire qu'il mérite (1). — Et vous voulez qu'on aime les hommes? — Il faut les plaindre et se tranquilliser. Si la critique et la satire abondent pendant l'orage qu'un chef-d'œuvre ne manque pas de susciter, le temps les dissipe, comme le vent chasse les poudres que la tempête amoncelle près des statues d'airain. — Et pourquoi ces orages, ces critiques envenimées?... — Nous ne referons pas le cœur de l'homme. Trop souvent, la gloire importune, et pour certains personnages, le grand littérateur vivant est un ennemi.

George. Sans doute, et cela est ancien.

Pascitur in vivis livor, post fata quiescit (2).

Le patron. Ce principe est malheureusement éternel; « la haîne cherche toujours à dérober une partie de notre renommée, mais on rend justice à celui qui n'est plus : la mort assigne les rangs (3). — La mort, toujours la mort, quand on a des droits à jouir de soi-même.... — Monsieur, les critiques déraisonnables ajoutent à notre réputation; une saine critique n'enlève aucun

(1) Pasc., Pens.
(2) Ovid.
(3) Périclès. Or. Fun. pour les guer. morts à Samos.

droit légitime : elle est mère de toutes les vérités. Amie constante des règles consacrées, protectrice du talent qui vient d'éclore, elle sait de même avertir l'homme qui chancelle ou s'oublie; elle fait entendre aux écrivains déjà célèbres que des couronnes n'ont jamais donné le privilége de se montrer ou négligent ou téméraire; elle réduit les plus illustres à douter de leur gloire, afin qu'ils redoublent d'efforts pour s'en rendre plus dignes. Le génie est un dépôt qui nous est confié par Dieu, et qui appartient au public; il n'existe que pour lui. Le dégrader, c'est donc manquer à Dieu et au public, plus encore qu'à soi-même.

J'avoue qu'il ne faut jamais révolter l'amour-propre du grand écrivain dont le talent peut honorer la patrie et les lettres. Sans le flatter, sans l'avilir, montrez-lui ses aberrations et ses devoirs; rappelez en même temps aux hommes que, dans les vastes compositions, il est des fautes précieuses qui ne se trouvent point ailleurs; les grands objets seuls portent une grande ombre avec eux.

Je retrace des principes connus depuis long-temps, et je les retrace tout exprès. Leur antiquité, monsieur, dépose en leur faveur. Les principes ne varient point, et plus on les voit sacrifiés aux caprices des novateurs, qui corrompent la littérature et précipitent sa ruine,

plus on doit les remetire en évidence et lutter contre la dépravation.

Quant à moi, je le dirai jusqu'à ma dernière heure : quel que soit votre genre, tâchez d'être simple, même en vous élevant. Abjurez les tours de force, les antithèses recherchées, l'hyperbole, les hors-d'œuvre, et le fol éclat si souvent confondu avec la vivacité, la précision et l'énergie. Ne rougissez pas de dire avec Sophocle : Je ne veux point enfler mes joues pour souffler dans une petite flûte (1). Avec Quintilien : Je ne dois ni agrandir les petites choses, ni apetisser les grandes (2). L'homme de goût aime à penser comme ces maîtres, et surtout comme Boileau; répétez donc avec lui :

Je ne sais point au ciel placer un ridicule,
Faire un nain d'un géant et d'un lâche un Hercule. (3)

Épargnez-vous l'amalgame d'objets souvent insociables, au travers desquels un auteur jette à la tête tout ce qu'il croit savoir. Des transitions sans effort; de l'art, mais imperceptible. Abandonnez tout jusqu'au sublime pour revenir à la

(1) Soph. Vide Longin. Sublim.
(2) *Ibid.*
(3) Boileau, à Louis XIV.

nature; le bruit fatigue, l'esprit et l'œil ne veulent pas être éblouis long-temps. Contraignez la langue à vous suivre; n'ayez ni un ton ni une manière fixe, mais ayez le ton et la loi du moment, ce qu'on a dit de Bossuet. Dans les détails, rehaussez l'objet par la richesse ou la vérité de l'expression: et si vous aimez à oublier parfois que le français n'est qu'une langue sourde et captive, ayez soin, dans les instans de liberté que vous lui donnerez, d'éviter ce néologisme qui n'est pas un idiome, mais une confusion de paroles. Malheur à qui cherche à étonner par le mot ou la pensée! on n'étonne qu'une fois. C'est une décision du bon sens transmise par Laharpe, qui ne s'est guère trompé que sur le compte de Voltaire et sur le sien.

Dominez votre matière, ne l'épuisez jamais. Quittez par fois un sujet pour le remontrer ensuite aussi frais, aussi neuf que dans le principe. Des fleurs bien parsemées, puisqu'enfin le but est de plaire; pas trop d'esprit, point de fadeur. Au besoin, lorsqu'il faut convaincre, entraînez à votre suite, moins par l'attrait de l'image que par la force de l'idée.

Multipliez les formes de votre style, le lecteur vous en saura gré; mais que la narration soit une, simple, rapide, avare de notes, à moins que vous

ne fassiez un commentaire. Les Thucydide, les Cicéron, les Tacite, les Virgile savent tout dire dans le texte, et ne rien dire de trop. Soyez inexorable sur ce point.

George. C'est mon avis. Jamais de notes, ou qu'elles soient rares, bien rares, et en deux mots, qu'on puisse saisir d'un coup d'œil, sans perdre le fil de sa lecture.

Il est surtout une obligation inviolable, c'est de respecter les anciens. Mais qu'on soit ancien ou vivant, si l'on est tombé dans des erreurs funestes aux nations ou injurieuses à la divinité, osez, parlez sans crainte, et dussiez-vous déplaire à vos contemporains, soyez assuré qu'un jour la postérité vous vengera. Si vous avez des adversaires, estimez-les; s'il vous faut les combattre, combattez sans injurier. Jamais d'ironie; le persiflage révolte et n'instruit personne.

George. Mais patron, chaque jour on nous vexe, on nous offense, on nous mortifie. — Oublions les gens qui se déshonorent; l'individu n'appartient qu'à la loi, jamais à la critique; celui qui l'exerce serait-il plus innocent que l'auteur, s'il suffisait d'accuser? Quelle que soit, au reste, l'obstination des écrivains qui nous maudissent quand nous les éclairons, le devoir du journaliste, s'il est homme de bien, consiste à

déployer sur tous les sujets, ce style noble et tranquille qui sort d'une âme sans passion. Il faut valoir mieux que les gens qu'on se mêle de reprendre, surtout ne jamais parler de soi; rien ne fatigue autant le lecteur.

L'auteur. Vous me ravissez, monsieur; mais que la leçon est facile ! et que vous êtes loin vous-même d'éviter les erreurs que vous nous reprochez ! Il n'est pas un critique qui ne les commette chaque jour; je le démontrerai sans peine.

George. Un article volant n'est pas écrit pour nos neveux; nous n'y attachons aucune importance. — Quelle légèreté ! quelle contradiction ! Le public apprend trop à ses dépens que vous cherchez à défendre, et souvent deux ou trois fois de suite, une phrase de vos articles, un mot qui n'aura pas réussi. En vous offrant pour correcteurs, vous n'avez d'autre organe que votre journal; vos articles sont vos leçons, pourquoi les donner fautives, dès que votre intention est de nous préserver des fautes ? Ne détruisez pas le précepte par l'exemple. *George*. Usez toujours du précepte. *Le patron*. On peut se tromper; j'avoue pour ma part que je sais peu de chose, mais je désire du moins que mes remarques soient d'accord avec ma pensée. Lorsque je ne puis m'exprimer avec franchise, je me

tais. — On ne vous juge pas ainsi. — On me juge mal. L'orgueil pardonne si difficilement, quand même l'éloge n'est assaisonné que d'un seul reproche. Ma conscience est pure, et je m'étourdis gaîment sur le reste. — Excepté sur les succès de vos confrères. — Pourquoi m'affligeraient-ils ? — Vous n'aimez guère ces messieurs. — Vous vous trompez encore, je les aime. Mais parmi eux et dans toutes les classes de la société, je ne distingue, je n'admets pour véritables grands hommes que ceux-là qui, au don éclatant du génie, joignent les qualités du cœur. — On vous accuse de prédilection pour certains compilateurs, vos amis, et de haine pour tous les ouvrages d'imagination. — En voit-on beaucoup de cette espèce ? je tâche d'être juste, et je n'oublierai point qu'il est plus facile de publier dix in-folio de recherches que de faire une ode comme Horace, une satire comme Boileau, une fable comme La Fontaine. On écrit ce qu'on veut avec les pensées des autres.

Aujourd'hui, toutes les avenues du Parnasse sont obstruées par une foule d'auteurs pirates qui ne vivent que de vols, et se gardent bien de nommer ceux qu'ils dépouillent. S'ils les nomment, c'est pour les avilir. Étranges procédés ! « On se nourrit des anciens... on les presse, on

en tire tout ce qu'on peut; et quand on est auteur, on s'élève contre eux, on les maltraite(1). »

Les héros de la littérature sont ceux qui possèdent le talent de l'invention. Ceux-là, monsieur, on ne les sacrifie à personne; ils tiennent le premier rang, celui de créateur, et il n'y a d'autre créateur que l'homme de génie. L'homme d'esprit imite, le sot copie, assez malheureux souvent pour gâter ce qu'il emploie. Mais quelle que soit la place qu'assignent aux auteurs le public et leurs œuvres, ils doivent ne laisser qu'une solide instruction, des préceptes qui peuvent se déguiser sous mille formes, et qui tous doivent tendre à faire de bons citoyens. Tâchons que les grands hommes du siècle futur soient la récompense du siècle présent. Alors nous aurons bien vécu, et quelques fautes dues à la faiblesse humaine, n'obscurciront pas l'éclat d'un nom que des bienfaits auront consacré.

— Vous me paraissez aussi honnête que vous êtes savant — *George*. Oui, oui, il est savant et peut s'en flatter. — M'en flatter, mon ami? et pourquoi? j'ai beaucoup lu, voilà toute ma science. L'érudition, messieurs, est devenue trop facile pour qu'on puisse s'en glorifier. Si quelques personnes la vantent, on doit attribuer

(1) La Bruyère, Caract., ch. I.

cette condescendance à l'amour-propre ou à l'absence du génie. Moins il y a d'inventeurs, plus il y a de compilations. On réimprime, on commente, on fait des notes, et l'âme, qui est muette, va chercher tous ses moyens au dehors. Désormais le signal est donné : il faut que les presses gémissent ; mais c'est du trafic qui succède à la littérature. Pour s'ériger en homme de lettres, il suffit de bien choisir ses guides. Les classiques sont nombreux, les recueils de tout genre sont tellement variés, qu'on a bien peu de mérite à réunir des faits, et qu'on devient à bon compte historien, géographe, critique ou voyageur. Cette gloire d'emprunt n'est souvent qu'une charge de lauriers sur un âne.

Autrefois, lorsque j'ouvrais un de ces dépôts d'érudition, je l'avoue, il m'étonnait. Je me sentais rejeté loin de son auteur à une distance infinie ; mais quand j'eus feuilleté quelques milliers de ces volumes les plus marquans, je crus voir que la distance diminuait peu à peu, et qu'avec du temps et de l'ordre on peut tout placer dans sa mémoire, et, si l'on veut, sur ses tablettes.

C'est après avoir lu des morceaux d'inspiration et de génie, les seuls qui ne meurent point, c'est alors qu'on éprouve un chagrin réel, celui que donne l'idée de notre impuissance. Elle se réveille

surtout quand on médite les grands poëtes et les anciens. L'homme impartial y trouve une imagination si belle qu'il est tout à la fois ravi et consterné. Il se dit : jamais je n'atteindrai à la hauteur de ces maîtres; je dois renoncer aux illusions de l'avenir, les plus douces cependant que notre fragilité puisse concevoir. Elle aime à laisser un monument durable dans cette vallée de passage où l'on ne sème que des larmes. C'est la suite de l'instinct qui nous porte vers l'immortalité. Qu'il est donc excusable ce désir d'un grand cœur! Il tient à notre céleste origine; toute l'âme humaine n'est que la pensée de l'avenir.

Aussi, je me garde bien d'arrêter les premiers élans du jeune auteur qui s'annonce avec éclat. Je n'étouffe pas son ardeur, je la modère ou je l'excite suivant le besoin que je lui suppose; et daignez m'en croire, il est plusieurs critiques qui pensent comme moi.

Les discours et les manières de mon patron finirent par enchanter l'académicien. Il fut sincèrement notre ami. Mon patron n'était plus haï dès qu'on le voyait. Son caractère était noble, sa science modeste, sa plume chaste et réservée: c'était un homme que mon patron!

Il y a ici, madame, une note particulière de monseigneur. — Oui, George, c'était un honnête

homme, un de ces personnages toujours précieux dans les sociétés où l'on écrit beaucoup, un de ces véritables littérateurs qui ont su étendre avec noblesse et faire respecter l'empire de la critique. Il fut aimé des bons écrivains : ceux-là tiennent plus à l'intérêt général qu'à de sottes préventions qui les ravalent au-dessous d'eux-mêmes, quand plus d'abandon et de docilité leur assurerait des droits à l'amour public.

Pourquoi supposer à nos Aristarques plus de penchant à chercher des fautes qu'à nos magistrats à chercher des crimes? Les tribunaux veillent au maintien de la justice, et se croient heureux de trouver l'innocence. Les juges littéraires se consacrent tout entiers à la défense des règles, de l'idiome national, des belles et grandes conceptions qui honorent l'humanité. Ils aiment à montrer également ce qui augmente la gloire ou ce qui l'altère. Leur profession est l'étude; elle leur découvre une infinité de rapports qui échappent à l'écrivain échauffé, ébloui, trompé par son imagination et par un aveuglement personnel. L'auteur coupable les accuse et les maudit; c'est le misérable justement condamné qui vomit le blasphème et l'injure contre les organes de la loi. Il y a de grands prestiges attachés aux fonctions de l'autorité judiciaire, ce qui la rend encore

plus redoutable. Entourez de même d'une haute considération le critique homme de bien, et n'en doutez pas, la littérature y gagnera beaucoup. Si quelques-unes de ses remarques vous blessent, prouvez qu'il a tort, sans attribuer son opinion aux effets de la jalousie. Prouvez-le avec la plume, faites-le avec décence : n'allez pas en assassin, jusque dans sa paisible habitation, donner un libre cours à votre fureur, et sortir assez du caractère de l'homme pour frapper celui qui n'a cherché qu'à vous instruire. Il est honteux que dans le XIXe siècle, il faille retracer si souvent de pareils avis à certaine classe d'écrivains et d'artistes. Et cependant..... Monseigneur a oublié de terminer sa note.

Quant à moi, je me tais sur le reste de ma vie dans la capitale. Elle fut quelquefois scandaleuse; je ne saurais point la décrire. J'eus des maîtresses. Guitte vint me rejoindre, et je l'aimai beaucoup; elle voulut m'épouser. — Non, Guitte, je n'ai rien, tu le vois. Recommandé à des ministres pour qu'ils me fissent ambassadeur, je n'ai pu être qu'apprenti journaliste. Que deviendrons-nous? Sais-tu faire des articles? Sans même exiger de si grandes choses, pourrais-tu fabriquer de petits romans en *deux in-12*. Si tu dis oui, je te donne mon nom; avec nos deux plumes, nous

vivrons bien. Mais Guitte ne savait faire que de jolies petites caresses.

Je n'oublierai point ici, pour ma pénitence, une énorme faute que je commis grâce à la perversité des mœurs jacobines. Je fus gâté dans l'Abbaye par un clubiste parisien, joli homme, fat et moqueur, incarcéré pour je ne sais quelle frasque, ou pour nous espionner. Il me fit accroire de vilaines choses. Vous êtes encore bien novice, me disait-il; écoutez-moi. Vous aimez le beau sexe. — J'en suis fou. — Hé bien! de l'effronterie, tête levée à la moderne... Les femmes, même à quarante-cinq ans, ne sont pas très-empressées de faire des avances. La guerre des plaisirs offre les chances de l'autre. Il faut étonner pour vaincre. Joindre l'ennemi avec audace, c'est l'avoir détruit. La femme étant née pour l'homme, celle qui résiste est un ennemi. — C'est vrai, parbleu! — Abordez franchement, elle ne l'est plus. — Oui, diantre, j'aborderai. — La résistance n'est qu'un supplice, et c'est être imbécille ou barbare que de le prolonger. — Je ne suis ni l'un ni l'autre. — Jadis on soupirait, il fallait des soins, des ambassades, des lettres, une certitude d'être aimé, de la langueur, des querelles, mille espèces de tourmens qualifiés du nom de délicatesse, de prestige enchanteur, de félicité sentimentale. Fi

donc! cela est incompatible avec la vélocité de la vie.

Moi, mon cher, j'ai subjugué cent femmes en un clin d'œil. — Oh! quel homme vous êtes! — Et l'on m'en a soufflé que je poursuivais depuis deux mois avec le sentiment! Un républicain doit marcher au but. — Oui, pardieu! j'y marcherai. — Politique, ambition, gloire militaire, beaux arts, littérature, barreau, tout réclame de l'audace; partout la rapidité est le garant du succès. Aujourd'hui nous n'employons à gagner des batailles que le temps qu'on mettait autrefois à crier qui vive! L'amour est révolutionné comme le reste. Du feu, de la promptitude, de la célérité, tout est à vous. Beaucoup de ces dames ont l'air de se courroucer. Chimère! elles n'ont de vertu que dans le geste : elles grondent l'homme, mais elles l'adorent; conservant assez de rigueur pour exciter le désir et sauver le décorum, elles voilent l'amour avec cette dissimulation qui est le partage de leur sexe, et que les idiots s'efforcent de regarder comme un charme de plus. C'est un jeu; c'est l'art d'éloigner l'amant pour qu'il approche, et de faire voyager les soupirs en sens contraire du cœur. Épargnez cette fatigue qui leur laisse toujours des regrets, ceux du temps perdu. Soyez vif, brillant, hardi, la couronne

est déjà sur votre front. — Oh ! j'en aurai des couronnes, si on me tire de cette prison. — Et vous me bénirez.

Je l'ai drôlement béni, le trompeur. Hélas ! j'essayai de ses principes, pour la rougeur de mon front, et je crois aussi pour la honte de mes épaules.

A peine sorti de l'Abbaye, et la tête montée par le jacobin, je m'informe si ma présidente était chez elle. Sur l'affirmative, j'envoie ma lettre, et je demande un entretien particulier. On me fixe le jour ; je vais avec empressement.

J'entre, je vois une femme de trente-six ans tout au plus, jolie, fraîche et modeste. Nous étions seuls. C'est à ravir ; je ne m'arrête pas aux complimens ; je marche droit à elle, et lui ferme la bouche par un baiser. — Monsieur, monsieur !... pour qui me prenez-vous ? — Pas de façons, j'ai des principes, je ne suis pas un monstre, et je vous épargne les préliminaires.

Je les lui épargnais effectivement ; j'ouvrais la campagne en brave. Elle crie, elle se débat. — Crie ; je ne suis point mécontent. Le devoir d'une femme est d'avoir l'air de se défendre. Crie, mon ange, crie, crie, je ne te lâche pas. J'allais me rendre fort redoutable, lorsqu'elle s'échappe tout à coup, elle sonne avec violence ; on accourt,

et les domestiques me chassent avec tous les balais de la maison. Cela me fit comprendre que mes principes ne valaient rien.

Peu de temps après, je reçus de bonnes nouvelles. Un oncle, en mourant, me faisait riche : on m'appelait à Lodève pour recueillir la succession, et je voulus emmener mon maître avec moi. — Venez, patron, quittez votre boutique ; nous ferons des livres, de douces études charmeront notre vie, vous serez mon père, nous achèterons un petit château, et nous mourrons en paix. Ici, vous exercez un pénible métier. — Dis donc une profession. — Mais, mon bourgeois, la critique est le plus souvent un métier, dit fort judicieusement La Bruyère : elle exige plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité (1). Ainsi, vous n'êtes plus d'un âge... — Brisons là, mon enfant : je tiens à la capitale, j'aime mon genre d'occupation. — Mais pour un peu d'argent, tant d'affronts, tant d'injures, des violences même ! — Ce n'est pas moi qu'elles déshonorent, encore une fois. — Vous ne voulez donc pas ? — Non, absolument non. Sois heureux, mon ami, et embrassons-nous. Je le serrai dans mes bras, car je l'aimais de toute mon

(1) La Bruyère, Caract., ch. 1, ouvrages d'esprit.

âme. — J'espère que tu t'abonneras à mon journal. — Dispensez-m'en. — Est-ce par motif d'économie ? je te l'enverrai pour rien. — Je n'en veux pas. — Pourquoi cela ? — Pour deux raisons, et si on ne vous les a jamais dites, puissent-elles faire sur vous une impression profonde ! puissent-elles vous dégoûter d'un état où l'on n'est pas son maître, où il faut toujours avoir les mains remplies d'encre et de plâtre pour noircir la vérité ou pour la barbouiller, suivant l'occasion ! — Tu plaisantes, mon enfant. — N'importe, je refuse le journal ; premièrement, pour ce que vous y mettez ; secondement, pour ce que vous n'y mettez pas.

Pour ce que j'y mets, répétait le patron, et pour ce que je n'y mets pas... — Oui, précisément, et je l'embrassai avec des larmes, hélas ! pour la dernière fois. J'appris à Lodève que ce bon patron fut mis à la Force. Il avait donné l'éloge d'un livre qui avait dû paraître trois jours avant son article. C'était un fameux ouvrage ; mais le gouvernement avait fait saisir toute l'édition. On vint demander à mon bourgeois l'exemplaire sur lequel il avait composé son panégyrique. Le pauvre homme, lié intimement avec l'auteur, n'avait eu que le titre du livre. Il le jura ; dans ces temps on croyait peu à la

parole d'un journaliste. Il fut arrêté, et dans la même semaine, il mourut de chagrin et victime de sa condescendance pour un ami.

GEORGE A LODÈVE.

CHAPITRE IV.

Assis sur une hauteur, je fis mes adieux à la capitale des diables et plaisirs...

> Adieu ville superbe, adieu ville de fange,
> Qui t'habite est damné, qui te fuit est un ange.

Ah! sans doute, il faut pour te fuir une vertu surnaturelle. Je ne me souviens plus de mes autres vers. On ne peut pas conserver toutes ses richesses. Je serais un grand poëte, si j'avais seulement la moitié des vers que j'ai composés dans ma vie.

Je marchai vers Lille pour voir mon frère le caporal, et prendre sa procuration. De là je vins à Lodève. J'y apportai beaucoup de talens. Le premier de tous, c'est la danse. Je savais l'hébreu comme Moïse, l'italien comme Boccace, le grec comme Platon; un peu d'anglais, d'allemand, de russe.

Je voulais me perfectionner dans les langues, et je fis venir chez moi un professeur très-célèbre dans le pays. — Que désirez-vous apprendre, citoyen? — L'anglais à fond, ainsi que l'allemand, puis le turc. — Toutes langues *aristocrates*. Un jeune citoyen de votre prestance, de votre mérite!... — Je conçois, je vous entends.... — Vous êtes fait pour aller à tout, même au directoire... — Croyez-vous?... mais ça se pourrait bien, j'ai déjà un frère puîné caporal, le meilleur caporal de l'armée. Qui sait? le hasard!... et dans le fait, je suis bien tourné; voyez ma jambe... J'apprendrai donc... — Le français, citoyen, le français. — Qu'est-ce que vous dites? Me prenez-vous pour un Chinois? Je ne saurais pas ma langue, peut-être! moi qui naguère étais journaliste; le rédacteur de l'*Illusion*, monsieur! — A votre âge, il est rare qu'on la connaisse parfaitement. — Je sais ce que j'en veux savoir; nous ne ferons pas affaire ensemble.

Les femmes s'emparèrent bientôt de tous mes instans. J'arrivais de Paris. Beau garçon, d'un maintien ravissant, plein d'esprit, plein de savoir, passablement riche, moins que je ne le croyais d'abord, assez pour être heureux. Je fus adoré. Un matin Guitte entre chez moi; sa toilette n'était celle ni de l'opulence, ni de la vertu. Hélas!

Guitte s'était perdue avec les libertins de Paris. Je l'embrassai cependant; mais je m'aperçus qu'elle sentait la liqueur. — Tu as bu, Guitte? — Mon petit verre d'eau-de-vie. — Fi donc!..... Et ne crains-tu pas que cela te fasse mal? — Oh! rien ne me fait mal. — Tant pis, Guitte; j'aime une femme à qui quelque chose fait mal : la femme doit être délicate. Ça, d'où viens-tu? que me veux-tu? — Te voir et te rendre ce qui t'appartient. — Qu'est-ce que tu viens me rendre? serait-ce ma virginité, par hasard? O souvenir toujours pénible!... Oh...—Oh quoi! s'il vous plaît; voyez le joli mignon, plaignez-le bien fort. — Moi, j'y tenais, Guitte : j'étais né vierge, et sans toi..... Au moins sans toi, un oratoire ne m'aurait pas vu... Oh malheureuse! tu m'as damné. C'est égal; explique-toi, que veux-tu? — Vous donner votre enfant, monsieur, et vous épouser. — Oh! oh! doucement! — Je suis enceinte. — — Mais cela ne paraît pas trop. — C'est pourtant vrai, je ne compte plus. — Ça, ça, vous autres qui êtes si susceptibles d'accoucher, combien vous faut-il en conscience pour faire un enfant? Si je calcule exactement, je trouve que.... Guitte, ça n'est pas possible; il y a douze mois et quelques jours que je t'ai quittée. — J'ai servi une dame qui est accouchée légitimement au bout de

treize mois et cinq jours de grossesse. — Vraiment? — Oui, monsieur. — Hé bien! je consulterai. Mais ne va pas m'en faire trop; les temps sont durs; je n'en veux qu'un. — Je crois que c'est assez. — C'est qu'on a vu des femmes en faire vingt à la fois, et qui vécurent presque tous (1). Fais-en vingt si tu veux, mais je ne reconnais que le premier; il est bon de s'entendre. Si tu allais avoir une portée de cent cinquante! — Quel conte! — Il y en a des exemples (2). — Impossible. — Très-possible, mamzelle. Les hommes sont dans des cellules à droite, les femelles à gauche, les hermaphrodites au milieu. Tu serais donc bien plus étonnée d'apprendre que des femmes peuvent enfanter par la seule force de l'imagination (3). Il en est d'autres qui accouchent avec explosion, comme l'artillerie (4). Ne t'avise pas de ça, tu mettrais toute la garde nationale sous les armes. Dieu n'aurait pu trouver un meilleur moyen pour rendre sages les demoiselles. Si je

(1) Antigon., hist. mirab. etc., cap. CXIX.

(2) Albéric., hist. animal.

(3) Point décidé affirmativement par le parlement de Grenoble et les médecins de Montpellier. Voy. Bartholin dans *Crenius*, tom. V, p. 354.

(4) Astolf., offic. istor., lib. II, cap. 24.

ne t'épouse pas, que deviendras-tu? — Tu m'épouseras. — Je suis marié. — Imposteur! — Raisonnons; si je suis marié, ou si je ne puis me marier avec toi.... — Tu me feras un sort. — Je vois, à ton air tranquille, que tu as d'autres amourettes, et que tu cherches mon argent. Tu ne m'étais pas trop fidèle. — Je n'aimais que toi. — Je te placerai : voyons, quel âge as-tu? — Quinze ans. — Tu en as perdu six en route. — Je n'ai que cela. — Rédigeons ta note, afin que je puisse te proposer. Une demoiselle de quinze ans... Tes qualités ?..... jeune et jolie, et sage, désire trouver une place... — Tu vas donc m'adresser aux Petites-Affiches ? — J'ai d'autres connaissances parmi les journalistes. Laisse-moi finir l'article... demoiselle de quinze ans, jeune, etc. désire se placer, etc. en qualité... en qualité de nourrice. — Imbécille! — Hé bien! mettons, de lectrice. Tu as assisté aux soirées de Zéphirine; tu sais la Bible par cœur, tu l'expliqueras à tes maîtres. Cependant je ne conclus rien : tu es enceinte. Je ne me connais pas en ces sortes de choses; reviens demain à pareille heure, tu auras ma décision.

Je tins parole : j'allai le soir chez un accoucheur. Quoique je ne trouvasse plus mon ancienne affection pour cette fille, je me sentais

l'âme émue. Ces mots d'enfant et de père vous occasionnent toujours un certain tic-tac.

Monsieur, me demande le chirurgien à qui j'expliquai le but de ma visite, combien y a-t-il de temps que cette personne est enceinte? — Un an et une semaine. — Il faut qu'elle se presse, me répond-il en riant. — Monsieur, je ne suis pas venu ici pour rire, j'y viens pour consulter. Je sais ce que c'est que votre état, excepté pour l'accouchement. J'ai vu disséquer un homme, et j'ai été sur le point de devenir élève d'un chirurgien de Paris. Ainsi, voyons, qu'en pensez-vous? — Tout le monde connaît ce vers :

Deux ans encore après j'accouchai d'un posthume.

Votre demoiselle n'est qu'à la moitié de ce terme-là. Je ne pus en tirer autre chose. Il riait toujours, mais sans oublier de me demander six francs pour son vers. Cela me donnait envie de me faire chirurgien, moi qui ne savais pas mal de vers.

L'impatience me saisit, et je fis le geste pour payer cet animal par un soufflet. — Monsieur, prenez bien garde, ne m'insultez pas. — Je n'insulterai qu'un impoli. — Monsieur, j'ai été chirurgien-major, etc. etc., et je suis le plus consi-

déré de la ville. Mon art, etc. etc. Et le voilà qui me vante son art comme le premier des arts, etc., se disant à la fois médecin et chirurgien. — Ce qui signifiait empoisonneur et bourreau chez le plus grand peuple de la terre, que nous ne pouvons imiter que de fort loin et fort mal; daignez comprendre cela, monsieur l'Esculape. Ce peuple pendant 535 ans ne fut souillé de la présence d'aucun homme de votre profession. Ses médecins étaient le repos, la diète et quelques simples, et jamais les maladies n'ont été aussi rares que dans ces temps. Le premier empirique qui vint s'établir à Rome, Archagathe, obtint, il est vrai, une maison et le droit de citoyen. Mais on fut bientôt mécontent de ses remèdes et des instrumens de fer dont il se servait pour les blessures. Caton le censeur le chassa lui et ses élèves non-seulement de la ville, mais de toute l'Italie, qui continua de vivre sans *bourreau* : tel fut le nom que reçut Archagathe. Il y eut des médecins célèbres sous Auguste et sous les Antonins; mais avant eux, on ne mourait pas plus facilement et plus jeune. Si vous avez tant de prépondérance, monsieur, au lieu d'apprendre de méchans vers, écrivez, pérorez, insistez pour que le gouvernement vous paie tous comme en Égypte. — Cela ne se peut pas. — Alors cessera peut-être votre

odieuse prédilection pour l'homme riche, tandis que la plupart d'entre vous, médecins seulement à la vue de l'or, condamnent le malheureux à périr sans secours sur la paille.

J'étais bien aise de lui donner cette petite leçon, et je me sauvai.

Le lendemain, Guitte fut exacte au rendez-vous : mais elle avait bien autrement bu, l'effrontée! Ta réponse, cria-t-elle, ou je te fais une scène. — Hé bien! fais-la ta scène, et fais aussi ton enfant. Je ne veux ni maîtresse ni femme à l'eau-de-vie, cherche un autre père et décampe, tu ne m'auras pas. Avec quelque argent, je me débarrassai bien vite de cet objet scandaleux que je n'ai plus revu, et voilà comme je ne fus pas père.

Dans ces temps-là, le cousin Robert rentra en France; il acheta le petit ermitage; je vins l'y trouver. Cette terre aura ma vie. Las de porter un cœur célibataire, j'ai contracté de doux nœuds, et je finirai tranquillement entre les bras de mes proches, de mes fils et de ma femme.

LETTRE CXIV.

Ils sont heureux comme les saints tous ces gens qui m'entourent : point de soucis, mariés, amoureux encore, religieux, livrés soir et matin aux douceurs de l'union et de l'amitié. Le ciel a jeté un regard sur cette famille, et pour moi l'inquiétude, le silence et le désert. La meilleure de mes fêtes, c'est de rêver à toi. Désormais et pour long-temps ma forêt sera l'impénétrable asile où mes heures voudront bien couler dans la société de mes songes.

C'est là que nouvelle Sapho, nouvelle Didon, nouvelle folle d'amour et plus amoureuse et plus folle que toutes les folles ensemble; c'est là que j'exhale une foule de soupirs et que je me débarrasse des larmes qui s'amassent sur mon cœur. Mais que t'importent les larmes de ta fidèle maîtresse? L'idiome des larmes est-il seulement connu des hommes? Ils apprennent par tradition que c'est le premier des langages, ils cherchent à l'imiter, ravis d'eux-mêmes, quand ils croient que leurs belles les ont vus pleurer. Ces pleurs sont rares, et de là vient qu'ils nous reprochent

d'en verser abondamment. Ils veulent nous faire honte d'une facilité que la nature donne aux bons cœurs à titre de consolation ou de récompense, et qu'elle refuse à la dureté des leurs.

Amis, cessez de dire que nous pleurons sans motifs. Si quelques femmes s'amusent à feindre la douleur comme vous feignez le sentiment, combien il est aisé de distinguer la plainte de l'âme souffrante des accens frauduleux de la ruse et de la pruderie! Cela ne vous impose point à vous, grands maîtres en fait de tromperie; à vous qui jouant toujours le naturel devez savoir quand on le joue.

Moi, monsieur, je pleure au fond des bois, n'imitant pas ces dames de nos villes qui ne pleurent et ne rougissent que quand il y a du monde. Je ne cherche point à contrefaire la passionnée, je ne suis que trop à vous : je pleure pour vos beaux yeux; je pleure en vous adorant, en marchant sur une terre amollie par mes larmes; remerciant, grondant le ciel de ce qu'il vous a mis sur ma route, sans me permettre de vous y trouver; indignée contre un amour fantastique qui me donne et les jours et les nuits de ces illusions qu'au réveil je dois condamner; aimant, oui, j'aime la vie à cause de vous, et je la déteste; importunée de l'heure présente, et tout entière

à l'heure céleste qui m'apportera le plus grand des bienfaits ; le connais-tu ? Le ciel ne voudra pas m'être toujours si contraire. Il permet que les saisons reviennent ; les astres se montrent et disparaissent à nos yeux ; les orages nous attristent ; mais de beaux jours les suivent : y a-t-il pour moi seule des rigueurs immuables ? Pourquoi, après ces longs hivers, après cette obscurité monotone et ces temps de désastres, ne reviendrais-tu pas comme le printemps, les astres et les beaux jours ? La contrée que tu quittas pour obéir à de tristes devoirs t'attend pour se ranimer et refleurir, comme la prairie attend, pour reprendre ses richesses, la molle influence des zéphyrs et du soleil.

Combien alors mon âme sera légère ! que d'enchantemens ! Cette aimable ivresse fera ton bonheur, par la certitude que je suis heureuse, si celle d'être heureux avec moi avait pu s'affaiblir dans ton cœur.

LETTRE CXV.

Ah! bon dieu, n'y a t-il plus personne pour réprimer la tempête qui mugit dans la plaine? Quels coups de tonnerre! quelles effroyables clartés, mon cher Léonide! quel indigne orage! la voûte du ciel en est ébranlée pour vingt ans! Et mon moulin des quatre saules, où j'avais établi Dominique et sa famille, mon moulin, le plus joli moulin de l'Europe, la foudre vient de l'écraser net! J'ai failli mourir de ce vacarme insensé; il a duré deux heures, et bien lui a pris de ne tuer ni moi, ni les miens. Voilà encore une fois mes Dominique sans abri; mais demain tous les ouvriers du monde viendront réparer ce désordre; il interrompra bien peu l'état de bonheur et de calme où vit cette famille adorable. Comme elle est fraîche! comme elle devient belle! Elle jouit, et nous..... Léonide..... comment se perd notre vie? Tu dissipes ta santé pour t'assurer une profession. Des gardes, des veilles, des combats, des fatigues de toute espèce te ruinent et me désolent. Tu m'écris « qu'une heure après on n'y pense plus, et quand il nous

arrive de réussir, ah! Minette, comme un laurier rafraîchit la tête! » Oui, mon cher Léonide: mais s'il ne la rafraîchit que parce qu'il est sanglant!!... La gloire!... Il y a tant de gens à qui elle coûte si peu! quelques bassesses, quelques pas dans une antichambre; le plaisir d'être cité, fêté, caressé.... la renommée!... Je n'ai pas la vanité d'être de ton opinion. Te faut-il des honneurs, des places lucratives, de l'or? Ta Minette ne s'entend point en métaux, mais elle croit que le plus pur de tous les ors est la médiocrité.

Cher ami, le bonheur suprême
Est d'être aimé de ce qu'on aime;
D'attacher sa vie à son sort,
De l'adorer jusqu'à la mort (1).

Les soucis, les dégoûts, mille injustices, doux présens que les hommes nous font à l'envi, voilà ce qui compose la moitié de nos jours. Le reste est-il perles et roses? Ne serais-tu pas plus sûr de toi et de notre avenir si j'étais dans une contrée divine ta tourterelle et ta meunière? C'est un très-bon conseil: fais-toi paysan. Un sceptre même peut devenir bien lourd; la houlette est toujours légère. Echange ton sabre contre un fouet, et que tes chevaux viennent faire au moulin l'office de mes ânes. Ici,

(1) Horac., od. lib. 1., od. 13., trad. de M. de Ballainvilliers.

tu ne verras pas de nations à moitié déchirées, tu ne verras pas de restes d'hommes échappés à la rage de leurs frères; tu ne verras pas de champs de bataille tout couverts des moissons de la mort; tu ne verras jamais un soleil inquiet chercher en vain le laboureur sur des sillons déserts.

Ici, point de dignités pleines d'amertume, ou d'un éclat faux, précurseur de la tempête. Dieu veut que les honneurs du monde servent d'expiation à l'insensé qui les recherche : ne t'expose pas à ce genre de malheurs.

Moi, je t'offre des chênes orgueilleux qui ont l'air de soutenir l'horizon. Je t'offre des pins effrénés qui montent comme autant de traits que la terre aurait lancés vers le ciel. Je t'offre des coteaux chargés de vignes, des pâturages d'une fraîcheur éternelle. Aimes-tu l'eau qui serpente de tous côtés, qui se divise en petits rameaux pour arroser, pour caresser une plus grande étendue de terrain et de plantes? J'ai de tout cela. Aimes-tu ces ponts magiques suspendus dans les airs au-dessus des torrens et des fleuves? Je n'ai pas de cela; mais, si tu veux, nous irons en Suisse, et nous y rêverons philosophiquement. Ces ponts jetés sur les abîmes nous représenteront les rois placés sur les peuples. Les torrens demeurent, les ponts s'écroulent; de nouveaux rois viennent

subjuguer la terre, et s'effacent comme les premiers. Les peuples restent, et ce sont souvent eux qui détruisent leurs dominateurs, image de ces flots en révolte qui sapent les fondemens des ponts et les ruinent. Assez de morale.

Sans aller en Suisse et sans devenir paysans, nous pouvons savourer les délices de la campagne. La mienne a son mérite; crois-m'en sur parole. Habituée à te faire part de toutes les tentations qui me viennent à l'esprit, je ne sais te peindre aussi que la nature que j'ai sous les yeux; ne prends donc pas mes descriptions pour des lieux communs, et mes désirs pour de vieilles chimères.

Ici la nature est libre et vivante, la végétation est pétrie d'amour, les rochers fleurissent, le ciel est de l'âge d'or; mes arbres plient jusque dans l'herbe sous le poids de leurs fruits jaunes et roses. Viens, je te donne la maison, le moulin, la forêt et mon cœur, un bon cœur, le cœur d'une amante-amie qui est bien plus qu'une maîtresse, oh! mille fois plus. Une maîtresse vous trompe et vous échappe. Mais vous êtes toujours sûrs, ô Léonide! quelque chose qui vous arrive, de trouver un asile dans le cœur d'une amante-amie. Sous ce rapport, les relations du mariage me font entrevoir une félicité permanente que je

ne sais point trouver ailleurs. Une tendre épouse, une épouse-amie est un présent de Dieu. Il n'y a point de vieillesse pour celui qui la possède : les ans ne prennent jamais sur l'âme quand le plaisir y domine: et que le plaisir est délicieux lorsqu'on le goûte dans la paix et l'innocence! Se plaindre alors de vieillir, ce serait condamner le jour; voudrions-nous qu'il ne se renouvelât plus? Il reparaît, nous vivons doucement; la détérioration de notre machine s'opère d'une manière insensible.

Qu'elle est grande la sagesse qui nous a créés! Tous les ressorts de la nature ont une détention lente que nous devons bénir. Le tombeau ne nous attire qu'imperceptiblement. S'il y a des secousses, c'est pour celui qui n'a pas où reposer son cœur : c'est toujours là que vont les commotions, et c'est d'elles que naît le détriment de la vie. On ne le sent point quand on aime et qu'on est environné d'amour.

Le cœur d'une amante-amie est le sanctuaire où sont comme en dépôt toutes les félicités de l'homme. Qui sait émouvoir, entraîner, subjuguer, ravir, si ce n'est nous? Quand tout est désespéré, l'âme d'une femme produit encore des miracles. Si nous avons le don des larmes, nous avons également celui de les tarir. O mon

bien-aimé! tu ne me démentiras pas; nos paroles, nos pleurs et nos baisers sont le contre-poids que le ciel oppose à l'infortune des hommes.

Dévorées par le soupçon, instruites bien souvent de vos crimes, nous revenons encore amoureusement vers vous, avec le baume et le pardon sur les lèvres. Il faut que notre ami ait de grands torts, quand on nous voit l'abandonner au jour de l'affliction.

Tout notre cœur est un fonds d'émotions douces. Quel malheureux ne se réveille pas aux accens d'une femme attendrie? Les pleurs qu'elle verse sur ses joues y réalisent l'effet des pluies sur une nature mourante; elles rafraîchissent, elles raniment. Pressé sur le sein d'une amante ou d'un ami, l'homme se rappelle-t-il qu'il a souffert?

Compare cette ivresse à la vaine séduction des sens, rapide éclair qui en brillant s'évanouit. Quelle différence! et que j'ai de raisons pour justifier l'amour uni à l'amitié! Nous seules en sommes capables. Les meilleurs d'entre vous, ceux qui se croient aussi faits d'amour et d'amitié, ont dans le sentiment quelque souplesse qui déroge à l'inhumanité de tous les autres; ils se regardent comme des modèles, parce qu'ils prennent un demi-vice pour une perfection.

Mais, me le diriez-vous, monsieur? où est-il l'homme qui sache aimer? Hélas! « on manque encore plus d'amitié que d'ami. » Celui qui a trouvé cela ne s'est guère trompé (1).

L'homme, créature sans amour, ne sait jamais ce qu'il doit faire de son cœur. Ambitieux de nouveautés qu'il croit autant de trésors, peu délicat sur les moyens de succès, indifférent sur les suites, aveugle pendant quelques années, fourbe dans tout le reste de sa carrière, soi-disant amoureux par intervalles, mais toujours et toujours uniquement infatué de lui-même, il passe sa vie entre les sermens et les parjures, puisqu'il n'obtient rien de nous sans un serment, et qu'il n'en fait point qu'il ne viole. Chaque personnage de votre sexe qui a aimé deux femmes est un traître. L'une d'elles a été sacrifiée; elles le sont souvent l'une et l'autre. Si vous avez des vertus, vous nous les devez : eh, grand dieu! qu'est-ce que nous vous devons?

Mais je ne t'en veux pas : une amante-amie n'a jamais de fiel. Et toi, aie, je t'en supplie, mon Léonide, quelque peine bien conditionnée, et sois assez dans mon voisinage pour que je puisse t'entourer de mes soins et de ma tendresse.

(1) Mot de Sénèque, lett. VI.

Ton cœur ne se refusera pas à la voix du mien. S'il résistait, je le fondrais dans mes larmes, et je mourrais ensuite du chagrin de l'avoir trouvé insensible une minute.

P. S. Je m'occupe des *trois et quatre* de George que j'ai reçus il y a deux jours; ils accompagneront ma première; George prétend que c'est une controverse à la manière espagnole et italienne.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE ET DU TOME PREMIER.

